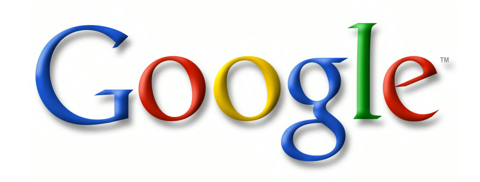
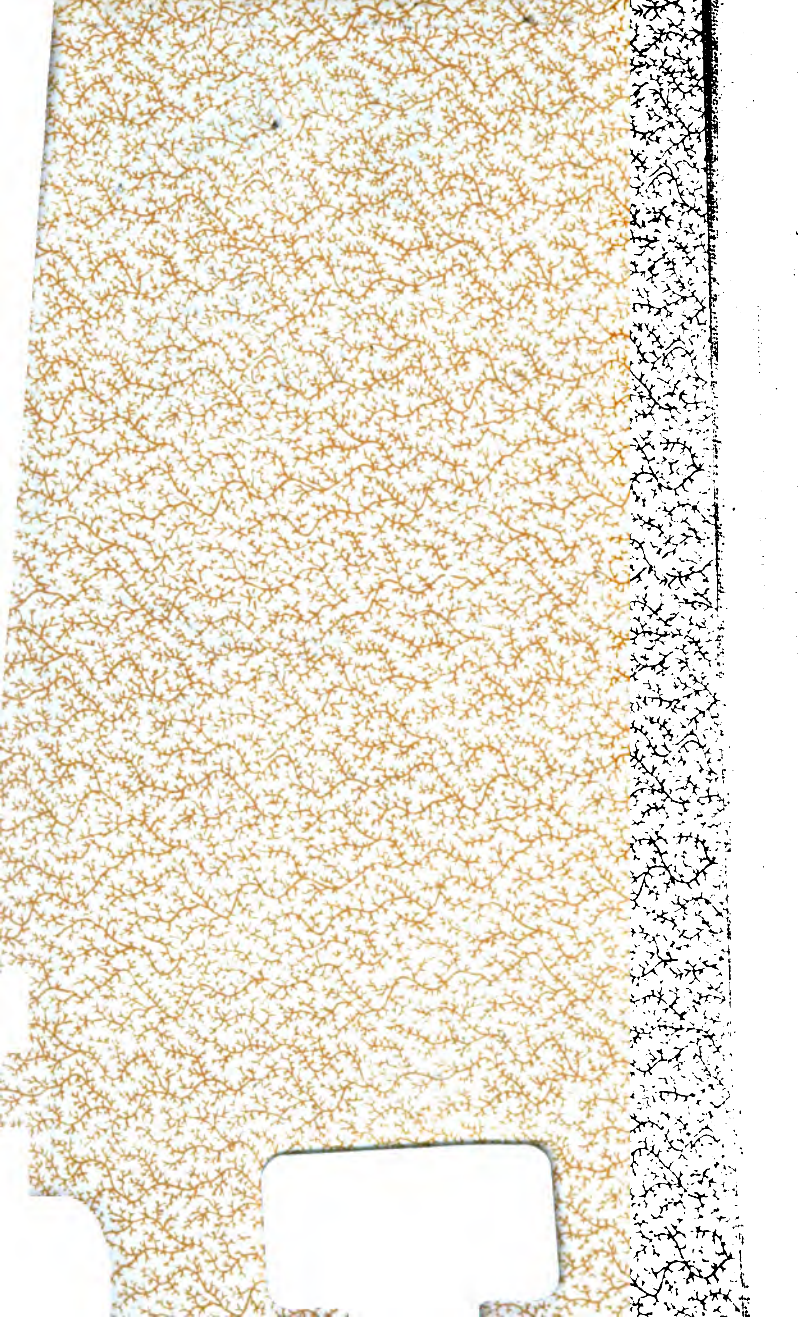
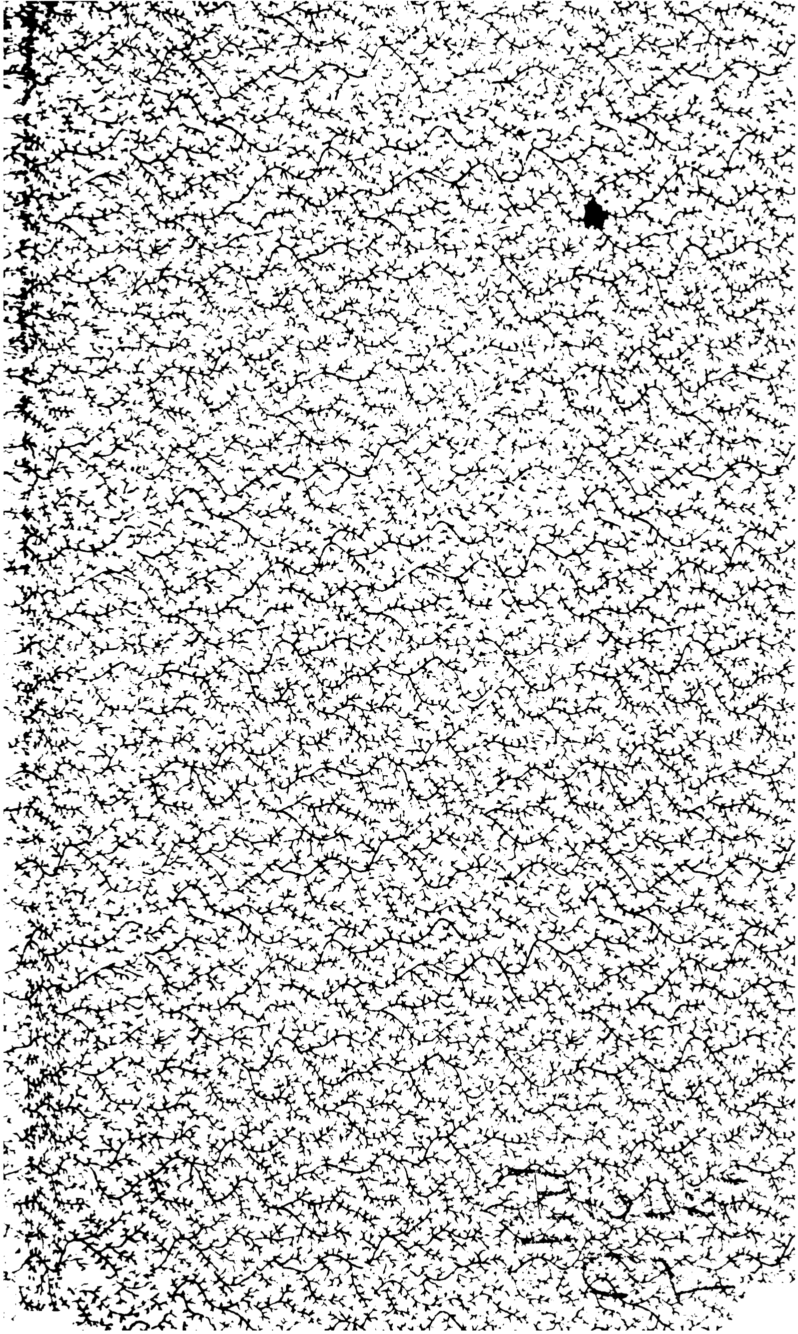








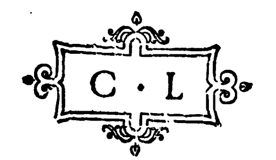
BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

MAX O'RELL

# JOHN BULL
ET
# SON ILE

MŒURS ANGLAISES CONTEMPORAINES

TRENTE-NEUVIÈME ÉDITION




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884

C

# JOHN BULL ET SON ILE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 27500-3.

MAX O'RELL



# JOHN BULL

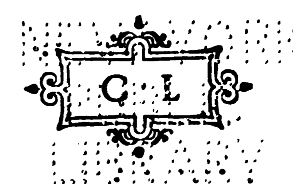
ET

# SON ILE

— MŒURS ANGLAISES CONTEMPORAINES —

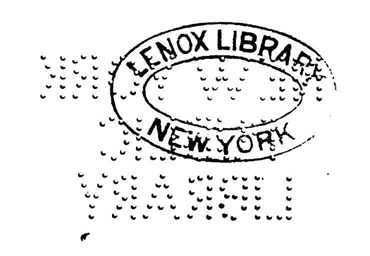
*C'est icy un livre de bonne foi lecteur.*
(MONTAIGNE.)

TRENTE-NEUVIÈME ÉDITION




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884



TO

# JOHN BULL, ESQUIRE

*Mon cher John Bull,*

*Tu as souvent reproché aux étrangers, aux Français surtout, de parler de toi dans leurs livres sans te connaître.*

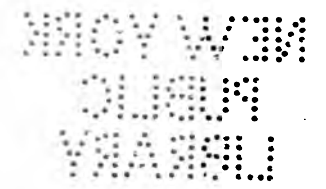
*Tu t'en es plaint et tu as eu raison.*

*La plupart du temps on vient passer un mois à Londres, et, en rentrant chez soi, on se met à écrire un livre sur l'Angleterre.*

*Si plusieurs centaines de maux de gorge, de catarrhes et de rhumes de cerveau, pincés dans tes brouillards et ton vent d'est ; si dix ans passés*

*à payer, en bon citoyen, tes taxes des pauvres, tes taxes paroissiales, tes taxes de la Reine, ton impôt sur le revenu, et autres douceurs qui rendent ta patrie chère à tout cœur bien né, sont des droits à ton indulgence et à ton respect, je les réclame en faveur des lignes suivantes, qui ont été écrites par*

*Un Ami et Admirateur.*



# JOHN BULL ET SON ILE

## I

**John Bull. — Le soleil n'est jamais couché sur son empire. — Description de ses domaines en ce monde. — Autres possessions britanniques. — Méchanceté noire de quelques ennemis de John Bull. — Comment on fait des colonies, comment on les garde et comment on les perd.**

John Bull est un gros propriétaire, aux bras musculeux, aux pieds longs, larges, plats et solides, à la mâchoire de fer, qui tient bien ce qu'il tient.

Son domaine, qu'il arrondit tous les jours, se compose des îles Britanniques, auxquelles il a donné le nom de Royaume-*Uni*, pour faire croire aux gens que l'Irlande lui est attachée; des îles de la Manche; de la forteresse de Gibraltar, qui lui permet de passer à son aise au milieu

du plus resserré des détroits; des îles de Malte et de Chypre, qui lui servent de sentinelles avancées dans la Méditerranée. Quand il aura Constantinople, qui, dit-il, est son dû, il ne cherchera plus à rien acquérir en Europe.

En Égypte, il est chez lui plus que jamais, il peut s'y promener maintenant les mains dans les poches. Il s'est bien gardé d'inventer le canal de Suez, il a bien au contraire remué ciel et terre pour en empêcher la construction. A présent, il le convoite de ses deux gros yeux d'actionnaire.

A l'extrémité de la mer Rouge, à Aden, il peut se reposer en contemplation devant le plus beau joyau de sa couronne, l'Empire des Indes: un Empire de deux cent quarante millions d'hommes, gouvernés par des princes couverts d'or et de pierreries qui lui cirent ses bottes.

A l'Ouest de l'Afrique, il possède Sierra Leone, la Gambie, la Côte-d'Or, Lagos, l'Ascension, Sainte-Hélène, où il a tenu enchaîné le plus redoutable monarque des temps modernes; au Sud, il a le cap de Bonne-Espérance, Natal, le Zoulouland, et il *protège* le Transvaal. L'île Maurice, à l'Est, lui appartient.

En Amérique, il compte, parmi ses possessions, le Canada ou Nouvelle-Bretagne, Terre-Neuve, Bermuda, les Indes-Occidentales, la Ja-

maïque, une partie des Honduras, l'île de la Trinité, la Guyane anglaise, Fackland, etc.

A proprement parler, l'Océanie lui appartient tout entière. La Nouvelle-Zélande est deux fois plus grande que l'Angleterre, et l'Australie, à elle seule, couvre, à peu de chose près, une superficie égale à celle de l'Europe.

Voilà, à part quelques omissions plus ou moins importantes, l'actif de John Bull.

Il a acquis tous ces territoires en versant relativement peu de sang ; il les garde avec une armée considérablement inférieure en nombre à celles des autres grandes puissances, et composée du rebut de la société, et je ne sache pas à l'heure qu'il est qu'aucune de ses possessions coure le moindre danger.

Mais à quoi sert-il de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme? disent les Écritures. C'est bien ce à quoi John Bull a pensé; aussi s'est-il adjugé, dans l'autre monde, le royaume des cieux, qui est pour lui une possession britannique tout aussi incontestable que les Indes ou l'Australie.

Les Français se battent pour la gloire ; les Allemands pour vivre; les Russes pour distraire l'attention du peuple des affaires intérieures. John Bull, lui, est un être essentiellement raisonnable, réfléchi et moral : il se bat pour faire marcher le commerce, pour maintenir la paix et

le bon ordre sur la terre, et pour le bien du genre humain en général. S'il fait la conquête d'un peuple, c'est pour lui faire gagner de l'argent et lui faire connaître la Bible ; c'est, en un mot, pour assurer son bonheur en ce monde, et son salut en l'autre : chef-d'œuvre de morale, s'il s'en fut jamais, comme vous voyez. « Donne-moi ton territoire, je te donnerai la Bible. » Changer n'est pas voler, *exchange no robbery.*

John est tellement persuadé de la pureté de ses intentions et de la sainteté de sa mission, que quand il se bat et qu'on lui tue des soldats, il n'est pas content. Dans les comptes rendus des batailles donnés dans les journaux, vous voyez en tête des dépêches : « Bataille de... Tant d'ennemis de tués, tant d'Anglais de massacrés. » Pendant la guerre de Zoulouland, les sauvages surprirent un jour un régiment anglais et en firent un nettoyage complet. Tous les journaux imprimèrent le lendemain : « Désastre d'Isandula, massacre de troupes anglaises, perfidie barbare des Zoulous [1]. » Ces bons Zoulous n'étaient pas accusés, par exemple, d'avoir levé la crosse en l'air et d'avoir ensuite tiré à bout portant sur les Anglais ; non, ils n'avaient point envoyé

1. Vous trouverez encore des gens en Angleterre qui vous diront que l'amiral Nelson a été *assassiné* à la bataille de Trafalgar.

leurs cartes pour prévenir de leur arrivée, comme des gentlemen auraient dû le faire, voilà tout. C'était tricher. On parlait à Londres, par mesure de représailles, d'exterminer jusqu'au dernier Zoulou. Après tout, ces malheureux ne faisaient que défendre leur territoire envahi. Le bon sens de la nation prit le dessus, et l'on se contenta de les traiter en belligérants vaincus. L'Angleterre, au fond, est généreuse; elle pardonne facilement aux gens qu'elle a vaincus. Elle est pratique avant tout. Quand la conquête d'une colonie est achevée, l'Angleterre se met à l'organiser : elle lui donne des institutions libres, lui permet de se gouverner elle-même[1], fait du commerce avec elle, l'enrichit et tâche de s'en faire aimer. Des milliers d'Anglais, toujours prêts, arrivent s'y établir et fraterniser avec les indigènes. Quand l'Angleterre donna à ses colonies le droit de se gouverner elles-mêmes, les craintifs crièrent qu'on allait causer la désunion de l'empire et le ruiner. Les événements ont prouvé, au contraire, que cette excellente politique n'a eu pour effet que de consolider les

1. Non seulement les colonies ont leurs parlements, mais elles ont leurs ambassadeurs à Londres, qui, sous le nom d'agents-généraux, font valoir les droits de la colonie. Ces agents-généraux sont ordinairement d'anciens ministres de la colonie.

liens qui unissaient déjà les colons à la mère-patrie. Si l'Angleterre ne comptait que sur les baïonnettes pour garder son empire, cet empire s'écroulerait comme un château de cartes; c'est une force morale bien plus puissante qui en maintient l'intégrité.

Les colonies ne sont pas pour l'Angleterre ce qu'elles sont pour nous : des établissements militaires où l'on s'exerce dans l'art de la guerre; ce sont des entrepôts de commerce, des succursales de la raison sociale John Bull et C[ie]. Allez en Australie, c'est-à-dire aux antipodes de Londres, excepté qu'à Noël vous pourrez porter un chapeau de paille et manger des fraises, vous vous croirez en Angleterre.

L'Espagne, qui avait fait la conquête de presque tout le Nouveau-Monde, a perdu toutes ses colonies en voulant s'enrichir à leurs dépens. Ce n'est pas en vain qu'on suce jusqu'à la dernière goutte de sang d'une colonie.

N'est pas colon qui veut.

John Bull l'est par excellence. Il l'est, grâce à des qualités particulières, grâce à des défauts même qui n'appartiennent qu'à lui.

C'est ce John Bull, ce personnage qui joue un rôle si important dans le monde, que l'on rencontre dans chaque coin du globe, que nous nous proposons d'observer chez lui.

## II

**Usage rend maître. — Héros obscur. — *Home, sweet home.* — Têtu comme une mule. — Et vogue-la nacelle! — Lunes de miel sur la dure. — Ça monte!**

John Bull a un talent tout particulier pour se mettre partout à son aise. Rien ne l'étonne, rien ne l'arrête [1]. Cosmopolite par excellence, il est en pays de connaissance aux quatre points cardinaux :

> Laissez-lui prendre un pied chez vous,
> Il en aura bientôt pris quatre.

Dans une ville de Normandie, que plusieurs familles anglaises ont choisie comme résidence à cause de ses beaux sites, un médecin de mes amis offrit un jour la jouissance, j'entends

1. *Nil admirari, prope res est una, Numici,*
*Solaque quæ possit facere et servare beatum.*

l'usage, de la moitié d'un vaste champ, situé à un kilomètre de la ville, à sa clientèle anglaise, qui l'avait remarqué et trouvé admirablement placé pour y aller jouer au cricket. Quelques jours après cet acte de gracieuseté, il reçut la note suivante : « Les membres du *cricket club* présentent leurs compliments au docteur H., et lui seraient fort obligés s'il voulait bien faire enlever les pommes de terre qui couvrent la moitié de *leur* champ de cricket, et au milieu desquelles la balle se perd à chaque instant. »

Usage rend maître, c'est le principe de toutes les annexions de territoire. Qu'un Anglais s'établisse dans un petit coin du globe, et vous y verrez bientôt le temple protestant et le champ de cricket, les deux premiers signes apparents de toute colonie anglaise. La conquête des Indes a été faite par la Compagnie des Indes, c'est-à-dire par quelques marchands de Londres.

John Bull est fier, brave, calme, tenace et passé maître en diplomatie.

Sa fierté l'empêche de jamais douter du succès d'une entreprise ; sa bravoure la lui fait réussir ; son tempérament lui fait envisager avec sang-froid les avantages matériels de la victoire ; sa tenacité lui en fait conserver les fruits. La diplomatie se charge du reste.

Le sentiment de sa majesté se manifeste chez lui dès l'âge le plus tendre, et la fierté nationale le pousse à faire des actes d'héroïsme à un âge où l'on ne songe généralement guère qu'à manger des bonbons.

Il me souvient qu'au collège, à Paris, nous étions un jour une vingtaine de gamins rassemblés autour du portique dans la cour du gymnase, et, l'un après l'autre, nous sautions du haut de la poutre supérieure sur un tas de sable. Parmi nous se trouvait un jeune Anglais d'une douzaine d'années, qui guettait le moment d'avoir son tour. Le malheureux enfant avait une hernie. Nous essayâmes de lui persuader de renoncer à son projet. « Pourquoi donc! nous dit-il, vous le faites, je peux bien le faire, » et, malgré nos prières répétées, il monta sur la poutre, plia les genoux, et sauta... mais pour ne plus se relever. Nous le portâmes dans son lit. Une heure après, il était mort. « Il ne sera pas dit, murmurait-il dans les souffrances de l'agonie, qu'un Anglais ne peut pas sauter aussi bien qu'un Français. » Pauvre et noble enfant! Quelques jours auparavant, nous avions tous fait honneur à une bourriche bien remplie que sa mère lui avait envoyée du Devonshire. Il avait tenu à ce que chacun goûtât des bonnes choses qui venaient de son *home*. *Home!* Voilà un mot

qui nous manque dans la langue française. Nous avons bien *foyer;* mais c'est un mot qui ne s'emploie guère que dans le style soutenu, tandis qu'en Angleterre, si modeste qu'il soit, il n'est pas d'homme ayant un cœur pour sentir et pour aimer, chez lequel le mot *home* ne fasse naître de douces émotions. Cela tient beaucoup à ce que chacun, en Angleterre, a sa petite maison, que le climat, qui attire peu au dehors, fait apprécier davantage le bonheur intime de la famille. Allez donc faire de la poésie, en parlant du foyer domestique, quand vous demeurez au cinquième au-dessus de l'entre-sol, sur la cour !

M. de Chateaubriand, qui n'a pas craint d'aller sur les brisées de M. de la Palisse, a dit quelque part que si un certain sentiment inné chez l'homme ne le retenait dans sa patrie, son plus grand plaisir serait de voyager. Ce *truism,* comme dirait notre ami John Bull, ne s'est jamais mieux appliqué qu'aux Anglais. Ils aiment les voyages, les aventures, les dangers. L'immensité des mers, les montagnes à perte de vue, les ascensions périlleuses, les expéditions à la découverte de contrées inconnues, leur causent des émotions qui sont pour eux autant de jouissances. Ils sont là dans leur élément.

Traitez l'Anglais de maniaque, d'excentrique,

de fou, si vous voulez : pour faire de grandes choses il faut bien sortir un peu de l'ordinaire. Il bravera tous les dangers imaginables pour pouvoir dire qu'il est parvenu au sommet du Mont-Blanc, ou qu'il est arrivé plus près du pôle nord qu'aucun autre voyageur.

Têtu comme une mule, tenace comme une pieuvre, les difficultés à surmonter ne feront que l'encourager dans son dessein. Il s'est tracé un programme, rien ne l'en fera démordre. En quittant l'Angleterre, son journal est fait : il y a écrit que tel jour à telle heure il sera au sommet de telle montagne, il faut qu'il y soit ; et, s'il n'a pas roulé au fond d'un précipice, il y sera, je vous le garantis. Le général Wolseley avait dit à ses concitoyens qu'il soumettrait l'Égypte en douze jours. Il en mit quinze. Il n'était que temps, John Bull commençait à grogner.

Je me promenais un soir sur le port de Saint-Malo. Le vent soufflait avec furie. Le paquebot de Southampton venait cependant de se décider à partir. Arrivent deux Anglais tout effarés.

— Où est le paquebot ? demandent-ils.

— Il est parti.

— Rappelez-le, il est encore en vue, et il faut que nous partions.

— Impossible, Messieurs, vous plaisantez.

— Eh bien, pouvez-vous nous procurer un bateau à voiles pour nous mener à Jersey ?

— J'en ai un, dit un pêcheur, mais la mer est mauvaise, je vous prendrai deux cents francs.

— Ça nous est égal, va pour deux cents francs.

— Mais, Messieurs, leur crie-t-on de toutes parts, la mer est affreuse, vous serez malades, vous allez vous exposer.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? dirent-ils en jetant un regard de mépris sur la foule qui les entourait.

Le visage du plus jeune, un beau garçon d'une vingtaine d'années, rayonnait de joie à l'idée des dangers qu'il allait courir.

Impossible de raisonner davantage : le pêcheur emmena les deux insulaires. Quelques instants après, la frêle embarcation voguait à pleines voiles, disparaissant au fond des vagues, reparaissant aussitôt, pour montrer au gouvernail la haute stature du jeune homme. « Vogue la galère, disaient les gens du port, ces Anglais sont fous. »

Tout Anglais de bonne famille sait diriger un bateau, manier un cheval et conduire une voiture. Habitué dès l'enfance aux exercices du corps, c'est une bagatelle pour lui que de faire

cent milles à pied ou de ramer du pont de Londres à Oxford. Un voyage pédestre de Londres à Édimbourg est chose commune en Angleterre. Les bagages d'un touriste anglais ne le gênent point ; il met une chemise de flanelle, une douzaine de faux-cols et deux paires de chaussettes dans son sac, et, la canne à la main, le voilà parti. J'en connais un qui est allé à pied, l'année dernière, jusqu'au nord de l'Écosse ; ses amis se moquaient de lui, parce qu'il avait décidé d'atteindre la frontière de l'Écosse en chemin de fer. « Un peu de courage, lui disaient-ils, faites donc toute la route à pied ; votre chemin de fer va gâter tout le mérite et tout le charme de votre excursion. » L'année précédente, il avait, pendant les vacances de l'été, fait à pied quatre cents lieues en Norvège.

Cette habitude de la marche se conserve en Angleterre jusqu'à un âge très avancé. Allez en province, vous y verrez les vieillards faire leurs cinq et six kilomètres tous les jours ; quand ils s'arrêtent, c'est pour se mettre au lit et n'en plus sortir que pour aller dormir dans le sein d'Abraham. En province, nos vieillards, pour la plupart goutteux ou perclus de rhumatismes, passent la moitié de leur temps à table ; vous les voyez, après dîner, se traîner au bras d'une vieille servante dans les jardins publics. Chez

nous, l'homme est vieux à soixante ans; les effets d'une jeunesse trop souvent dissipée et d'une vie presque toujours sédentaire, deviennent visibles en lui, et s'il vit jusqu'à un âge très avancé, les dernières années de son existence sont tristes et pénibles ; il est à charge aux autres et à lui-même.

C'est une charge bien pesante,
Qu'un fardeau de quatre-vingts ans,

a dit Quinault ; ce ne l'est pas en Angleterre ; tout le monde y meurt dans une verte vieillesse. J'ai un vieil ami de quatre-vingt-huit ans qui, été comme hiver, fait ses ablutions d'eau froide religieusement tous les matins, et ne se mettrait pas à table pour déjeuner sans avoir préalablement fait ses trois ou quatre milles. Il est vif, guilleret, chante au dessert, et n'oublie jamais de vous parler des petits pois qu'il sèmera l'année prochaine. M'est avis qu'il en récoltera bien des boisseaux encore.

Un jeune professeur d'Oxford, de ma connaissance, fait tous les ans un voyage en canot, un voyage qui dure toujours de un à deux mois. Il se rend avec sa femme au point de départ de son excursion ; là il loue un bateau, met sa femme au gouvernail, et vogue la nacelle ! On s'arrête le soir dans quelque hôtellerie riveraine ;

le lendemain matin on met des provisions dans le canot, et l'on repart. Ils ont ainsi voyagé sur la plupart des fleuves et des rivières d'Europe. Pleins d'ingénuité et d'enthousiasme, c'est un plaisir que de les entendre parler de leurs voyages ; et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de lire, aussitôt qu'il aura paru, un charmant livre qui aura pour titre : ON THE RIVER.

D'autres vont d'une capitale de l'Europe à l'autre sur un vélocipède. Il est de jeunes couples qui passent leur lune de miel sur un double tricycle. Ils traversent l'Angleterre de village en village sans causer le moindre étonnement. On est fait ici à l'excentricité sous toutes ses formes. De cette façon ils évitent les visites de cérémonie des importuns, et ils respirent à pleins poumons l'air des champs. Ces doubles tricycles portent le nom assez bien trouvé de *sociables*, et sont admirablement construits pour la lune de miel ; je vous les recommande. Les deux sièges, placés bien près l'un de l'autre, permettent aux cœurs de s'épancher, aux mains de se presser, aux lèvres de se toucher. Arrivé au haut de la côte, on se roidit, on plie les genoux, et l'on file comme le vent jusqu'au fond de la vallée. L'air que l'on a fouetté donne les forces suffisantes pour monter la côte suivante avec l'ardeur que l'on a mise à monter la précé-

dente. Ce petit jeu, pour ne rien dire des bois que l'on rencontre sur son chemin, et dans lesquels on va se perdre, afin de se mieux retrouver, ce petit jeu, dis-je, m'a toujours paru charmant. Il est à la portée de toutes les bourses ; et l'on épargne ainsi à sa douce et jeune compagne l'ennui de commencer la vie de ménage avec les notes de boucher, de boulanger et autres surprises, qui se chargeront bien vite de la ramener aux tristes réalités.

Et, toute la vie, l'on se rappellera avec plaisir ce petit voyage à deux.... surtout quand ça montait.

## III

John Bull et son chapeau. — Les omnibus. — Chacun pour soi. — *Competition open to all.* — *The fittest will survive.* — John Bull et son château fort. — Le soleil luit pour tout le monde.

John Bull ne tire son chapeau que dans les grandes occasions, quand, par exemple, il entend jouer ou chanter le *God save the queen.* C'est qu'alors il salue l'Angleterre, la Reine, c'est-à-dire son drapeau : lui-même, si vous voulez.

Dans les magasins les plus à la mode, dans les clubs, au Parlement même, il reste couvert.

Je connais un Français qui a quitté une bonne place, parce que son patron ne lui avait pas rendu son salut.

L'Anglais, dans les affaires, se débarrasse de toutes les formalités qu'impose la politesse. Il

est froid, glacial, et nous paraîtrait presque malhonnête. Il termine invariablement ses lettres par *à vous fidèlement* (*yours truly*). Eh parbleu! je ne vois pas, quand on envoie un chèque à son créancier, qu'il soit bien nécessaire de le prier de vouloir bien agréer l'assurance de la parfaite considération avec laquelle on a l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur. Je préfère *yours truly*. *Time is money.*

Demandez à John Bull si vous êtes bien dans le train qui va à tel ou tel endroit, il vous répondra *yes* ou *no*, tout court.

Quand il entre dans un omnibus ou dans un compartiment de chemin de fer, s'il n'y reconnaît personne, il regarde ses compagnons de voyage d'un air grognon et circonspect; il a l'air de leur dire : « Ah ça, est-ce que vous ne pourriez pas faire la route à pied? Comme cela, j'aurais le compartiment à moi tout seul. » Il faut aussi dire qu'il y voit affiché en grosses lettres : « Faites attention aux pick-pockets mâles et femelles » (*Beware of pick-pockets male and female*). Il y a bien là de quoi refroidir sa galanterie, disons-le pour lui rendre justice.

Les omnibus de Londres contiennent douze places, six de chaque côté. Ces places ne sont pas marquées. Quand il y en a cinq d'occupées, il ne faut pas espérer que vos compagnons de

voyage vont se presser pour vous marquer votre place. Non, tout ici est laissé à l'initiative personnelle. Vous reluquez simplement les deux paires de cuisses les mieux rembourées, et, de tout votre poids, vous vous laissez tomber au milieu. Vous n'avez pas d'excuses à faire, personne ne dira : « Quel butor ! »

Si vous ouvrez la portière à une femme et que ce soit une *lady*, elle vous dira : merci. Si c'est une femme tant soit peu commune, elle ne vous dira rien, très heureux si son air ne vous dit pas : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde. »

En voyage, comme partout, chacun pour soi. Il n'y a pas de stations d'omnibus où l'on vous donne votre numéro. En France, nous faisons tout militairement. L'Anglais, qui court mieux que son semblable, ne voit pas pourquoi il n'attraperait pas sa place, s'il est plus leste que lui. *Competition open to all, the fittest will survive.* C'est la devise du libre-échange et du pays tout entier.

Hors de chez lui, John Bull n'est pas communicatif : il laisse son voisin tranquille, et il attend de lui le même traitement. Si vous faites remarquer à un Anglais, dans le compartiment des fumeurs, que la cendre de son cigare vient de tomber sur son pantalon, il vous répondra : « Voilà dix minutes que je vois une boîte d'allu-

mettes en feu dans votre poche de derrière, je ne vous ai pas dérangé pour cela ! »

Chez lui, John Bull est maître absolu. Il appelle sa maison son château-fort (*his castle*). Si vous vous y présentez sans recommandation, il vous recevra à rebrousse-poil, en intrus, et vous éconduira au plus vite. Présentez-vous, au contraire, muni d'une lettre d'introduction, vous le trouverez hospitalier, affable, confiant, et vous deviendrez facilement l'ami de la maison.

On ne saurait trop admirer la confiance des Anglais, même dans les affaires, et même vis-à vis des étrangers. La bureaucratie n'est pas connue. On n'a pas à chaque instant à produire ses papiers. Quand on est candidat pour une position quelconque, on envoie une copie de ses lettres testimoniales. Quand on se marie, on affirme que l'on a tel ou tel âge, que l'on est veuf ou garçon, etc. Je le répète, toutes les formalités administratives sont bannies de la société. Quand on a menti devant la loi, on est poursuivi comme parjure ; quand on a menti chez un particulier on est jeté à la porte.

Dans cette foule où chacun joue des coudes pour arriver au but, il ne faut pas craindre quelques horions. Tout individu, Anglais ou étranger, qui a des capacités et qui veut arriver,

réussit. C'est ici un pays où, comme me le disait un Anglais, le soleil luit pour tout le monde.

Ce n'était, je dois ajouter, qu'une figure de rhétorique.

## IV

Les chemins de fer. — Le danger des compartiments des dames. — Le règne de la vapeur. — La poste. — La Cité. — Le lord-maire.

Il existe à Londres cinq cent soixante-huit gares de chemin de fer, et, à la station de *Clapham-Junction*, il passe par jour mille trois cent soixante-quatorze trains. Ces chiffres, qui sont officiels, ne comprennent pas les trains de marchandises. Le chemin de fer métropolitain, à lui tout seul, annonce à ses actionnaires qu'il a transporté le chiffre fabuleux de cent dix millions de voyageurs, du 1er janvier au 31 décembre 1881. La vapeur a tué la poésie des voyages; mais si nous ne vivons plus dans des temps héroïques, nous pouvons nous en consoler en pensant que nous vivons, au moins, dans des temps de bien-être et de confort. Allez demander

à la gare de *Clapham-Junction* à faire enregistrer vos bagages, on vous rira au nez. Vous mettez, sur vos malles, votre nom et le lieu de votre destination ; vous y faites simplement coller une étiquette, et vous faites mettre vous-même vos bagages dans un wagon *ad hoc*. Arrivé à votre destination, vous dites à l'employé : « Voilà mes malles », et c'est fini. Il n'y a point de confusion, et je n'ai jamais rencontré personne qui eût perdu le moindre bagage. En France, il semble que l'on fasse de la bureaucratie pour occuper le personnel.

Les accidents de chemin de fer sont rares, et quand on songe à ces chassés-croisés de trains à vous donner le vertige, c'est simplement merveilleux. Les voyages en chemin de fer ne sont pas toutefois sans dangers. Si vous faites le moindre cas de votre réputation, ne restez jamais seul avec une femme dans un compartiment. Quand ce serait la plus belle paire d'yeux, filez bien vite dans la voiture à côté. Il existe des dames qui ont organisé le chantage sur une échelle aussi vaste que fantasque.

Un diplomate français de mes amis voyageait un jour seul avec une femme qui lui paraissait comme il faut, sous tous les rapports. Après s'être trouvés ensemble une demi-heure environ, nos compagnons de voyage échangèrent un re-

gard, et la dame se prit à sourire. Un sourire irrésistible ! des yeux ravissants ! Mon ami sourit aussi. Rien de plus. Mal lui en prit.

— « Monsieur, lui dit sa charmante compagne, sommes-nous encore loin de la station de Cannon-Street ?

— Non, Madame, nous y serons dans cinq minutes.

— Eh bien, Monsieur, si vous ne me donnez pas à l'instant vingt livres, je vous remets en arrivant entre les mains de la police pour m'avoir insultée et fait des propositions malhonnêtes. »

Mon ami paya : c'était un homme sage et prudent.

Ces cas sont journaliers.

Je connais un gentleman qui exècre l'odeur du tabac et qui voyage avec les fumeurs plutôt que de s'exposer à se trouver en route avec une femme seule.

Il était une fois installé dans le compartiment des fumeurs. Arrive une dame à la portière : « Fumeurs ! Madame », lui crie mon Anglais, qui flairait quelque aventurière.

— Oh ! cela ne me fait rien.

— C'est possible, mais ça me fait, à moi.

Et, au risque de passer pour un butor, il se cramponna à la portière, et resta maître absolu de la place. L'honneur était sauf.

Les chanteuses ne sont pas les seules compa-

gnes de voyage à éviter. Une des plus dangereuses est la vieille fille qui s'assied en face de vous, et vous demande si vous êtes prêt à comparaître devant Dieu. Elle s'appelle *Christian worker* et convertit ses semblables, même en voyage. Méfiez-vous de celle-là, vous ne vous en débarrasserez pas facilement: c'est une pieuvre qui ne se laisse pas rebuter par les difficultés. Au contraire, elle les aime et les recherche. Plus elle vous croit grand pécheur, plus son mérite est grand à vous ramener dans la bonne voie. Elle ne commence généralement son attaque qu'après le départ du train, quand il file ses dix lieues à l'heure, parce que là elle vous tient bien : point d'évasion possible. Il ne vous reste qu'une alternative : c'est de la subir jusqu'à la station suivante ou de la jeter par la portière. Vous regrettez de ne pouvoir vous arrêter à ce dernier parti, qui l'enverrait droit au paradis recevoir son salaire. Une de ses remarques favorites, et rassurantes, surtout en chemin de fer, est la suivante: « Ah ! Monsieur, soyons toujours prêts à mourir, les accidents arrivent si vite ! » J'ai réussi une fois à faire taire une de ces pestes en lui disant: *Me not English.* « Oh ! fit-elle avec un soupir, quel dommage ! » et elle me laissa tranquille. Je vous recommande ce moyen ; c'est le seul, permis par les lois, que je connaisse.

Ici l'on ne vous boucle pas dans les salles d'attente en attendant que le train soit prêt à vous recevoir. Vous êtes libre dans la gare, vous y conduisez vos amis, et vous leur serrez la main tandis que le train se met en marche.

Le fonctionnaire est à peine connu en Angleterre. Il y en a plus à la gare de Fouilly-les-Épinards que dans la gare la plus importante de Londres. Vous voyez partout affiché : « Faites attention aux pickpockets »; « voyez au guichet si vous avez bien reçu votre monnaie »; « faites étiqueter vos bagages, et voyez vous-mêmes s'ils sont placés dans le train ». L'Anglais n'aime pas qu'on le traite en mineur. Il ouvre l'œil, s'occupe de lui et des siens, et vous en faites autant. Il part pour l'Australie, comme nous, nous partons à Passy : sans bruit, sans embarras. La question qu'il se fait en quittant son pays pour changer d'air (un médecin vous ordonne ici d'aller en Australie, comme chez nous il nous ordonne d'aller à Saint-Germain ou à Vichy), c'est : « Reviendrai-je par la Chine ou par l'Amérique? »

Quand il a pris son billet, il s'installe dans sa place, dont il est maître comme le roi de sa grand'ville.

En France, l'administration nous prend sous sa tutelle. L'Anglais n'aime pas cela; il veut

qu'on le laisse tranquille, il est assez grand pour se protéger lui-même.

Je voyageais un jour de Boulogne à Paris avec un insulaire qui ronflait dans son coin comme un bienheureux. Arrive un employé des plus polis, qui le réveille et lui demande où il va :

— Pourquoi vô réveillé moâ?

— Mais, Monsieur, je pensais que peut-être vous me sauriez gré de...

— Laissé-moâ dormir, je volé dormir, je avé payé mon ticket, ce été mon droit.

— Parfaitement, monsieur, mais...

— Laissez-moâ tranquille, je vô disé.

Arrivé à Creil, le train s'arrête. Mon Anglais veut descendre.

— En voiture, Monsieur, lui crie un employé, le train ne s'arrête pas.

— Oui, il s'arrêté, je voyé bien, je volé descendre.

— Mais, monsieur, nous allons vous laisser en *route*.

— Ce été pas votre affaire ; mêlé-vô de ce qui regardé vô, je volé descendre. Vô été mon domestique, taisé-vô.

Il descendit fort bien, ma foi, et ne reparut pas dans le compartiment. Grande fut ma surprise, en arrivant à Paris, de voir mon gaillard à la gare :

— Ah çà ! qu'êtes-vous devenu ? lui dis-je.

— Aoh ! je avé sauté dans les bagages, me répondit-il.

Une autre fois, à la gare de Charing Cross, un petit bonhomme d'une douzaine d'années voulait entrer dans un train qui était déjà en marche. Deux employés le tiraient par la veste pour l'empêcher d'accomplir son dessein. Il ne fait ni une ni deux : il leur donne à chacun un bon renfoncement, saute sur la marche, entre dans la voiture, et, se plaçant résolûment à la portière, il leur crie : « Dites donc, vous savez, je ne vous ai pas flanqués par terre *(I did not knock you down),* je n'ai pas eu le temps, mais ne recommencez pas. »

Les trains sont rapides et les voitures excellentes. C'est le résultat de la concurrence. Vous pouvez, par exemple, aller de Londres à Manchester par cinq lignes différentes. Chaque Compagnie tâche d'obtenir la préférence en vous offrant plus d'avantages que les autres. Les bancs de bois ont disparu partout dans les voitures de troisième classe, qui sont maintenant meilleures que les compartiments de seconde en France, et dans lesquelles on peut voyager même en express.

Vous entrez dans un buffet de gare, vous vous servez et vous allez au comptoir dire ce

que vous avez pris. C'est ainsi que cela se passe dans les restaurants de la Cité, à l'heure du déjeuner. Les Anglais, pour la plupart, mangent debout ; on les sert à la minute, il n'y a pas de temps à perdre ; point de serviettes, on s'essuie la bouche avec son mouchoir. Le lunch est expédié en dix minutes. Vous entendriez voler une mouche, alors que, dans la salle, plusieurs centaines de négociants, d'employés, etc., sont en train de prendre leur repas.

Vous entrez dans un bureau, vous y voyez affiché : « Vous êtes priés de ne parler que d'affaires. » C'est le règne de la vapeur.

Il faut voir la Cité de neuf à dix heures du matin, alors que les stations et les véhicules de toutes sortes dégorgent leurs flots de mines affairées. A quatre heures, tout rentre dans le calme, et, le samedi, la Cité est déserte après deux heures.

Il faut voir les docks avec leurs forêts de mâts, ce sont des spectacles que l'on ne peut oublier.

Promenez-vous dans la Cité, et regardez en l'air : les fils télégraphiques vous feront croire à l'existence d'une toile d'araignée gigantesque au-dessus de votre tête.

Pour un penny vous pouvez envoyer six feuilles de papier par la poste, et cela dans n'im-

porte quel lieu du Royaume-Uni. Dans la Cité on distribue les lettres toutes les heures. J'emprunte les lignes suivantes à l'excellent Annuaire-Hamonet, guide général des Français à Londres : « Dans le seul district de la Cité, il est *chaque matin* délivré un million de lettres ; et ce qui montre jusqu'à quel point la vie commerciale du Royaume-Uni se concentre dans la métropole, c'est que le nombre des lettres distribuées dans le district postal de Londres forme plus du quart de toutes les lettres distribuées dans la Grande-Bretagne. L'Écosse n'a pas la moitié des lettres que reçoit Londres, et l'Irlande n'en a pas le tiers. On cite comme exemple une seule maison de la Cité recevant trois mille lettres par jour. Ce développement épistolaire est d'autant plus remarquable que la poste a maintenant un concurrent sérieux dans le fil télégraphique. »

Je ne puis quitter la Cité sans dire un mot du lord-maire. Le premier magistrat de Londres est élu une fois par an, par la corporation. Il est installé le 9 novembre. Cette cérémonie est l'occasion d'une fête civique, comme dirait M. Prud'homme, qui rappelle le carnaval, et dans laquelle le lord-maire joue le rôle du Bœuf-Gras. Le cortège part à midi du Guildhall pour aller présenter le nouvel édile aux juges du

Palais de Westminster. Il est précédé de troupes, et d'une douzaine de musiques militaires. Toutes les compagnies de la Cité y sont représentées, précédées de leurs bannières. Le cirque prête des chevaux, et des écuyers déguisés en chevaliers, en mousquetaires. J'y ai vu des chameaux et des éléphants, prêtés aussi par le cirque. Le lord-maire ferme la marche. Jamais Cendrillon n'a rêvé un carrosse pareil à celui qui porte à Westminster *my lord-mayor elect*. Le cortège se promène ainsi jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

A six heures a lieu le banquet : banquet remarquable par la présence des ministres, et par le discours politique qu'y prononce toujours le chef du gouvernement de Sa Majesté Britannique.

Les Anglais aiment leur anciennes coutumes, et le cortège du lord-maire, qui ferait recette à l'Hippodrome, n'est pas destiné à mourir de sitôt.

# V

La famille. — Les mamans. — Délicieux papas. — Belles-mères. — Différence entre un malheur et un accident — Moyen de se débarrasser d'une belle-mère. — Simulacre d'enlèvement. — Un mauvais quart d'heure. — Aux nobles la patrie reconnaissante.

Le père, en Angleterre, est un maître absolu chez lui ; c'est presque un père à la manière de l'antiquité.

La mère ne fait que de s'émanciper. Du temps de madame de Staël, elle ne paraissait qu'un instant au salon pour offrir une tasse de thé aux invités de son mari. Aujourd'hui encore, elle ne joue qu'un rôle secondaire dans la famille. Elle n'y a pas l'autorité d'une mère française ; le fils en a plus qu'elle. Un fils de veuve est ici un chef de famille, surtout dans l'aristocratie, où le titre et les biens inaliénables qui y sont attachés sont à lui, et à lui seul.

Le mot *lord* signifie en anglo-saxon *celui qui procure le pain*, le maître; *lady, celle qui le distribue*, la servante.

Un fils n'embrasse jamais son père, sa mère rarement. On se serre la main, l'effusion du cœur ne va pas plus loin. Un fils anglais croirait déroger à sa dignité en câlinant sa mère. Nous, en France, nous lui prodiguons nos plus tendres caresses, nous en faisons notre confidente la plus intime, notre camarade. Nous lui racontons nos secrets, nos petites escapades même [1]. Elle nous dit bien en faisant sa grosse voix : « Allez-vous-en, Monsieur, vous êtes un mauvais sujet, je ne veux plus entendre de pareilles confidences. » Elle n'en croit rien.

Ah! la bonne chère mère! comme elle serait vexée si nous la prenions au mot! comme elle nous cajole, comme elle ramène bien vite la conversation sur les petits sujets scabreux pour en apprendre davantage! comme elle fait semblant de ne pas nous entendre, et comme elle écoute avidement les plus petits détails! et quels gros yeux elle nous fait! et comme un bon baiser apaise en un instant sa colère! Douce et bonne conseillère! quels heureux moments nous

1. Un Anglais ne raconte ses fredaines à personne, pas même aux amis les plus intimes Ici péché caché est tout à fait pardonné.

avons tous passés avec elle, à l'époque où nous commencions à pouvoir retrousser notre moustache !

La fredaine est presque inconnue en Angleterre. L'Anglais est vertueux ou débauché, le plus souvent vertueux, parfaitement vertueux. Dans ce pays-ci il n'y a point de milieu : c'est un principe que l'on retrouve dans toutes les circonstances de la vie.

Dans la famille anglaise, point d'intimité, point d'expansion ; de la retenue et de la gêne ; de l'amitié, peu d'amour. Grâce à l'amour du fils pour la mère, le Français est plus aimable que le jeune Anglais, mais il est aussi plus efféminé ; celui-ci est plus solide, plus indépendant, et plus mâle.

L'amour et le respect du fils pour la mère existent, en France, chez l'ouvrier et le paysan, et l'inconduite même n'éteint point complètement chez eux ces sentiments. L'homme de la basse classe, qui s'est enivré, évite sa mère ; il craint ses reproches, son regard scrutateur. En Angleterre, il la bat ou la met à la porte. Que ceux qui doutent de l'exacte vérité de cette assertion ouvrent un journal anglais quelconque. « Ah ! s'écrierait un ouvrier français à quiconque aurait insulté sa mère, dis-moi ce que tu voudras, à moi, mais la mère,

attention, faut pas toucher à ça, c'est sacré. »
Chez nous, la mère meurt entourée de ses enfants qui ont soutenu sa vieillesse. Ici, elle travaille tant que ses forces le lui permettent; quand elle est devenue meuble inutile, elle va mourir à l'hospice.

Si, dans les classes aisées, la mère est, dans la famille, reléguée au deuxième plan, il faut, croyons-nous, en attribuer la cause à ce fait, qu'elle entre sans dot dans le ménage. La dot donne à la femme française une certaine indépendance, une certaine autorité; elle est quelqu'un, tout comme son mari. En Angleterre, elle est quelque chose de plus qu'une femme de charge au point de vue du rang, quelque chose de moins au point de vue des gages qui ne lui sont pas dus et de la liberté qu'elle ne peut plus reconquérir. De plus, il lui manque ce que possède toute Française tant soit peu politique, l'influence de la femme sur l'homme. Ici, le mari ne demande qu'une chose à sa femme, c'est de bien tenir sa maison, de lui préparer ses repas à l'heure voulue et de gérer ses affaires domestiques avec économie. Il l'appelle son associée, *his partner; a sleeping partner*, si j'osais me permettre de faire un jeu de mots en anglais.

L'adultère est fréquent dans les classes élevées, riches ou oisives, fort rare dans les clas-

ses bourgeoises et laborieuses. Je ne parle pas des basses classes de Londres, je le dis ailleurs, c'est de la chiennerie

« Un homme marié, me disait un jour un Anglais de quelque importance, est bien sot de faire des infidélités à sa femme. A quoi bon compromettre sa tranquillité ? Est-ce qu'une femme n'en vaut pas une autre ? » Dans les causes d'adultère jugées au tribunal de la *Divorce Court*, c'est neuf fois sur dix un officier qui comparaît comme *co-respondent* (complice d'adultère). Messieurs les officiers n'ont rien à faire en temps de paix, ils chassent sur le terrain d'autrui. C'est très souvent aussi un groom. Les journaux en font foi. Le jeune groom commence par attacher l'éperon à la bottine de sa maîtresse ; puis, de l'éperon, il passe à la jarretière. On ne saurait s'arrêter en si beau chemin. J'ai compté, dans les journaux du 1er juillet 1882 au 1er janvier 1883, sept de ces heureux petits grooms ! Combien y en a-t-il qui jouissent encore paisiblement de leurs bonnes fortunes !

La mort est un événement qui ne surprend point l'homme et que le chrétien ne craint ni ne redoute et qui, par conséquent, fait verser peu de larmes en Angleterre. « Était-il assuré ? demande-t-on à la mort d'un père. Oui ? Eh bien, que voulez-

vous ? Nous mourrons tous, il nous faudra bien en arriver là. Dieu l'a rappelé auprès de lui vous devriez vous réjouir. » On met le brave homme en terre, et l'on n'y songe plus guère Les cimetières anglais sont des déserts. On n'a pas ici pour les morts le respect et l'amour, je ne crains pas d'employer ce dernier mot, que nous avons pour eux. La religion protestante n'a point de prières pour les trépassés, elle n'admet pas le purgatoire. Prier Dieu pour un mort, ce serait l'insulter et douter de sa justice, ce serait lui dire ce qu'il a à faire dans l'autre monde. L'Anglais est sensé et sérieux en affaires. Il ne croit pas qu'une messe à 3 fr. 50 c. puisse envoyer son parent au paradis. Nos bonnes mères donnent leur argent. Celles qui ne croient pas beaucoup se disent : « Pauvre défunt, si cela ne lui fait pas de bien, cela ne peut pas non plus lui faire de mal. Après tout, ce n'est que 3 fr. 50 c. »

Un fils écrit à ses parents : « Je vais me marier, » ou bien : « Je suis marié. »

— Cela nous fait plaisir, répondent les parents, nous serons heureux de faire la connaissance de ta femme.

Mais c'est en Écosse surtout qu'on est sérieux en famille. Ceux qui n'ont pas été en Écosse ne savent pas ce que c'est que d'être sérieux, ils

n'en ont pas la moindre idée. Un Écossais de mes amis, un jeune érudit, va généralement passer un mois tous les ans dans sa famille, aux environs d'Édimbourg. Son père est ministre de l'Église presbytérienne et dans une position d'ailleurs fort digne d'envie. Le jour de son départ, mon ami trouve invariablement à déjeuner, à côté de son assiette, un petit papier soigneusement plié : c'est la note détaillée des repas qu'il a faits dans la maison paternelle pendant son séjour; autrement dit, c'est l'addition. Le fils, lui, qui est Écossais comme papa, ne met pas la main à la bourse avant d'avoir constaté qu'il n'y a point d'erreur d'articles et que l'addition est exacte.

— Mais, mon père, je vois que vous marquez, pour mon déjeuner d'hier, des œufs et du lard, je vous affirme que je n'ai point touché aux œufs.

— Tu as eu tort, mon garçon, répond le papa, ils étaient sur la table, rien ne t'empêchait d'en prendre.

Je connais un autre intéressant père écossais qui présente à chacun de ses enfants, à leur majorité, la note de tout ce qu'ils lui ont coûté, y compris les frais de sage-femme et de nourrice. Les enfants signent et s'engagent à le rembourser.

La belle-mère n'est point en Angleterre un objet de terreur. Elle n'est pas maîtresse chez elle; il ne lui viendrait pas à l'idée d'aller s'imposer chez son gendre. « Si tu as à choisir, nous dit M. Victorien Sardou, entre demeurer avec ta belle-mère et te brûler la cervelle, n'hésite pas, brûle-la-lui. » Si une belle-mère tombe à l'eau, disons-nous encore, c'est un accident; si on la repêche vivante, c'est un malheur. Pour se débarrasser d'une belle-mère, on n'a pas recours ici aux extrêmes mesures, on emploie la diplomatie. Je recommande aux jeunes mariés le moyen suivant, il a admirablement réussi à l'un de mes amis. La première année de son mariage, sa belle-mère vint s'installer chez lui. Mon ami lui prodigua les attentions les plus assidues. Il n'allait jamais à l'église, il y alla, pour avoir le plaisir de porter les livres pieux de l'excellente dame. A la promenade, c'est à elle qu'il offrait son bras. Le soir, quand sa femme s'était retirée, il restait au salon avec sa belle-mère, pour faire sa partie de besigue. Au bout de huit jours la belle-maman disparut comme par enchantement. La jeune femme s'était chargée de l'affaire.

Lorsque la fiancée grecque ou romaine arrivait au seuil de la maison de son époux, celui-

ci l'enlevait dans ses bras et la portait devant le foyer domestique pour y faire un sacrifice et manger avec elle le *panem farreum*. Cette cérémonie à l'entrée de la maison conjugale de l'antiquité était un simulacre d'enlèvement. Quelque chose d'analogue arrive en Angleterre au départ de la maison paternelle. Quand le déjeuner de noces est près de finir, on va se poster à la porte de la maison et l'on attend le jeune couple. Leur arrivée est saluée d'acclamations, et puis, on vous leur lance à la figure, dans le cou, dans le dos, partout, des poignées de riz et toutes les vieilles savates que l'on peut découvrir dans la maison. Parents, amis, invités, domestiques, voisins, tout le monde se met de la partie. Cette vieille coutume signifie pour les parents : « Ah! coquin! tu m'emportes ma fille! Tiens, attrape! » Pour les amis, pour les voisins, pour les commères du quartier, elle signifie : « Ah! misérable loup! tu voles un agneau de la bergerie! Tiens, pan, voilà pour toi! » Il faut relever votre col, vous abriter du mieux que vous pouvez contre cette grêle qui vous tombe de toutes parts, et vous sauver dans la voiture qui vous attend. Et fouette cocher! en avant pour la lune de miel! vous ne l'avez pas volé.

Après le mariage, la jeune fille d'Athènes ou de Rome était complètement détachée de la

famille de son père. Elle y perdait tous ses droits, ses dieux même, qu'elle changeait pour ceux de son mari. En Angleterre, la jeune fille mariée n'est plus à l'aise dans sa famille; elle y vient en visite, et l'on a du plaisir à la voir, mais ce n'est plus, comme en France, l'enfant de la maison : on compte les repas avec elle.

C'est à tort que l'on croit assez communément en France que le droit d'aînesse existe encore en Angleterre. Bien au contraire, le droit de tester existe dans toute sa force : un père fait son testament comme bon lui semble. Le droit d'aînesse n'existe que pour l'aristocratie. Les biens de la noblesse appartiennent au titre et sont inaliénables; encore les nobles peuvent-ils disposer à leur gré de leurs biens meubles. Ils sont généralement assurés pour des sommes fabuleuses que se partagent, à leur mort, leurs enfants ou autres héritiers testamentaires. De plus, ces fils cadets ne sont pas à plaindre : ils occupent dans l'armée, l'église, la diplomatie les services civils du pays ou des colonies, les places les plus lucratives. Le noble, en mourant recommande ses plus jeunes enfants à une patrie reconnaissante qui ne les oublie pas.

## VI

Les femmes. — Les esthètes. — Quand une Anglaise boite, toutes les Anglaises boitent (air connu). — Jeunes filles anglaises et françaises. — Liberté et indépendance. — *Breach of promise.* — Facilité du mariage. — Les femmes de la basse classe. — Bouquetières peu séduisantes. — Couleur Isabelle.

Les Anglaises sont remarquables par leur fraîcheur, leur allure franche et hardie, et la longueur de leurs pieds, qui fait avant tout songer à la mesure de douze pouces à laquelle ils ont donné leur nom. Impossible de faire un faux pas avec de pareilles bases: on ne peut pas perdre son centre de gravité.

Quand elles sont jolies, les Anglaises n'ont pas d'égales sur la terre: ce sont des anges de beauté. Trop souvent, elles ont le visage sans expression, les yeux sans lustre et sans piquant, les dents longues et proéminentes, et montrent

leurs gencives en riant comme des rhinocéros. Elles n'ont que la beauté du diable. Une Anglaise reste rarement belle après trente ans. Les femmes de la basse classe ont la figure maigre ou boursoufflée. Elles sont horriblement pâles; on ne voit de rouge que sur leur nez.

Leurs lignes sculpturales (la ligne droite généralement) sont indiquées, prononcées, exagérées ou supprimées, suivant la mode. En 1879, c'était la mode de porter des corsages protubérants. Il n'était pas jusqu'aux plus minces qui ne fussent en état d'étaler dans les rues des richesses nourricières à rendre des points à la mère Gigogne. On voyait, aux étalages des magasins, des jumeaux en caoutchouc, des ballons gonflés et des sacs de millet qui se vendaient sous le nom de *figure improvers*.

L'agitation esthétique a fait tomber toutes ces difformités ridicules comme par enchantement. En 1881, on s'est mis à adorer le beau. Pour être à la mode, il a fallu se poétiser, paraître mourir de langueur, partant, être maigre et pâle, avoir les yeux cernés et perdus dans les régions éthérées. Quand on pouvait avoir l'air poitrinaire, on avait atteint le suprême chic. On ne marchait plus, on se traînait; on ne mangeait plus, on prenait un peu de subsistance; la voix était devenue sourde et caverneuse; le vi-

sage exprimait le dégoût que l'on ressentait pour la réalité des choses de ce monde. Comme au temps de Mascarille, on n'employait plus que les mots *furieusement*, *effroyablement*, *terriblement*, *suprêmement*; on restait des heures entières en extase devant une fleur ou une théière de vieille porcelaine fêlée : on était devenu terriblement bête, suprêmement idiot.

Les esthètes femelles s'étaient fait couper les cheveux court et portaient des costumes xv[e] siècle de couleurs sombres. Les esthètes mâles, au contraire, avaient les cheveux longs et semblaient porter des chignons. Les manières étaient les mêmes que chez les femmes : même langueur, même démarche, même jeu de physionomie. Il s'agissait de bien relever la partie supérieure du visage, de manière à arrondir les yeux et à faire passer les sourcils sous les cheveux, tout en laissant tomber la mâchoire inférieure. L'idéal à atteindre était la carpe ahurie. On poussait un long soupir après chaque syllabe, en ayant soin de ne prononcer distinctement aucune consonne et de traîner toutes les voyelles en longues diphtongues. Écarquillez tous les traits de la figure, plantez-vous dans l'œil un monocle, mettez-vous dans la bouche une once de mélasse, et regardez-vous dans une glace en essayant de parler, vous y verrez un esthète.

Quelques années plus tôt, vous auriez pu voir boiter toutes les femmes qui se piquaient tant soit peu de suivre la mode. C'est que la princesse de Galles, qui avait eu des rhumatismes au genou, boitait légèrement encore à cette époque.

Tout cela soit dit, simplement pour répondre à cette assertion souvent émise que les femmes anglaises sont beaucoup plus sérieuses que les femmes françaises. Quand les dames n'ont pas de ménage à diriger, d'enfants à élever, ou de mari à suivre, et qu'il s'agit d'être sérieux, je les admirerai tant qu'on voudra, mais je les tiendrai toujours pour un peu suspectes.

Sous bien des aspects, la femme anglaise est supérieure à la femme française : elle est plus naturelle : elle a rarement des vapeurs et ne connaît point la migraine. Elle n'est pas aussi naïve que la jeune Française, mais, en revanche, elle est moins niaise. Elle sort sans sa maman et sans sa bonne, et vous donne une franche poignée de main en vous regardant hardiment entre les deux yeux. Jeune fille, vous la voyez libre comme l'air, se promener, aller au spectacle, voyager même avec des jeunes gens : c'est le *leader* de la société, le boute-en-train de toutes les réunions, de toutes les parties de plaisir. Mariée, elle ne se vante pas de mener son mari

par le nez ; elle s'occupe de sa maison et de ses enfants ; elle ne fait peut-être pas beaucoup la cour à son mari, mais elle ne la fait pas non plus aux autres. Si elle ne se montre pas plus empressée auprès de son mari, c'est la faute de ce dernier, qui ne lui permet pas de prendre de libertés avec lui. L'Anglais n'a pas la bosse de l'amour : il n'a, en moyenne, que trente-cinq centimètres de circonférence de cou ; si sa femme lui faisait des agaceries, elle perdrait son temps. Dans sa dignité, l'Anglaise s'abstient de faire des avances à son seigneur et maître, pour lui épargner la peine d'être *impoli* à son égard.

En France, nous voyons les jeunes filles, le dimanche après les offices, aller avec leurs mamans montrer leurs petits brodequins neufs au jardin public. On marche, les yeux baissés, à pas menus et saccadés ; c'est une petite procession. La maman murmure à droite et à gauche : « Je donne cent mille francs à ma fille. » Ces promenades publiques du dimanche en province m'ont toujours fait l'effet de foires où les mères vont faire trotter leurs filles. Là, point de longues et libres promenades au grand air, à la campagne. Non, on craint la boue des routes ; les petites bottines minces prennent l'humidité, et les talons pointus, intelligemment plantés au milieu de la semelle, sont faits pour empêcher la marche ; et

puis enfin, qui verrait à la campagne les robes de soie et les chapeaux de cinquante francs?

De l'autre côté, regardez-moi la jeune fille anglaise avec ses cheveux simplement noués derrière le cou, un chapeau de paille de cinquante centimes qu'elle relève de côté, une robe de coton, et des bottines à fortes semelles et à talons bas. Regardez-la, avec sa raquette, partir avec une bande de jeunes gens et d'autres jeunes filles aussi simplement vêtues qu'elle, pour aller loin, dans les champs, faire une partie de *lawn-tennis.* Point de mamans. En rentrant, elle dévore son dîner sans honte. Ce qu'elle préfère à la grâce, c'est la santé. Ce n'est pas un compliment que de dire à une jeune Anglaise : « Vous mangez comme un petit oiseau » ; c'est un reproche. Vous en voyez des plus jolies manger du fromage et croquer à belles dents un morceau de céleri tout cru.

Été comme hiver, l'Anglaise prend un bain froid tous les matins : de là sa fraîcheur, sa vigueur et son air resplendissant de santé.

Une jeune fille de quinze ans voyage seule. J'en connais qui viennent en pension à Londres, du nord de l'Angleterre. En France, elles n'iraient pas seules s'acheter une paire de gants dans le magasin d'en face.

Je me rappelle qu'un jour j'étais assis aux

Champs-Élysées avec deux dames anglaises. A côté de moi se trouvait une jeune fille avec sa mère et son père. La personne qui était assise à la droite du papa se leva et partit. Nous entendîmes l'ingénue dire à sa maman : « Maman, est-ce que je peux aller m'asseoir à côté de papa? » C'était un bébé de dix-huit à vingt ans. Ces bonnes dames anglaises en rient encore.

Chez nous, la surveillance de l'enfance et la défiance de la liberté font naître le secret et le mystère. En Angleterre, tout dans l'éducation tend à inspirer la confiance en soi. Personne, mère ou institutrice, ne songerait à ouvrir une lettre adressée à la jeune fille : elle a sa correspondance à elle. Pas de lettres reçues à la dérobée ; pas de lettres écrites à minuit aux petits cousins. L'absence du soupçon enlève tout le charme au mystère. Ce sont les Bartholos qui font les Rosines, et ce sont, hélas! les Rosines qui font les comtesses Almaviva. La vertu naît, germe et mûrit au souffle généreux de la liberté et de la confiance.

Rien, en Angleterre, ne vient choquer la pudeur d'une jeune fille. Elle peut acheter un livre ou un journal, et les lire.... les yeux fermés. Elle n'a pas à cacher son roman sous son oreiller, elle le lit au salon, en famille. Les

journaux comiques sont faits pour elle comme pour tout le monde. C'est là, je crois, le résultat de la liberté d'écrire ; l'opinion publique est le meilleur censeur. Quand on voit les journaux comiques de Paris, on se demande franchement si la cocotte et la femme adultère ne sont pas les deux héroïnes de la société française.

Les gentlemen n'emploient jamais entre eux d'expressions grossières, et ils ne se permettent pas les plaisanteries les plus légères devant les femmes.

Tout enfin semble ici encourager la liberté que l'on donne aux femmes et aux jeunes filles. Dans les gares de chemin de fer, vous voyez écrit sur la porte d'entrée d'appartements confortables et fort bien meublés : *Salle d'attente des dames*. En France, comparez : vous voyez simplement : *Côté des hommes — côté des dames*. En Allemagne, c'est plus joli : *Hommes — Femmes*. En Bretagne, c'est sublime : il n'y a point de distinction.

La fierté, qui est une vertu éminemment anglaise, fait naître les sentiments d'indépendance, même chez la jeune fille. Il en est des meilleures familles, de familles aisées, qui entrent dans des bureaux, peignent sur porcelaine, ou vont donner des leçons, pour gagner leur argent

mignon. Il y en a qui aiment mieux partir au Canada, aux Indes, en Australie, comme demoiselles de compagnie, que de rester chez elles à ne rien faire. Et puis, dans ces familles anglaises qui se composent ordinairement de six à douze enfants, les filles n'ont point de dot, et leurs chances de mariage sont beaucoup plus grandes aux colonies qu'au pays. Grâce à l'émigration des jeunes gens, les colonies manquent de femmes, et l'Angleterre en a trop.

Les filles de la classe bourgeoise, je l'ai dit, n'ont point de dot ; quand elles en ont une, c'est une exception, ce n'est pas la règle. Un jeune homme qui dirait à un père : « Que donnez-vous à votre fille en mariage ? » serait mis à la porte immédiatement et ignominieusement. Quand on prend une femme, on est supposé être en état de pourvoir à ses besoins. Cela ne veut pas dire qu'on ne peut faire la cour à une femme que lorsqu'on est dans une position brillante. Non. Je connais des étudiants qui sont fiancés à des jeunes filles qu'ils épouseront le jour où leur position le leur permettra. On reste quelquefois ainsi fiancés (*engaged*) pendant des années. On est accepté par la famille de sa prétendue, que l'on présente soi-même à ses amis, que l'on mène librement à la promenade, au spectacle, au bal.

Les mœurs anglaises permettent tellement de liberté aux jeunes couples fiancés, que la loi ne permet pas à l'un d'eux de manquer à sa promesse de mariage sans le consentement de l'autre. Une jeune fille demande des dommages-intérêts à l'amant qui l'a délaissée. Qu'une jeune fille en France ait été fiancée à un jeune homme et que le mariage se soit rompu, cela ne tire pas à conséquence : les jeunes gens se sont toujours vus en présence des parents. Mais tel n'est pas le cas en Angleterre : pendant des années peut-être les jeunes amoureux ont fait ensemble des promenades sentimentales plus ou moins solitaires. La jeune Anglaise, qui a été *engagée,* n'est plus une fleur parfaitement intacte, et, aux yeux des autres hommes, elle a perdu de sa valeur. Aussi la loi lui accorde-t-elle une compensation, sous forme de dommages-intérêts, si son amant l'a abandonnée sans cause sérieuse.

Les comptes-rendus des causes de violations de promesses de mariage (*breach of promise cases*), font les délices des femmes. Il y en a, en effet, de fort amusantes. La correspondance intime des deux amoureux est lue tout au long à l'audience. La jeune fille demanderesse vient déposer aux pieds du jury tous les serments, tous les baisers qu'elle a reçus. Quelquefois, c'est

une vierge de quarante ans qui vient, tout éplorée, plaider contre un amant volage qui l'a plantée là pour une fiancée plus jeune, plus belle ou plus riche. Quelquefois, c'est un jeune intrigant, qui s'est vu déçu dans ses espérances les plus chères, qui voit une petite fortune lui glisser des mains, et qui vient demander au tribunal une compensation pour le tort qui a été fait à son innocence et à sa candeur. Je m'en rappelle un qui demandait des dommages-intérêts considérables, « parce que, disait-il, il avait quitté une très bonne place, pour jouir tranquillement, avec sa future, de la fortune que celle-ci possédait ». Je connais un jeune Anglais qui a été condamné à payer dix mille francs à une jeune fille pour avoir refusé de l'épouser. Un mois après il la menait à l'autel..... pour rattraper son argent.

Rien n'est plus facile que de se marier en Angleterre : point de paperasses à produire, point de consentement à obtenir ; une déclaration à faire avec deux témoins devant un officier de l'état civil (*a registrar*), et voilà tout. Une jeune fille dit à ses parents qu'elle va mettre une lettre à la poste ; en rentrant, elle annonce que, chemin faisant, elle s'est mariée. C'est ainsi qu'elle agit, si elle a vingt et un ans, et que ses parents mettent des bâtons dans les roues contre son gré

Le mari trompé n'est point, en Angleterre, un objet de ridicule; il n'a qu'à prouver l'adultère de sa femme pour obtenir son divorce. Si l'amant a de l'argent, le mari ne se bat pas en duel avec lui; pas si romanesque, pas si bête! il lui fait payer des dommages-intérêts en proportion du tort qu'il lui a fait, et du dérangement qu'il lui a causé. Quand la femme a de la fortune, ces dommages-intérêts peuvent s'élever à des sommes fabuleuses, et le mari a les rieurs de son côté.

Autant les femmes des classes bourgeoise et marchande sont fraîches et propres, autant les femmes de la basse classe sont ignobles et dégoûtantes. On est arrivé au dernier échelon social. Elles ne portent point de linge. Elles sont simplement couvertes de quelques haillons pourris, en lambeaux, ont la figure hâlée, sale et haineuse, ou bouffie par le gin, un œil poché pour le moins, des cheveux crasseux qui n'ont jamais vu le peigne, le tout surmonté d'un vieux chapeau défoncé et flanqué de plumes, de fleurs et de dentelles. Quelles plumes! Quelles fleurs! Quelles dentelles! Les vieilles femmes surtout sont horribles à voir. Elles ne vont pas à l'hospice, parce qu'il faut y travailler, et qu'elles préfèrent être libres et mourir de faim dans le

ruisseau. C'est par centaines de mille qu'on peut compter ces créatures dégradées, dans Londres seulement. Les jeunes ne veulent pas être servantes ; elles aiment mieux travailler dans les manufactures, ou plutôt encore, vendre des allumettes, des fleurs, ou pis que ça, en plein air, dans les rues et dans les parcs. Ces filles sont d'une immoralité révoltante. Quelques-unes paraissent assez jolies ; mais comment pourrait-on les juger avant de les avoir fait infuser plusieurs jours dans de l'eau chaude ? Ces malheureuses éhontées regardent peut-être quelquefois avec envie ces petites femmes de chambres proprettes, pimpantes, fraîches comme des gardons, qui vous ouvrent la porte dans les maisons bourgeoises; mais elles craignent le collier. C'est toujours l'histoire du loup et du chien. Elles préfèrent manquer de tout pour être ce qu'elles aussi elles appellent indépendantes. Les bonnes respectables viennent toutes de la province.

Ce qui frappe un étranger en France, c'est la simplicité et la propreté des femmes de la basse classe. Le bonnet, blanc comme la neige, de nos paysannes, leurs bonnes figures qui respirent la paix, la douceur des mœurs et le travail, font leur étonnement. C'est que ces femmes sont la fortune de la France ! Il n'est pas de ces braves filles de campagne qui n'arrivent en condition

munies d'une douzaine de chemises au moins. En Angleterre, on les élève à se croire autant que les *dames :* de là, les chapeaux et les falbalas, et point de chemise. Quelques-unes vont à l'autel, « quand elles y sont forcées », me disait le pasteur d'une église anglicane. Généralement elles se contentent de l'autel de la nature; c'est de la chiennerie sauvage.

La bouquetière de Londres est un type assez remarquable pour ceux qui se représentent les bouquetières telles qu'Alexandre Dumas les dépeint dans ses romans: innocentes colombes, auxquelles le roi Vert-Galant ne dédaignait pas d'envoyer des baisers et d'en donner. La bouquetière de Londres a la voix rauque et avinée, pue le gin et la crasse, et jure comme un charretier normand. Quand on prend une rose dans son panier, on lui jette un penny en ayant soin de se tenir à une distance respectueuse. Je me rappelle, en 1869, avoir vu la princesse de Metternich serrer la main à Isabelle, au pesage à Longchamps. O Isabelle! les bouquetières de Londres n'ont de toi que la couleur!

## VII

Villas de carton. — Bottines magiques. — La classe marchande. — Les enseignes. — Les annonces. — Les sandwichs. — *On*, pronom indéfini. — L'esprit des affaires. — Hâbler n'est pas parler et réciproquement.

L'Angleterre est la patrie de la camelote. Grâce au libre échange, on y trouve des villas de carton à 4,000 francs et des parapluies de soie à 1 fr. 50. Je ne dis pas cela pour médire du libre échange ; tout à son mauvais côté, et dans cette lutte acharnée pour obtenir les choses à bon marché (*the cheapest market*), la qualité doit bien souvent s'en ressentir. Cependant, grâce au libre échange, on fait payer le sucre six sous la livre, au lieu de le faire payer seize sous, comme nous faisons en France pour enrichir une douzaine de raffineurs. On ne dit pas ici au soleil : « Éteins-toi, » afin que les fabri-

cants de chandelle fassent leur fortune en moitié moins de temps.

Les maisons sont bâties avec de la brique mal cuite, sans l'aide d'une seule pierre de taille. Ces maisons ne sont destinées à vivre que quatre-vingt-dix-neuf ans, laps de temps au bout duquel elles deviennent de droit le bien du propriétaire du terrain, le *freeholder*. C'est un placement à fonds perdu. Dans soixante ans, la moitié de Londres sera reconstruite. Je dis *Londres,* parce que, en province, le terrain appartient généralement au propriétaire de la maison, qui alors emploie de meilleurs matériaux.

*Punch*, qu'il est toujours bon de consulter sur les actualités, représente un locataire alarmé, qui a fait venir son propriétaire pour lui montrer le mur de la salle à manger qui s'est écroulé. Le malheureux propriétaire se perd en conjectures ; mais, tout à coup, se frappant le front, il s'écrie : « Je parierais que quelqu'un s'est appuyé contre ce mur-là ! »

Les fenêtres et les portes ferment mal. On a beau faire du feu et se mettre devant, on a le dos glacé. J'ai entendu dire à des Anglais sérieux que ces maisons ne seraient pas saines sans ces courants d'air. C'est possible après tout ; car les briques poreuses dont elles sont faites doivent contenir des miasmes, qui peuvent ainsi

s'échapper en partie par les fissures des portes et des fenêtres.

Il y a peu de maisons qui ne montrent au dedans des traces d'humidité. « Il pleut dans votre maison, dis-je un jour à mon propriétaire. — Eh bien, me répondit-il, les parapluies sont bon marché. »

J'entrai une fois dans un magasin de chaussures toutes faites et j'y achetai une paire de bottines vernies pour la modique somme, je dois l'avouer, de onze schellings six pence, soit environ quatorze francs. J'allais au bal le soir.

Après avoir dansé une heure, je sentis un petit vent coulis me caresser agréablement la plante des pieds. Je sortis du salon, en glissant avec soin, pour aller chercher la cause de ce rafraîchissement inattendu. Je découvris que, tandis que la partie supérieure de mes bottines m'était restée collée aux jambes, la partie inférieure, semelle et talon, s'était transformée en sandales.

J'allai, indigné, le lendemain, chez mon marchand, et je lui montrai les pièces de conviction. Il sembla d'abord fort étonné :

— Qu'est-ce que vous avez bien pu faire avec ces bottines-là ? me dit-il.

— Parbleu, je les ai mises pour danser, lui répondis-je.

—Ah! dame, s'écria-t-il, vous m'en direz tant! Morale : payez vos bottines trente schellings, ce sera bon marché.

Quand vous avez fait vos achats dans un magasin, vous placez votre pièce d'or sur le comptoir ; le boutiquier la prend et la fait sonner sur une plaque métallique, pour voir si elle est de bon aloi, et il vous rend votre monnaie. Vous faites de même sonner toutes les pièces d'argent qu'il vous a remises : « Tu m'as pris pour un coquin, je te prends pour un coquin ; nous sommes quittes, je ne t'en veux pas. »

La classe marchande ne s'améliorera pas avec le présent système d'éducation. Autrefois, un boutiquier aimait la boutique où ses ancêtres avaient honorablement fait le commerce, et il était fier de son enseigne comme un Montmorency de son écusson. Encore aujourd'hui, en France, il élève généralement sa famille dans le magasin, et sa femme n'a pas honte de s'asseoir à son comptoir et de tenir ses livres. En Angleterre, la femme et les filles du boutiquier sont des *ladies ;* elles jouent du piano, et vont étaler, en fourrures et en chaînes d'or, les gros bénéfices du papa. Le fils succède rarement à son père, qui vend son fonds à l'un de ses commis.

Si vous lisez les enseignes des boutiquiers, vous y verrez qu'ils sont tous célèbres. Leurs articles sont connus de toute l'Angleterre, ou fameux dans toute l'Europe, ou les meilleurs du monde entier. Si vous entrez dans la boutique d'un pharmacien ou d'un parfumeur, et que vous lui demandiez s'il tient l'eau de Cologne de Farina ou tout autre article bien connu de pharmacie ou de parfumerie, il vous répondra invariablement : « Oui, nous tenons ces articles-là ; mais nous vous recommandons ceux que nous préparons nous-mêmes, vous les trouverez bien supérieurs. »

Le plus petit apothicaire vend sa pâte pour les dents, à lui, l'eau qui fait repousser les cheveux ou donne au teint le lustre de la jeunesse, tout cela de sa composition. Il préfère vendre ces articles, parce qu'il sait ce qu'ils lui coûtent, tandis que sur les articles connus il ne peut faire qu'un bénéfice raisonnable.

Le public de Londres, fatigué de payer des prix énormes aux boutiquiers, a organisé partout des Sociétés coopératives. On s'est groupé, on a pris un local, et l'on y a installé les marchandises achetées en gros ; des Sociétés par actions ont adopté ce système, et l'on a vu, au bout de quelques mois seulement, la plupart des marchands mettre sur leurs boutiques :

« Ici l'on vend aux prix des Sociétés coopératives. » Il est positif que l'article journalier a diminué de prix depuis l'établissement de cette redoutable concurrence. Je payais autrefois huit schellings un médicament tonique qui m'est ordonné depuis des années. Je me fais préparer ce médicament à la Société coopérative à laquelle j'appartiens et je le paye maintenant trois schellings. C'est encore deux schellings de bénéfice, mais je ne me plains plus.

Je connais un malin qui a mis sur sa boutique : « Pour un boutiquier, c'est l'honnêteté qui est la meilleure des politiques (*the best policy*). » On fait queue chez lui le samedi soir.

Dans une des rues de la Cité se trouvent deux marchands de parapluies qui demeurent à côté l'un de l'autre. L'un a mis sur un tableau rouge : « Si vous ne voulez pas être désappointés, c'est ici qu'il vous faut acheter un parapluie. » Le voisin a écrit en lettres d'or sur un tableau bleu : « Si c'est un bon parapluie que vous désirez, faites attention, entrez chez moi. »

Tous les épiciers, je pourrais dire sans exception, ont affiché dans leur magasin : « Quand vous aurez une fois goûté de notre thé, vous n'en voudrez plus d'autre. » Une des plus grandes maisons de thé n'a pas honte de mettre l'affiche suivante dans tous les endroits publics,

dans toutes les gares de l'Angleterre : « Nous vendons, à trois schellings la livre, le thé que nous fournissons aux ducs, aux marquis, aux comtes, aux barons, et à toute la haute bourgeoisie de l'Angleterre. » Il n'a pas mis les vicomtes, c'est un oubli regrettable.

Les Anglais sont meilleurs marchands que manufacturiers. L'article anglais n'est pas fini et il n'est pas élégant. L'artisan français est artiste; l'artisan anglais ne travaille que de la main, et ne fait que du solide.

Les Anglais excellent dans l'agence, surtout à la Cité. Ce sont les juifs qui ont introduit ce genre de négoce. Ils préfèrent être agents, courtiers à être manufacturiers, cela leur donne une occasion de mettre dedans deux Philistins : le producteur et le consommateur.

Il se dépense des sommes fabuleuses en annonces. Le *Times* en a, tous les jours, plus de soixante colonnes serrées. Il est des maisons de commerce qui font des annonces dans tous les journaux, dans toutes les gares du royaume, sur la couverture de tous les livres qui paraissent. Ces annonces ne le cèdent en rien aux enseignes, et si elles attirent le public, le public ne l'a pas volé. En voulez-vous deux ou trois?

« Il sera bientôt considéré criminel devant la loi d'avoir laissé mourir un malade sans lui avoir

fait prendre du sel de fruit d'Eno. Le flacon se vend à deux schellings neuf pence. » « À LOUER, journaliste à la semaine ou au mois. Fournit impressions de voyage, biographies et essais. » Cette annonce a paru dans l'*Athenæum*, le premier journal littéraire de l'Angleterre. Enfin : « Au reçu d'une enveloppe timbrée, on enverra la photographie d'un baby avant et après l'*administration* de la farine du docteur Ridge. »

Les meilleures annonces sont celles qui se promènent dans les rues à la queue leu leu. Les malheureux abandonnés de Dieu et des hommes, qui portent ces affiches devant et derrière, ont reçu des Anglais le nom très réussi de Sandwichs.

Je me promenais un jour dans Fleet-Street, quand, à mon grand étonnement, je vis passer une douzaine de galériens, aux cheveux rasés, portant le costume de *convicts*. Ils étaient accompagnés d'un garde-chiourme. « C'est honteux, dis-je à un ami qui était avec moi, de ne pas transférer ces malheureux en voiture. » Ils étaient enchaînés deux par deux, et portaient sur le dos le chiffre 14. C'était l'annonce d'un vaudeville, intitulé : « Quatorze jours de prison », et qui a eu du succès au Criterion-Theatre.

Sur la vitrine de tous les magasins à la mode, vous voyez : « Ici, on parle français. » *On*, pro-

nom indéfini, se rapporte généralement ici à la personne qui se trouve absente du magasin, quand vous y entrez; j'en ai fait plusieurs fois l'expérience.

L'esprit des affaires en Angleterre a atteint ses dernières limites. Je connais un armateur qui a vendu ses bateaux à voiles à ses fils, et qui leur fait concurrence avec des vapeurs.

Quand vous prenez un billet de chemin de fer, vous pouvez en même temps, pour trois pence, acheter un billet d'assurance. S'il arrive un accident et que vous soyez tué, la Compagnie paye à vos héritiers la somme de vingt-cinq mille francs. Je connais un Anglais qui ne manque jamais de se procurer un pareil billet. « Eh bien, me disait-il un jour, chaque fois que j'arrive sain et sauf au débarcadère.... je suis un peu désappointé. »

Personne ne se découvre dans les rues devant un corbillard. Il faut être utile en ce monde pour inspirer l'estime ou le respect, et un mort ne l'est plus. Je ne connais rien de plus triste qu'un enterrement en Angleterre. En Irlande, ils font mieux les choses, ou, du moins, ils les font plus gaiement : ils se soûlent tous le jour de l'enterrement d'un parent ou d'un ami.

John Bull, en bon patriote, préfère l'article anglais à tout autre. Quand il est obligé de tenir un article douteux, il lui donne un nom étranger. Nous en sommes tous là : ce que nous appelons « le mal napolitain » est ce que les Italiens appellent « le mal français ». Je dois dire que les Allemands ont, en Angleterre, la préférence. L'adjectif *allemand* paraît être dans le commerce le synonyme de *mauvais*. L'argent allemand *(German silver)*, les saucisses allemandes *(German sausages)*, sont des articles que je n'aimerais pas à recommander au plus acharné de mes ennemis.

« S'en aller sans dire adieu à personne » s'appelle en anglais « s'en aller à la française » *(to take French leave)*.

Le mot espagnol *hablar*, qui signifie « parler », nous a donné le mot français *hâbler*, qui signifie « parler avec vanterie ». Les Espagnols ont pris leur revanche : « Parler avec vanterie » est dans leur langue *parlar*. Attrape!

## VIII

Autres temps autres mœurs. — Ma femme au désespoir.— Rien ne réussit comme le succès. — Pauvreté n'est pas vertu. — Une nation d'abeilles. — Nobles anglais et français. — Parvenus. — Un toast bien choisi.

« Alfred, nous dit M. Guizot, pour éprouver ses sujets, faisait suspendre aux poteaux des carrefours des bracelets d'or qui ne furent jamais volés, et les voyageurs qui laissaient tomber leurs bourses sur les grands chemins pouvaient attendre un mois avant de revenir sur leurs pas, sûrs de retrouver leur argent intact là où ils l'avaient perdu. »

Tel était le Saxon du temps d'Alfred le Grand. *Quantum mutatus ab illo !* Que les chemins de fer l'ont donc changé ! Je maintiens qu'un boutiquier de Londres se croirait déshonoré, s'il ne vous vendait pas sa marchandise à faux poids :

qu'un employé des chemins de fer irait se pendre, s'il ne vous volait pas d'un schelling en passant votre monnaie d'un souverain à travers le guichet ; qu'un conducteur d'omnibus ne garderait pas sa place un mois, s'il ne trouvait pas moyen de doubler son salaire en volant la Compagnie ou les voyageurs ; qu'un cocher de cab n'a jamais de sa vie demandé le prix exact d'une course, et qu'il l'a même rarement accepté; qu'un aveugle n'a jamais dit merci avant d'avoir vu, de ses yeux vu, que la pièce que vous lui avez donnée est de bon aloi.

Ma femme rentra un jour à la maison désolée : « Figure-toi, me dit-elle, que j'ai donné une pièce de deux schellings à un conducteur d'omnibus, et qu'il m'a rendu deux schellings et trois pence. Il aura pris ma pièce pour une demi-couronne. Pauvre homme! peut-être un père de famille! c'est six pence qu'il lui faudra rembourser de sa poche à la Compagnie. » J'allais mêler mes pleurs à ceux de ma femme, quand il me vint à l'idée de lui demander de me montrer les deux schellings en question. « Console-toi, lui dis-je, après avoir examiné le florin, console-toi; les enfants du pauvre père de famille feront bombance demain. » La pièce était en bois.

La première chose qu'une maman anglaise

donne à sa fille en la mariant, c'est une balance. Toute maîtresse de maison sait qu'il faut peser les provisions et changer de fournisseurs jusqu'à ce que l'on en ait trouvé qui vous donnent à peu près votre poids.

Ce serait à tort que l'on appliquerait à toute l'Angleterre les remarques que je viens de faire sur la basse classe marchande de Londres; je n'ai rencontré en province que des commerçants agréables, honnêtes, et d'une éducation je pourrais presque dire supérieure.

Il faut avant tout réussir en Angleterre. On ne plaint pas celui qui tombe; on s'en éloigne et l'on s'en moque. C'est un imbécile ou un paresseux, dit-on, et l'on vous donne à choisir entre les deux. Le lord et le riche, voilà les deux idoles de l'Anglais[1]. Aussi John Bull, sur son lit de mort, dit-il invariablement à son héritier : « Mon fils, gagne de l'argent, honnêtement si tu le peux, mais gagne de l'argent. » Ici, plus que partout,

La vertu sans argent est un meuble inutile.

Rien ne réussit comme le succès (*nothing succeeds like success*), dit le proverbe anglais. Cela

1. On voit ici, aux vitrines des magasins, les photographies des nobles, tout comme chez nous on y voit les photographies des célébrités.

signifie, en bon français, que la fin justifie les moyens, que si vous avez fait fortune, peu de gens viendront vous reprocher les moyens que vous aurez employés pour arriver au but, si vous vous êtes renfermé dans la légalité. *Légal* et *loyal* sont des doublets, disent les philologues. Hélas! oui : *loyal* est la bonne et vieille forme; *légal* est un mot de formation récente, avec une signification qui répond aux exigences de la civilisation moderne.

Soyez riche en Angleterre, et vous aurez acquis toutes les qualités, tous les talents. Vous deviendrez protecteur des arts, gouverneur des grandes écoles publiques, député de l'université d'Oxford à la Chambre des Communes, membre de la Chambre des Lords même. Un homme riche est qualifié homme de bien, c'est Pope qui l'a dit [1].

Pauvreté n'est pas vice en France, ce l'est en Angleterre.

Tout a son bon côté. Cette soif des richesses, cette adoration du veau d'or, a fait de la nation anglaise une nation d'abeilles. Tout le monde y travaille. Fût-on l'héritier d'un millionnaire, on ne songe point à passer la vie dans l'oisiveté. Le duc d'Argyle, dont le fils aîné, le marquis de

1. *A man of wealth is dubbed a man of worth.*

Lorne, a épousé une des filles de la reine, a un fils établi marchand de thé à Liverpool. Nos hobereaux croiraient déroger à la noblesse en contribuant à la prospérité et à la richesse du pays. Dans leur inutilité, ils préfèrent végéter avec quelques centaines de francs de rente, passer leur temps à jouer à l'écarté au cercle, à faire des dettes, à emprunter quelques sous pour offrir à l'église de leur canton des vitraux qui perpétueront de siècle en siècle le glorieux nom d'une famille à jamais parasite.

Donnez cinquante mille francs à un Français, il les placera en rentes sur l'État, et ira planter ses choux. Donnez-les à un Anglais, il les mangera en un mois, ou bien il partira au Canada, en Australie, cultiver la terre et faire le commerce de moutons. Il lui faut beaucoup ou rien. Cinquante mille francs ! Traduisez cela en anglais, cela fait deux mille livres sterlings ! Que c'est maigre ! Que cela sonne petit à l'oreille d'un Anglais !

Rien qu'en biens immeubles, le duc de Devonshire a une fortune qui s'élève à environ huit millions de livres sterlings, c'est-à-dire à deux cent millions de francs. C'est un des pairs d'Angleterre les plus riches, mais il y en a beaucoup de plus riches que lui : le duc de Westminster, par exemple, dont la fortune atteint un chiffre incroyable.

Qui dit noble, en Angleterre, dit riche : voilà le secret du prestige de l'aristocratie. Le jour où elle pourra aliéner ses biens qui s'accroissent à chaque génération grâce au droit d'aînesse, le jour où elle perdra son influence en cessant d'être une puissance politique, elle sera ce qu'elle est aujourd'hui en France : un groupe de citoyens à préjugés.

Le parvenu anglais est beaucoup plus insupportable encore que son pareil en France, parce qu'il n'a pas, comme ce dernier, un certain reste d'admiration et de respect pour l'instruction et le talent. Celui-ci se contente, en bonne compagnie, de faire sonner ses écus ; celui-là vous dira très bien qu'il aurait pu faire des vers ou de la peinture, apprendre le latin et le grec, s'il avait voulu, mais qu'en bon Anglais, il a préféré être utile à son pays et faire du commerce. A cela près, les deux types sont pareils, avec cette autre différence, toutefois, que le parvenu français est invariablement arrivé à Paris en sabots avec quarante sous dans sa poche, tandis qu'en Angleterre ce genre de chaussure n'existe pas, et qu'au lieu de quarante sous, le parvenu anglais est venu à Londres avec une demi-couronne.

Il m'arriva un jour de dîner à la table du lord-maire de Londres, le roi des parvenus an-

glais. Milord-maire se mit, entre la poire et le fromage, à entamer la conversation sur l'instruction : sujet bien choisi pour les convives qu'il traitait : nous étions à sa table une centaine de publicistes, d'hommes de lettres et de professeurs. « Voyez-vous, nous dit-il, j'admire beaucoup l'instruction ; mais, au fond, je ne crois pas qu'elle rende d'aussi grands services qu'on veut bien le dire, je suis même porté à croire qu'elle fait autant de mal que de bien. Selon moi, tout garçon de douze ans devrait quitter l'école, et être mis à même de gagner sa vie *(his bread and cheese)*, c'est-à-dire savoir lire, écrire, compter, un peu d'histoire et de géographie. Le reste ne peut que lui nuire, en lui détournant l'esprit du grand objet de la vie, qui est de faire des affaires. Regardez, moi, j'ai quitté la maison paternelle à onze ans pour entrer dans une corderie. Je n'ai jamais reçu qu'une instruction très élémentaire, et cependant, aujourd'hui, je suis lord-maire de Londres. » Tel est le toast de bon goût que Sa Seigneurie avait jugé à propos de porter devant une assemblée en partie composée de professeurs et de gens de lettres.

## IX

**Londres. — La ville. — Les parcs. — Les rues. — Spectacles navrants. — Les ivrognes. — Encore les sandwichs. — Autres métiers peu lucratifs. — Commerces florissants. — Le langage des rues. — Les monuments. — Les brouillards. — Sauvons-nous.**

L'enfer, a dit le grand poète Shelley, est un lieu qui ressemble beaucoup à Londres :

**Hell is a city much like London.**

Londres est, en effet, un mélange ignoble de bière et d'évangile, de gin et de bible, d'ivrognerie et d'hypocrisie, de fange inouïe et de luxe effréné, de misère et de prospérité, de pauvres gens morfondus, affamés et abjects, et de gens insolents de richesses et de bonheur, dont le revenu annuel nous semblerait un capital colossal.

Excepté à l'est de la capitale, la basse classe n'habite pas de quartiers spéciaux: on la voit partout, traînant ses guenilles et sa honte. Dans ce pays libre, il semble qu'il soit accordé à l'être dégradé de mettre des vêtements qui ressemblent par la forme à ceux des classes supérieures, et d'étaler sa misère au grand jour comme un reproche perpétuel à l'indifférence et au mépris du riche. Un auteur célèbre commet une grave erreur, erreur que son court séjour en Angleterre peut seul expliquer, quand il dit qu'on ne voit ni mendiants ni gens sales dans les parcs de Londres. Ils y fourmillent, non seulement dans les parcs, mais dans Regent Street, dans Oxford Street, dans les grandes artères de la ville, partout.

Voyons les promenades:

*Hyde Park* est un vaste champ, mal entretenu, situé au milieu de Londres. L'aristocratie la plus riche du monde s'y montre à cheval ou en voiture, dans la route sablée qui en fait le tour. A la tombée de la nuit, *Hyde Park* devient un coupe-gorge, un gigantesque lupanar à cinquante centimes par tête, qu'un Anglais vous recommande bien d'éviter; la voyoucratie la plus immonde y pénètre en foule pour s'y vautrer tout son soûl; on a bien soin d'en laisser les portes ouvertes toute la nuit. Les policemen, qui se tiennent à l'entrée, pourraient facilement assai-

nir ce foyer d'infection; mais ils ont des ordres précis de ne point se mêler de ce qui, paraît-il, ne les regarde pas. La populace de Londres est haineuse, il faut la ménager.

A côté de *Hyde Park* se trouve *Kensington Gardens*. Ce parc a la grandeur solennelle d'un bois, quelque chose de sauvage qui ravit : c'est deux kilomètres carrés de la forêt de Saint-Germain au centre de la ville. En France, nos jardins publics et leurs arbres sont sous la juridiction d'un ancien sergent, qui ne connaît que la consigne et l'alignement. Si une feuille, qui dépasse, attire son regard sévère, *une, deusse*, elle disparaît ! Nos arbres des Tuileries ressemblent à ces petits bouquets verts que l'on met dans les bergeries d'enfants. Le bon abbé Gaultier, qui nous a enseigné à tous un peu de géographie, parle du fameux parc de Versailles *où l'art a forcé la nature*. Ici, l'art laisse la nature tranquille, parce que l'Anglais la respecte et l'apprécie beaucoup mieux que nous. Rien n'est plus imposant que la magnificence des parcs anglais. Allez-y le matin, alors que les promeneurs n'y sont point, que le rossignol chante au sommet d'un arbre gigantesque ; c'est un des rares plaisirs que vous trouverez à Londres, à votre porte. Si la matinée est belle, vous ne manquerez pas d'admirer cette lumière

gris perle, douce et tamisée, que je n'ai vraiment bien vue de ma vie que dans les parcs de Londres. *Regent's Park, Green Park, St-James's Park*, ce dernier surtout, près du palais de Buckingham, de Whitehall et du palais de Westminster, sont de fort belles promenades ; vous pouvez faire six kilomètres à Londres sans sortir des parcs. Je recommande surtout à ceux qui visitent Londres de sortir de la ville et d'aller voir les jardins de Kew, le parc de Richmond et les marronniers de Hampton-Court.

Passons aux rues.

Ce qui frappe tout d'abord, ce sont les noms de ces rues. L'Angleterre, qui peut avec droit se vanter de la plus belle littérature du monde, ne donne pas à ses rues le nom de ses célébrités littéraires. On n'a pas songé, en les baptisant, aux Shakespeare, aux Spenser, aux Gibbon, aux Sterne, aux Goldsmith, aux Burns, aux Thackeray, aux Dickens, aux centaines de noms qui feront la gloire immortelle de ce grand pays. Les rues, ici, portent les noms de l'aristocratie, des principales villes du royaume, et des gros propriétaires qui y ont bâti les premières maisons : Bedford Square, Russell Street, Grosvenor Square, Liverpool Road, etc. Je connais bien une rue Milton et une rue Addison, mais Milton a été le secrétaire de Cromwell et a fait des

poèmes religieux; quant à Addison, ce n'est pas comme poète ou essayiste qu'il doit l'honneur de voir une rue porter son nom, c'est comme homme d'État ayant roulé carrosse à Londres.

Les grandes artères de la ville sont pavées en bois; ces pavés sont excellents pour les chevaux, les voitures et les entrepreneurs qui sont appelés à chaque instant à les réparer.

Ce qui étonne un Français à Londres, c'est de voir des hommes comme il faut fumer la pipe dans les chemins de fer, sur l'impériale des omnibus, et même en marchant dans la rue. Je ne dis pas que ce soient de parfaits gentlemen, mais enfin ce sont des gens bien élevés, des employés, des commis de banque, etc. Les Anglais de la basse classe m'ont l'air de fumer tous dans des pipes neuves, je n'en vois pas de culottées : drôle de goût! quand ils ont fumé deux ou trois fois dans une pipe, ils la jettent.

La distance de la Cité force la plupart des gens à passer, tous les jours, en chemin de fer ou dans l'omnibus, de une heure et demie à deux heures. Ce mouvement continuel doit tendre à faire évaporer la cervelle. Ceux qui ont quelque souci de leur santé font une partie de la route à pied. Dans un climat humide, avec une nourriture et une boisson lourdes, il faut

prendre de l'exercice, c'est le premier conseil que vous donne un médecin anglais.

Si vous entrez dans ces petites constructions, que nous appelons vespasiennes, mais qui ne leur ressemblent en rien, vous verrez écrit en face de vous : « Ajustez votre habillement avant de sortir. » C'est qu'ici il ne faut pas que le moindre mouvement puisse blesser la pudeur. J'admire cela.

Promenons-nous. A partir de huit heures du soir, le plus beau quartier de Londres est entièrement livré à la débauche. C'est la foire aux filles. Je le dis ailleurs, un Anglais respectable ne se promène pas le soir. Vous ne voyez dans Regent Street que des étrangers ou des provinciaux qui sont venus à Londres pour y tirer une bordée. Depuis plusieurs années les bals publics sont fermés, et le marché, qui se tenait autrefois entre quatre murs, se tient maintenant en pleine rue. La police des mœurs n'existe pas à Londres, et la capitale de ce monde si moral, si chrétien, exhibite les spectacles les plus navrants qui se puissent imaginer. Des filles de quatorze et de quinze ans, aux cheveux teints, défaites, mal fardées, ivres, en guenilles, viennent vous offrir leurs faveurs à vil prix. Exténuées de fatigue, elles tombent dans le ruisseau à deux heures du matin. Elles ont fait le trottoir

pendant six mortelles heures. C'est horrible! Les habitants de Londres commencent à s'émouvoir de cet état de choses; on se met à faire des pétitions. Il n'est que temps.

L'ivrognerie des rues est impossible à décrire. Le samedi soir, c'est un sabbat général. Les femmes se soûlent presque autant que les hommes. En Écosse, elles les égalent; en Irlande, elles les surpassent. Je parle d'après un rapport officiel fait au gouvernement anglais en 1877.

Je lis l'annonce suivante dans le *Christian World*: « La femme d'un pasteur de l'Église anglicane recommande aux familles chrétiennes une cuisinière, autrefois adonnée au vice et à la boisson, mais qui a pris la ferme résolution de se bien conduire. » Excellente dame! Que ne la prend-elle, elle-même? Ah! voici pourquoi: cette bonne âme n'est pas égoïste; toute femme de clergyman qu'elle est, elle ne veut pas accaparer toutes les occasions de faire le bien; elle vous en laisse, soyez reconnaissants.

L'Anglais ne fait de tapage que quand il est ivre; alors il devient batailleur et méchant. La moitié des assassinats sont commis sous l'influence de la boisson. Il n'y a pas longtemps encore, un gentleman n'avait pas honte d'être vu soûl dans la rue. Au commencement du siècle,

en entrait au Parlement en trébuchant ; c'était bien porté. On raconte que Pitt arriva un jour à la Chambre des Communes, s'appuyant au bras d'un honorable. Ils étaient ivres tous les deux. « Dites-donc, Pitt, comment cela se fait-il? je ne vois pas le président, fit l'ami du grand homme d'État.

— C'est drôle, répliqua Pitt, moi, j'en... vois... deux ».

Je me rappelle un ivrogne — c'était à l'époque où une guerre entre l'Angleterre et la Russie paraissait imminente — qui appelait la Russie dans la gare de Cannon Street. « Arrive, lui criait-il, que je te fasse ton affaire. » Comme la Russie ne bougeait pas : « Eh bien, toi, la Turquie, viens : Russie ou Turquie, ça m'est égal. » Même silence de la part du Turc : « Eh bien, je vous défie tous, Russes, Turcs, Anglais s.... tas de gueux. » On le fourra dans un wagon tant bien que mal. Je plains sa femme s'il est arrivé chez lui avant d'avoir assouvi sa colère belliqueuse sur une des puissances européennes.

Il n'est point ici de si petit métier qui ne nourrisse son maître.

Le plus triste spectacle que, dans sa dégradation, l'homme ait encore donné au monde, c'est un cordon de sandwichs. On flanque à

l'homme sandwich deux planches, l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine, et on l'envoie promener par la ville les annonces les plus bizarres, les plus grotesques. Pour le vil salaire de quelques sous, il lui faut, toute la journée, par tous les temps imaginables d'un climat froid et humide, se traîner clopin-clopant dans les ruisseaux des principales rues. Je dis dans les ruisseaux, car il ne faut pas qu'il s'en écarte, afin de ne gêner la circulation ni du trottoir ni de la chaussée. J'en ai vu, de ces malheureux, traîner leurs pas appesantis par la fatigue, enfermés dans d'immenses malles cubiques qui les couvraient des genoux au cou. La tête et les bras étaient libres ; encore les bras ne l'étaient-ils qu'à moitié, car ils avaient à distribuer aux passants les circulaires du fabricant de malles. Nos chiffonniers sont des princes auprès de ces pauvres bêtes de somme :

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Vous n'aurez pas fait cent pas dans la rue, une valise ou un sac à la main, sans avoir à vos trousses une bande de gamins et de malheureux, à l'affût des occasions d'attrapper un penny pour leur peine si vous leur confiez votre bagage, et d'enfiler lestement le premier tournant

si vous tournez la tête. S'il vous faut traverser la chaussée, un mendiant en haillons marchera devant vous et, avec son balai, écartera la boue de votre chemin. Vous rencontrez ces pauvres diables dans les quartiers les plus fashionables : dans Piccadilly, dans Regent Street, à Hyde Park Corner, sous les fenêtres du Palais de Buckingham.

Les commerces les plus florissants de Londres, et les seuls qui soient vraiment solides sont le commerce de bière et le commerce de vieux habits. Pas de crédit au pauvre hère : pour avoir son verre de bière, il faut qu'il allonge ses trois sous. Le *publican* et le *pawnbroker*, voilà les princes du commerce anglais. L'un est la conséquence de l'autre. Ils se renvoient leurs pratiques.

Il n'y a pas de mont-de-piété en Angleterre ; le gouvernement ne monopolise ici aucune industrie, ni les allumettes soufrées qui puent au nez, ni les londrès incombustibles à trente centimes. Le besoigneux s'adresse aux prêteurs sur gages *(pawnbrokers)*. La manière dont procèdent ces industriels, que j'ai entendu bien des magistrats traiter de recéleurs, invite et favorise le vol. Le marchand d'or et d'argent, le revendeur, en France, est forcé de payer à domicile celui qui lui a vendu un bijou ou un objet, de quelque

valeur qu'il soit. C'est une certaine garantie. Ici, vous donnez au *pawnbroker* le nom et l'adresse qui vous passent par la tête, et il vous paye. Il vous prête à raison de trente pour cent, et vous avance aussi peu que cela lui est possible, car il prend l'objet que vous lui offrez en gage à ses risques et périls ; si l'objet a été volé, et qu'il soit reconnu par son propriétaire, il est obligé de le lui restituer.

Le langage des rues est au delà de tout ce que le dictionnaire poissard français pourrait mettre à la disposition du traducteur ; il faut renoncer à en donner même une idée. Autant le langage des classes bien élevées est choisi, exempt de toute expression de mauvais goût, euphémique au plus haut degré, autant le langage du peuple est cru et obscène.

La basse classe semble n'avoir qu'un adjectif à sa disposition, c'est l'adjectif *sanguinaire* (*bloody*). Ce mot, qui correspond à notre juron *sacré*, fait frémir en Angleterre ; il ne peut que nous paraître ridicule. Un ouvrier anglais dira par exemple : « J'ai dit à mon *bloody* patron qu'il ne me donnait qu'un *bloody* souverain toutes les *bloody* semaines, qu'il me fallait cinq *bloody* schellings de plus. Il m'a répondu qu'il n'avait pas le *bloody* temps d'écouter mes *bloody*

plaintes, » etc., ça roule ainsi tout le temps. Ce mot cependant, qui se trouve épelé comme l'adjectif *sanguinaire*, n'est autre, croyons-nous, que l'expression *by'r lady* (*by our Lady*, par Notre-Dame), expression que l'on rencontre plusieurs fois dans Shakespeare.

Les combats de coqs et de chiens, si fameux autrefois, sont maintenant défendus par la loi. Les boxeurs eux-mêmes ont cessé d'être une *attraction ;* ils sont poursuivis, et ne donnent plus leurs représentations que clandestinement. Ces restes de barbarie disparaissent tous les jours. Ces luttes étaient terribles. L'Anglais allonge un coup de poing à faire sauter la tête des épaules. Chose curieuse : même quand ces sauvages se battent tout de bon, ils ne se donnent jamais de coups de pied ; c'est contraire à l'esprit national. Le coup de pied est réservé par l'homme pour maintenir la discipline chez les femmes qui en gardent le strict monopole.

Il serait difficile de dire où Londres commence et où il finit. La circonscription postale fixe le centre de la ville à *Charing-Cross*, et lui donne un diamètre de 24 milles, soit 36 kilomètres, ce qui fait, pour la circonférence, une longueur de près de 30 lieues.

A proprement parler, Londres n'a pas de monuments. L'abbaye et le palais de Westminster, la cathédrale de Saint-Paul, il ne faut pas chercher autre chose. Quelques statues : le grand Cobden grelottant de froid dans un quartier retiré et sale, Nelson planté au sommet d'une chandelle romaine à une hauteur prodigieuse, trois Wellingtons, un Shakespeare ; encore cette dernière statue a-t-elle été offerte à la Ville par un riche particulier. Aux quatre coins de la place Trafalgar, la place de la Concorde de Londres, se trouvent quatre piédestaux. Trois sont surmontés de statues : Georges IV, le général Napier et le général Havelock ; le quatrième attend. L'Angleterre ne manque pourtant pas de grands hommes. C'est de l'indifférence, rien de plus.

L'*Albert Memorial*, monument élevé par la reine Victoria à la mémoire du prince Albert, mérite d'être vu, ne fût-ce que pour voir comment on peut dépenser trois millions à faire des sottises.

Le *Monument* est une colonne de deux cents pieds de hauteur, qui a été élevée en commémoration du fameux incendie de la Cité en 1666. Pour trois pence, vous pouvez monter au sommet du *Monument*. Mais, comme dit le gardien de cette colonne dans un des romans de Charles

Dickens, cela vaut six pence de rester en bas.

John Bull est actif et commerçant, il ne tire pas sa poudre aux moineaux. Les monuments publics sont pour lui des frivolités. Et pourtant, quels trésors, quelles richesses dans ces frivolités ! Tout à l'extérieur dégoûte à Londres, tout enchante à l'intérieur. Les rues ne semblent faites que pour se rendre d'un point à un autre. Rien n'y invite à s'arrêter; tout, au contraire, vous pousse à allonger le pas. Le flâneur n'existe pas à Londres; dans les parcs, il serait suspect. Les gentlemen que vous rencontrez dans la rue sont des gens qui vont à leurs affaires ou qui rentrent chez eux.

Les brouillards de Londres, dont la réputation est universelle, sont de deux espèces. Le plus curieux et le moins dangereux à la fois est le brouillard noir. C'est tout simplement la nuit complète, profonde, à midi. Le gaz est allumé immédiatement partout, et quand ce genre de brouillard se tient, comme il arrive souvent, dans les régions atmosphériques élevées, il ne vous affecte pas beaucoup. Il ne touche pas la terre, et, avec la lumière du gaz, vous vous croyez dans la rue à dix heures du soir. Le trafic des rues n'est point interrompu : la

Cité continue son petit bonhomme de chemin.

Le plus terrible est le brouillard jaune, que les Anglais appellent le brouillard purée de pois (*pea soup*). Celui-là vous saisit à la gorge et vous étouffe. Il faut se couvrir la bouche avec un masque respiratoire *ad hoc* sous peine de cracher le sang ou d'être asphyxié. On a beau allumer le gaz des rues, vous ne le voyez pas, alors même que vous touchez le réverbère. Les voitures s'arrêtent. C'est la ville morte et enterrée pendant quelquefois plusieurs heures.

Ces brouillards sont plus rares que ne le croient nos excellents compatriotes, qui se figurent souvent que, pour ne point se perdre dans les rues de Londres, il faut se tenir par la main ou, au moins, ne pas lâcher le pan de la redingote de son compagnon. Ces brouillards n'apparaissent guère plus de quinze jours par an. Quant aux trois cent cinquante autres jours de l'année, c'est toujours à peu près la même brume. Quand le ciel est pur, il est délicieux; mais c'est rare. Chaque fois que le soleil paraît, on lui fait sa photographie. C'est pour ne pas l'oublier. Ces brouillards ne seront bientôt plus à craindre, la corporation est en train d'y mettre bon ordre. Elle a tenu plusieurs meetings à ce sujet. Le lord-maire s'en occupe, il y a de l'espoir.

Sauvons-nous et entrons au plus vite dans les musées, dans les clubs, dans les maisons, nous allons y trouver de quoi nous réjouir les yeux, l'esprit et le cœur.

# X

Les intérieurs anglais. — John Bull à la ville et à la campagne. — Les clubs. — Les musées. — British Museum. — South Kensington Museum. — National Gallery. — Les grands maîtres anglais. — La Tour de Londres. — Hampton Court. — L'abbaye de Westminster. — Saint-Paul. — Le palais de Cristal. — L'Exposition de Madame Tussaud.

Si rien n'est plus triste, plus morne, que la vie extérieure des grandes villes d'Angleterre, je ne connais rien de plus séduisant qu'un intérieur de bonne maison anglaise. Ce sont des paradis de confort raisonné et de luxe bien compris.

Comme ces Anglais entendent intelligemment le bien-être! quelle prévoyance ingénieuse des plus petits besoins! avec quel soin merveilleux toutes les commodités de la vie sont étudiées! Chaises longues pour la conversation intime,

fauteuils roulants à pupitre pour la lecture; sofas à bras pour fumer, il semble que chacun des sièges de la pièce ait été fait pour répondre à un besoin particulier. Salons, parloir, bibliothèque, fumoir, chaque pièce a son but spécial.

Tout Anglais a son boudoir, j'entends *boudoir* dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire un petit sanctuaire interdit aux profanes, et dans lequel il peut se retirer quand il désire être seul pour travailler ou se reposer. C'est ce qu'il appelle son *growlery*, son *grognoir*, mot qui, comme on le voit, n'est autre que notre *boudoir*.

Le tapis est, en Angleterre, un objet de première nécessité. Tous les parquets et les escaliers des habitations les plus simples, en sont couverts. « Pourvu qu'une Anglaise ait des tapis et du thé, disons-nous en France, elle est heureuse. » Ces deux articles sont, en effet, la base de son bonheur, deux choses essentielles à la vie. Je peux dire, par expérience, qu'il ne me vient jamais à l'idée de demander du thé quand je suis en France, et qu'en Angleterre je ne saurais m'en passer. Le climat l'exige. « En Écosse, vous dira un Écossais, je ne pourrais vivre sans mon verre de whisky; » et il ajoute : « mais, en Angleterre, je puis m'en passer, » ce que je veux bien croire, bien que je ne l'aie jamais vu.

Dans ce pays où l'hiver dure huit mois de l'année, où ce temps gris sombre, sale et humide, que les Anglais se plaisent à appeler *most unusual weather*, vous met le *spleen* au cœur, il a bien fallu songer à chercher le bonheur chez soi.

Les hôtels particuliers de Londres n'ont rien de bien remarquable à l'extérieur; mais que de luxe, que de richesses sont entassées derrière ces longs murs noirs! Ce n'est encore rien, cependant, à comparer aux grands châteaux, aux anciens *homes* de la vieille Angleterre : de vrais domaines royaux. Aussi bien peut-on se figurer un pays jonché de châteaux de Fontainebleau.

C'est à la campagne qu'il faut voir John Bull dans toute sa gloire. Sportsman dans l'âme, il est là dans son élément. « L'étranger qui veut se faire une idée exacte du caractère anglais, dit Washington Irving, ne doit pas se borner à observer la ville... C'est à la campagne que l'Anglais donne libre carrière à ses penchants naturels. Il est heureux de pouvoir s'affranchir des formalités et des froides banalités imposées par la ville, il quitte ses habitudes timides et réservées, pour se livrer à la gaieté et aux penchants de son cœur. Il s'entoure de toutes les commodités et de tout le luxe de la haute

société, et bannit de son séjour toute espèce de gêne. Sa résidence de campagne contient de quoi satisfaire tout les goûts : goûts pour l'étude, pour les arts, pour les divertissements rustiques, livres, peinture, musique, chevaux, chiens, attirails de chasse de tous genres, il a tout sous la main. Il n'impose de contrainte ni à ses hôtes ni à lui-même; mais dans un esprit vraiment hospitalier, il procure les moyens de se divertir, et laisse à chacun le soin d'en user selon son goût...

» Ce qui me charme le plus, c'est le talent d'imagination avec lequel les Anglais décorent les modestes demeures de la classe moyenne. L'habitation la plus simple, le coin de terre le plus stérile, devient un petit paradis, entre les mains d'un Anglais qui a du goût. Et cependant le grand charme d'un paysage anglais, c'est le sentiment de moralité qui semble y avoir pénétré. C'est un sentiment qui s'associe dans l'esprit à des idées d'ordre, de tranquillité, de sobriété, de principes bien établis et d'anciennes coutumes vénérables. Tout semble être le résultat d'une longue existence régulière et paisible. »

Et les clubs, ces palais de Pall-Mall! L'*Athenœum Club* pour les célébrités des mondes scientifique et littéraire; le *Carlton-Club* pour les membres importants du parti conservateur; le

*Reform-Club* pour ceux du parti libéral; l'*Oxford and Cambridge-Club* pour les membres des deux grandes universités; l'*Army and Navy Club* pour les officiers des armées de terre et de mer; j'en compte quatre-vingt-neuf dans l'almanach Whitaker, qui omet les noms de plusieurs cercles moins importants. Ces grands clubs sont autant de demeures princières, réservées aux nobles et aux riches : droits d'entrée, mille francs; souscription annuelle, deux cent cinquante francs ; c'est tenir la dragée un peu haute. Ces grands clubs sont magnifiques et fort imposants, je le reconnais; mais ces laquais en culottes courtes, ces tapis silencieux de plus d'un pouce d'épaisseur, ces larges escaliers, ces immenses salles qui n'en finissent ni en hauteur, ni en longueur, ni en largeur, ces membres qui gardent leur chapeau sur la tête, ne se reconnaissent pas entre eux, ou se jettent, sans lever la tête et en desserrant à peine les dents, un *how do you do?* qui signifie : « Laissez-moi tranquille, je n'ai pas le temps de vous parler, » tout cela me glace, et je soupçonnerais fort tous ces gens blasés de luxe de s'ennuyer en diable, si je n'en étais parfaitement convaincu en les voyant bâiller à se démettre la mâchoire derrière leur *Times*.

Le seul club qui ne m'ait pas frappé d'un respect frisant l'effroi est le *Savage Club*. Le club

des Sauvages, quelque peu bohémien, est composé de publicistes, d'hommes de lettres, d'artistes et d'acteurs. Le prince de Galles n'a pas craint de se faire recevoir *sauvage* l'année dernière, et il vient au club fumer sa bouffarde, après dîner, comme le plus humble de ses frères anthropophages. Le talent des Sauvages fournit un attrait spécial aux dîners et autres réunions des membres de cette intéressante association. Le droit d'entrée est de deux cents francs, et la souscription annuelle de soixante-quinze francs.

Un volume suffirait à peine pour donner une idée exacte des trésors renfermés dans les musées de Londres, le *British Museum,* le *South Kensington Museum,* la *National Gallery,* le palais de *Hampton Court,* la Tour de Londres, que sais-je encore? Il faut se contenter ici d'un aperçu rapide.

*British Museum.* — Salle de lecture et d'étude en forme de rotonde à coupole vitrée, indubitablement la plus belle au monde. Au centre, des bibliothécaires intelligents, complaisants et silencieux ; sur les rayons du cercle, excellentes tables, chaises confortables, ce qu'il faut pour écrire et travailler, y compris la tranquillité ; autour de vous, 600,000 volumes. Le département des livres imprimés comptait, en 1882,

plus de 1,300,000 volumes Catalogues parfaits. Pour trouver un livre à Paris, il faut savoir le nom de l'auteur et la date de la première édition. Un de mes amis m'a écrit dernièrement de Paris pour me demander la liste de tous les ouvrages français qui ont traité de Shakespeare. En une heure, au *British Museum*, je me suis procuré une liste complète. — Galeries de tableaux, d'architecture, d'antiquités égyptiennes, assyriennes, grecques et romaines, parmi lesquelles se trouvent le Mausolée, l'une des sept merveilles de l'antiquité, la momie de Cléopâtre, le cachet d'Ilgi, de l'année 2,050 avant Jésus-Christ, les marbres du Parthénon, des bas-reliefs de Phidias et du temple d'Égine, des colonnes du temple de Diane à Éphèse, l'épitaphe des Athéniens morts à Potidée. Ces trésors ont été achetés à lord Elgin qui se les était procurés pour une horloge que l'on voit encore au bazar d'Athènes. Puis ce sont des bas-reliefs du temple d'Apollon, des tables sculptées de Ninive, de Babylone, etc. Je le répète, il serait puéril, de chercher à énumérer ici tous ces trésors inestimables. Merveilleuses collections d'histoire naturelle, comprenant une partie du squelette de l'homme fossile. Collections de manuscrits, de monnaies, d'estampes. Musée botanique, musée géologique. Salle des vases étrusques, etc., etc. Le *British*

*Museum* est ouvert au public tous les jours, excepté le dimanche bien entendu, de sorte qu'on n'y rencontre jamais ni ouvriers ni autres gens de la basse classe. On voit au Louvre plus de paysans que de gens en habit. « Une pièce de monnaie d'il y a deux mille ans! entendis-je un jour un brave paysan s'écrier; allons donc! j'sommes encore qu'en 1868! »

*South Kensington Museum.* — École des Beaux-Arts, école des Arts et Métiers, splendide bibliothèque d'environ 50,000 volumes; collections de tableaux de peintres anglais; musée d'antiquités; le clavecin d'Händel, un orgue ayant appartenu à Martin Luther; collection d'objets d'art du Moyen Age et de la Renaissance; le musée contient 617 tableaux à l'huile et 1,291 aquarelles; la galerie indienne est des plus intéressantes; temples indiens, dieux védiques et puraniques, illustrations de toute la mythologie des Hindous.

*National Gallery.* — Fondée en 1824, avec la magnifique collection de M. John Julius Angerstein. Cette galerie, ainsi que l'indique son nom, est presque entièrement composée des œuvres des grands maîtres anglais : Hogarth, Reynolds, Gainsborough, Wright, Lawrence, Turner, Leslie, Edwin Landseer. On y voit aussi des tableaux de Raphaël, Rubens, Rembrandt, Poussin,

Corrège, Léonard de Vinci, Titien, Van Dyck Murillo, Velasquez, Salvator Rosa, etc.

*La Tour de Londres.* — Sur le bord de la Tamise, dans la Cité, au milieu de fossés attribués à Jules César. Cette forteresse, bâtie par Guillaume le Conquérant, est aujourd'hui parfaitement intacte. Elle renferme les bijoux de la Couronne, un musée d'artillerie et une splendide collection d'armures, la hache et le billot qui ont servi à l'exécution de Jane Grey, « la reine de neuf jours, » et mille autres précieux objets historiques. Tous ces gardiens, en costumes du XV$^{e}$ siècle, ces corridors, ces herses, ces fossés, vous rajeunissent de près de quatre cents ans pendant les deux ou trois heures excellentes que vous passez dans ce lieu unique. C'est en face de la Tour de Londres que se trouve le tube souterrain de la Tamise. Ce tunnel est un tube de fer d'environ sept pieds de diamètre, construit par M. Brunel, un ingénieur français de mérite. Cette route sous-fluviale n'était autrefois destinée qu'aux piétons, et Charles Dickens recommandait à tous les sujets de Sa Majesté, qui faisaient le moindre cas de leurs gibus, d'enlever leurs bottines à talons avant de se hasarder dans ce tuyau.

*Hampton Court.* — A quelques milles de Londres, sur la Tamise. Magnifique château bâti

par le cardinal Wolsey, qui l'offrit à Henri VIII. Ce château a été, par l'ironie du sort, la résidence favorite de Charles Ier et de Cromwell. Le parc et les jardins sont féeriques. Les marronniers de *Hampton Court* ont une réputation universelle; ce sont des titans. Galerie de tableaux, des portraits historiques pour la plupart, au nombre de 933. Appartements somptueux et tapisseries de toute beauté. Terrasse d'un kilomètre de longueur, dominant un pays charmant qu'il faut voir quand les marronniers sont en fleurs. Une des curiosités de ce palais est une vigne colossale, plantée en 1769, et qui porte jusqu'à deux mille cinq cents grappes, pesant chacune plus d'une livre. Cet unique cep, dont la base mesure trente pouces de circonférence, a cent dix pieds de long et se développe sur une surface de deux mille deux cents pieds carrés. Le raisin, d'un goût exquis, est destiné aux tables royales. Le parc de *Hampton Court* est ouvert le dimanche : un bon point.

*Abbaye de Westminster.* — C'est-à-dire cathédrale de l'ouest, pour la distinguer de Saint-Paul qui s'appelait autrefois *Eastminster*, ou cathédrale de l'est; le plus fameux monument de l'Angleterre après la Tour de Londres; bâti par Édouard le Confesseur en l'an 1055 sur l'emplacement où Sebart, roi de Kent, ou des

Saxons de l'Est, avait élevé une église en 616. Du premier édifice il ne reste guère que le cloître où les élèves de Westminster School font à présent de la gymnastique; ce que l'on voit aujourd'hui est, à peu de chose près, l'œuvre des architectes d'Henri VII. Depuis plus de huit cents ans les rois et les reines d'Angleterre sont sacrés à l'abbaye de Westminster. Impossible ici de décrire les tombeaux, les statues, les bustes, les monuments élevés à la mémoire de toutes les célébrités qui ont fait la gloire de leur siècle. Qu'il suffise de dire qu'indépendamment des souverains qui reposent sous les dalles de cet ancien édifice, c'est aussi là qu'ont été déposées les cendres de Spenser, Milton, Dryden (*Poets' Corner*), Händel, Sheridan, Macaulay, Charles Dickens, Thackeray, Livingstone, Garrick, le grand comédien, qui n'est certes pas un profane au milieu de tous ces glorieux enfants d'Albion. Sur le tombeau du preux Henri V on voit encore la selle et le casque dont il s'est servi à la mémorable bataille d'Azincourt. Pierres sépulcrales admirablement conservées. Trois services le dimanche, où l'on entend les meilleurs prédicateurs du pays.

*Cathédrale de Saint-Paul.* — Situé au sommet de Ludgate-Hill, cet imposant édifice peut se voir à vingt kilomètres à la ronde. Ce mo-

nument de dimensions gigantesques partage avec l'abbaye de Westminster l'honneur de l'hommage « rendu aux grands hommes par la Patrie reconnaissante ». La cathédrale de Saint-Paul, telle qu'elle est aujourd'hui, a été bâtie par Christophe Wren en 1673 et finie en 1710, l'ancien édifice ayant été complètement réduit en cendres dans le fameux incendie de 1666. Elle contient les dépouilles mortelles de Nelson, du duc de Wellington, Samuel Johnson, Wren, Turner, Joshua Reynolds, Edwin Landseer. La hauteur du dôme est de 404 pieds. C'est l'édifice le plus apparent de la capitale de l'Angleterre.

*Palais de Cristal.* — Cette immense cage en verre a coûté 37,500,000 francs à construire. La tâche était en effet difficile, et, pour parodier le mot de Samuel Johnson, il est à regretter qu'elle n'ait pas été reconnue impossible ; ce n'est qu'un hochet gigantesque et fort laid. La terrasse est belle et les jardins d'alentour sont magnifiques. Ce lieu est le rendez-vous du peuple les jours de fête; il engouffre jusqu'à cent mille personnes les jours de *Bank holidays*. Feux d'artifices, chœurs de cinq mille voix, expositions permanentes d'animaux, de fleurs, acrobates, cirques, ménageries, jeux forains de toute sorte, tout cela pour la modique somme d'un schelling. Le Palais de Cristal contient une excellente galerie

de tableaux, une magnifique salle de lecture, une bibliothèque, une école de littérature, de sciences et de beaux-arts. On y trouve aussi un jardin zoologique, mais très insignifiant à côté du splendide jardin zoologique de Regent's Park, qui lui-même est infiniment supérieur à notre Jardin des Plantes. Quant à la collection de poissons, je recommande à tous les visiteurs de renoncer à en découvrir à l'aquarium; mais l'excellent restaurant du Palais en fournit à toutes sauces, à prix certainement modérés.

*Exposition de Madame Tussaud.* — Excellentes figures, en cire, des rois et des reines d'Angleterre, et de la plupart des personnages importants du monde. Musée de reliques historiques, parmi lesquelles se trouvent le couteau de la guillotine de la Terreur, la principale clef de la Bastille, la voiture de campagne de Napoléon Ier, la chemise que portait Henri IV, quand il fut poignardé par Ravailhac, etc., etc. Pour six pence de plus, on peut se donner la chair de poule dans la chambre des Horreurs, qui contient les portraits des plus grands criminels, Marat expirant dans son bain, et des dessins représentant les supplices infligés aux criminels des différents pays de l'univers. Cette ignoble exhibition a été fondée à Londres, je regrette d'avoir à le dire, par une Française.

## XI

Les sentiments humains de John Bull. — La Société protectrice des animaux. — La traite et le traitement des femmes. — Extraits de comptes rendus de police correctionnelle. — Un plat exquis. — Les hôpitaux.— La charité. — Les mendiants. — Tir au pigeon. — Magnanimité de John Bull.

Les animaux sont très bien traités en Angleterre, même par les sauvages de la basse classe de Londres. La principale raison est que la Société protectrice des animaux a de nombreux agents et qu'un individu qui maltraite un animal peut être condamné de un à six mois de travaux forcés. Et puis, en maltraitant un cheval, on peut l'estropier et, partant, diminuer sa valeur. Le jour où les charretiers de Londres traiteront leurs femmes aussi bien que leurs chevaux, j'apprécierai leurs sentiments humains

qui, pour l'instant, ne me rappellent que l'amour du Turc pour le chien. Si l'on vous voyait toucher un chien dans une rue de Constantinople, vous auriez immédiatement toute la populace à vos trousses; mais, en revanche, vous pouvez assommer une femme ou un enfant, sans que personne songe à vous déranger.

Il y a quelques années le prince de Galles fit un voyage aux Indes. En passant, il rendit ses devoirs au roi d'Espagne. Celui-ci, pour recevoir dignement son hôte, ordonna un combat de taureaux. On s'en émut beaucoup en Angleterre. En effet le prince de Galles est le président de la Société protectrice des animaux. Le prince, en bon Anglais, s'abstint d'assister à la représentation.

La Société protectrice de femmes n'a pas encore été formée. J'extrais des journaux les deux comptes rendus suivants de *police courts*. On en peut lire de pareils tous les jours:

*Thames police court*. John H. est accusé d'avoir battu sa femme et de l'avoir menacée de mort. En rentrant ivre chez lui, vendredi dernier, il a empoigné sa femme par les cheveux et l'a jetée par la fenêtre. Il a aussi envoyé ses cinq petits enfants la rejoindre dans la rue (le compte rendu ne dit pas si c'est par la fenêtre ou par la porte). La femme a réussi

à rentrer au logis. L'accusé a alors saisi un couteau et menacé sa femme de lui *faire son affaire* (*to settle her*). Elle lui a échappé, mais il a pu la frapper si brutalement à la tête que le sang lui est sorti à profusion du nez et de la bouche. John H. est condamné à un mois de prison. » S'il en eût fait autant à un cheval, il eût certainement été condamné à six mois. Mais une femme ! la *sienne* surtout !

A Manchester, et dans le Lancashire, les hommes portent des souliers à semelles en fer terminées en pointe. Le coup de pied s'administre ainsi avec beaucoup de succès.

Voici le second cas. L'accusé est condamné à six mois de travaux forcés. Le magistrat est plus sévère, parce que la victime n'est pas épouse légitime, ce qui eût plaidé en faveur du sauvage, auquel il eût été alors accordé des circonstances atténuantes :

*Woolwich police court.* William A. est accusé d'avoir frappé Mary Ann S. Celle-ci paraît au tribunal, la tête enveloppée de linges, et la figure couverte de meurtrissures. L'accusé l'a battue plusieurs jours, dans la rue, chez elle, dans la maison du voisin. C'est dans ce dernier endroit qu'il l'a frappée à la tête, avec une botte à talon de fer. Un policeman dépose qu'il est entré dans la pièce et qu'il a trouvé

la fille étendue sans connaissance sur le plancher, dans une mare de sang. Ce témoin ajoute que la pièce avait alors l'apparence d'un abattoir (*a slaughter house*). Le magistrat fait remarquer qu'il existe des créatures odieuses qui vivent aux dépens de malheureuses filles qu'ils traitent pis que les marchands d'esclaves et les corsaires ne traitent leur marchandise humaine. Il regrette que la loi ne lui permette pas de le condamner à être fouetté tous les jours dans sa cellule. Il le condamne à six mois de travaux forcés.

Je lis dans mon journal d'aujourd'hui (30 décembre 1882) : « *Barrow in Furness.* Une femme nommée Sarah P. est morte hier des suites des blessures que son mari lui avait faites à la tête. Avant-hier soir, paraît-il, P. s'est pris de querelle avec sa femme, l'a saisie par les cheveux et l'a ainsi traînée dans l'escalier jusque dans sa chambre à coucher. Là, il l'a terrassée, puis l'a frappée à l'aide d'un lourd marteau jusqu'à ce que la tête de la malheureuse fût littéralement en bouillie. Ensuite il l'a mise dans son lit et s'est couché avec elle jusqu'au lendemain matin. L'accusé, qui ne nie pas les faits qui lui sont imputés, est envoyé devant la Cour d'Assises. » Vous pouvez en lire autant *tous les jours* dans votre journal. Qu'en-

seigne-t-on donc au peuple? Ce ne sont pas pourtant les leçons de religion et de morale qui lui manquent, dans ce pays d'églises, de chapelles, d'écoles du dimanche, de classes de Bible, d'associations chrétiennes, d'armées de salut, que sais-je encore? L'ivrognerie seule ne peut pas expliquer non plus la brutalité sauvage et la lâcheté des hommes de la basse classe anglaise. Il faut en rechercher la cause dans la loi qui ne protège pas la femme.

Je lis, dans le *Daily News* du 14 novembre 1882, les réflexions suivantes au sujet d'un jugement rendu la veille : « Nos lois sur l'assassinat et les actes de violences conduisent aux résultats les plus désastreux. Un mari a été hier convaincu d'avoir assassiné sa femme à coups de pied. Le jury, ne considérant pas que ces coups de pied avaient été administrés dans l'intention de donner la mort, n'a déclaré l'accusé coupable que d'homicide, et le juge ne l'a condamné qu'à quinze mois d'emprisonnement. Un châtiment si peu sévère n'est pas fait pour diminuer le nombre de cas de brutalité envers les femmes; il tendra, au contraire, à faire croire à certaines classes de notre société que l'épouse est une espèce de propriété, une sorte d'animal domestique, que l'on peut maltraiter à son aise, et presque avec impunité. »

La femme mariée n'occupe dans la société qu'une place secondaire. Dans la basse classe, son mari la joue pour dix schellings, pour une demi-couronne, pour une consommation.

Je me rappelle un homme qui vint un jour réclamer sa femme au tribunal. Celle-ci répondit que son mari l'avait vendue à un ami pour dix schellings, qu'elle était heureuse avec son nouvel acquéreur, et qu'elle ne retournerait à aucun prix chez son mari, qui la battait et ne lui donnait point à manger.

Ces sauvages ont encore plusieurs autres occupations favorites. Quand ils n'ont pas l'occasion d'assommer une femme à coups de pieds dans le ventre, ils se livrent à d'autres sortes de divertissements : ils se battent entre eux et se mangent le nez. L'organe olfactif semble être pour eux un mets délicat. J'ai compté dans l'année 1882, dans les journaux de Londres seulement, vingt-huit cas de ce genre.

Les hôpitaux, comme les grandes écoles publiques, comme les universités, sont des institutions ayant chacune leur indépendance, leur administration, leurs revenus. Le gouvernement n'a rien à y voir. Chacun ici est maître chez soi. Au point de vue administratif, l'Angleterre est une confédération de petites républiques :

*respublicæ in republica.* En France, l'Assistance publique dépense un quart de ses revenus en personnel, en frais d'imprimés et d'encre rouge. En Angleterre, le Conseil d'administration d'un hôpital est composé de riches philanthropes qui, au lieu de prélever des appointements, payent l'honneur de faire la charité.

Chaque hôpital a ses cours de médecine. C'est une source de revenu. Les étudiants payent pour y faire leurs études, et vont passer leurs examens devant les sommités du Collège Royal des Médecins et du Collège Royal des Chirurgiens. Pour entrer dans un hôpital comme étudiant, l'examen est insignifiant. C'est un tort, car quantité de jeunes gens pourrissent des années dans les hôpitaux et sont obligés, comme pis aller, d'aller chercher un diplôme en Écosse, quelquefois en Amérique, où on le leur délivre sans difficulté. L'Angleterre est inondée d'ignorants de ce genre. Avant de les accepter comme étudiants, il serait bon qu'on exigeât d'eux des preuves d'intelligence et de savoir.

Les hospices ou *work houses*, les maisons de refuge, et les écoles communales sont maintenus, dans chaque paroisse ou arrondissement, aux frais des habitants. Dans les quartiers indigents la taxe des pauvres s'élève jusqu'au tiers du loyer; dans les quartiers riches, cette taxe est

presque nulle. On voit ici tout d'abord que la loi a été faite par les propriétaires et l'aristocratie. Il est vrai que la propriété immeuble a plus de valeur dans les quartiers où la taxe des pauvres est moindre, cependant on espère que Londres aura bientôt une organisation municipale qui s'étendra à toute la capitale, et que la répartition des taxes s'y fera d'une manière uniforme. La corporation de Londres ne représente pour le moment que la Cité proprement dite.

Les honorables *(worshipful)* compagnies de la Cité, au nombre de plus de quatre-vingts, ne s'occupent guère maintenant des différentes branches du commerce qu'elles sont encore supposées représenter. Les merciers, les épiciers, les bonnetiers, les boulangers, les menuisiers, etc., sont tout simplement des nobles, des gros bonnets de la finance et du commerce, des gentlemen, qui font la charité en grand avec de l'argent qui ne sort pas de leurs poches, font des dîners prodigieux, font élever et instruire pour rien leurs enfants et ceux de leurs amis, et se promènent en procession le 9 novembre de chaque année. Les biens de ces compagnies, qui s'accumulent depuis des siècles, commencent à attirer l'attention du public qui se demande si, en employant mieux cet argent destiné à faire la charité, on ne pourrait pas dégréver la taxe des pauvres. Les

*worshipful-companies* crient naturellement au sacrilège ; mais si la municipalité de Londres s'étend à la ville tout entière, il faudra bien qu'elles montrent leurs caisses, et qu'elles rendent compte de l'emploi qu'elles font de leurs fortunes colossales.

Les rues sont infestées de mendiants de profession, auxquels l'Anglais ne fait jamais attention, et ne se donne pas la peine de répondre : « Je n'ai pas de monnaie »; de marchands d'allumettes, nu-pieds, sans coiffures, simplement couverts d'une couche de crasse et de vermine, et d'une autre de haillons. Si ces malheureux se lavaient, ils mourraient de froid.

Les musiques allemandes, les orgues de Barbarie, les accordéons, font les délices des quartiers pauvres. Il existe à Londres une véritable colonie d'Italiens jaunes, sales, à boucles d'oreilles, vivant du produit de la manivelle à musique. Ils sont tous accompagnés de filles en costume national. La plupart de ces filles, cependant, sont des Anglaises, que ces goujats de la pire espèce ont embauchées et débauchées, et qui préfèrent la vie aventureuse des rues à l'esclavage des manufactures. Les joueurs d'orgue de Barbarie se font, paraît-il, dix schellings par jour en moyenne. C'est, comme je l'ai dit, dans les rues habitées

par les ouvriers, qu'ils font ample moisson de pennys. Ils jouent des polkas, des valses, des gigues surtout, et tous les habitants sortent de leurs taudis et viennent danser dans la rue autour de l'instrument.

Les héros de toute fête populaire en Angleterre sont les *Christy-Minstrels*, des chanteurs de rue, qui se barbouillent la figure de suie, s'affublent de vêtements à grands carreaux multicolores, et chantent la gaudriole en s'accompagnant sur des guitares improvisées, des casseroles ou des poêles à longue queue. Ces artistes, d'importation américaine, chantent en chœur, dansent, font des grimaces, et voient pleuvoir les pennys dans leurs grotesques tromblons.

L'ange de charité, *the lady bountiful!* C'est un titre auquel aspire toute femme que les devoirs de la famille ne retiennent pas au foyer. La femme incomprise, la vieille fille, cet article si commun en Angleterre, est la bienfaitrice du genre humain. Voyez-la trottiner par les rues, allant distribuer bons de charbon et de pain, paroles de consolation, versets de Bible au chevet du malade. Ne l'arrêtez pas sur son chemin, elle est pressée, elle n'a pas un instant à perdre : on l'attend. Oh! va, chère âme, *unclaimed*

*blessing*, l'ingrat qui a dédaigné tes trésors d'amour ne saura jamais ce qu'il a perdu !

C'est par centaines qu'il faut compter les associations charitables, les sociétés de bienfaisance, les hôpitaux, les hospices ; et dire qu'il se dépense, par an, en bibles et en liqueurs alcooliques, plus d'un milliard et demi, c'est-à-dire une somme d'argent qui, non seulement éteindrait le paupérisme, mais permettrait à tout citoyen de la grande et libre Angleterre de vivre les mains dans ses poches !

Un des passe-temps de prédilection de John Bull, protecteur des animaux, est le tir au pigeon. Dans certains comtés, il ne se contente pas de tirer la malheureuse petite bête, il lui crève un œil, afin qu'elle ne puisse s'envoler que dans une direction donnée, et qu'il puisse ainsi l'abattre plus facilement. Ce genre de sport commence cependant à perdre de sa popularité, et cela, grâce à la charmante princesse de Galles qui a formellement fait savoir au public l'intérêt qu'elle portait à ces jolies petites créatures innocentes. Il n'y a pas encore longtemps que les hommes de la basse classe trouvaient un plaisir extrême à écorcher les chats tout vifs.

La magnanimité, en matière politique surtout, est une vertu dont John Bull réclame le monopole. Lisez ses journaux et ses livres; il s'y donne des coups d'encensoir à se casser le nez. Moraliste de premier ordre, défenseur des droits des nations faibles, apôtre de la suppression de l'esclavage, propagateur de la foi, John n'admet pas qu'aucun autre que lui se mêle de protéger les petits États; c'est son privilège à lui tout seul. Je me rappelle encore dans quel état il était à l'époque de l'entrée des troupes françaises à Tunis; il en suait sang et eau. Quelles charretées d'injures il nous déversait sur la tête ! Quelles douches! Ses transports de fureur et de haine étaient épiques. Son cœur s'enflait de joie en se dégonflant d'amertume. Quoi! est-ce bien toi, mon ami John, qui nous fais des sermons sur le respect dû aux petites nations? Toi qui, depuis dix ans que je t'observe, as fait la guerre aux Ashantis, aux Afghans, aux Basutos, aux Boërs, aux Zoulous, aux Abyssiniens, aux Égyptiens, qui sais-je encore? Toi, qui as aboyé après la Russie, mais n'as point osé la mordre, n'ayant plus, comme en 1854, la France à tes côtés pour faire la besogne! Et, pour ce bruit même, ne me souvient-il pas que tu t'es fait administrer l'île de Chypre par ce pauvre Sultan, automate de toutes les

Turquies ? Quoi, John ! n'ai-je pas aussi entendu dire que tu te fais un revenu de cinq millions en imposant à main armée le commerce de l'opium ? Tu sais fort bien où le bât te blesse ; tu n'aimes pas qu'on te fourre le museau dans ta politique étrangère ; cela t'ennuie, ô grand philanthrope ! Sois donc charitable, ô grand chrétien magnanime !

## XII

Christmas. — Le *Plum-Pudding*. — Recette pour faire le *plum-Pudding*. — Les féeries. — *Benk Holidays*. — Saturnales populaires. — Résultats peu satisfaisants d'une œuvre philanthropique.

Noël est la grande fête de famille en Angleterre. Riche ou pauvre, tout le monde dîne à Christmas. Il n'est pas jusqu'au pauvre hère qui ne porte, la veille, un petit paquet de hardes chez le *Pawnbroker*, pour obtenir de quoi acheter un repas de viande et de pudding. C'est l'époque où tous les visages familiers se rassemblent autour du foyer. C'est le seul moment de l'année où l'Anglais mette de côté le souci des affaires pour se livrer entièrement à la gaieté. C'est ce jour-là que le père Christmas, avec sa longue barbe couverte de frimas, descend par la cheminée, pour remplir de bonbons et de jou-

joux les bas que les enfants ont suspendus au pied du lit; tout comme chez nous le petit Noël vient garnir les souliers que nous plaçons la veille dans la cheminée. Ici, on ne célèbre pas le jour de l'an : les cadeaux de Noël, les *Christmas boxes*, remplacent les étrennes.

La plus humble chaumière se décore de lierre et de houx; la plus pauvre ménagère prépare son oie et son *plum-pudding*. L'Anglais excelle dans l'art de décorer l'intérieur des maisons. Les décorations de Christmas sont quelquefois très artistiques, et les plus simples donnent à la maison un air de fête; on voit que ce n'est pas un jour ordinaire. Le facteur seul est sur les dents; il faut qu'il distribue à tous compliments et bons souhaits : « A vous et aux vôtres nous souhaitons un joyeux Christmas et une heureuse année. » C'est la formule. Le pauvre Mercure moderne prend courage en songeant qu'après avoir ainsi délivré les *compliments of the season*, les cadeaux, tout l'attirail de l'époque, on ne l'oubliera pas quand viendra pour lui le moment de frapper aux portes pour demander son *Christmas box*. Personne, en effet ne l'oublie. Je ne connais pas au monde de personnage plus universellement populaire que cet humble fonctionnaire. Porteur de billets doux, de mandats de poste, de chèques, de petits paquets soigneu-

sement ficelés, d'autant plus charmants qu'on a de peine a en découvrir le contenu, c'est à qui lui ouvrira la porte le premier. Il est partout le bienvenu, il ne voit que visages souriants. En Angleterre, le facteur est le héros du jour de Noël. Aussi bat-il le fer pendant qu'il est chaud : c'est le lendemain qu'il vient vous demander une récompense que chacun lui donne de bonne grâce.

Le gui joue un rôle important à Christmas. Indépendamment de toutes les plantes grimpantes avec lesquelles on encadre les tableaux et les glaces, on suspend au plafond des branches de gui. Ce sont les jeunes filles qui veillent à ce que ces branches soient bien placées. Elles ont de bonnes raisons pour cela, car tout jeune homme qui les surprend en dessous du gui a le droit de les prendre par la taille et de leur donner un baiser.

Le roi de la fête est encore cependant le *plum-pudding*. Il faut voir les figures s'épanouir de plaisir et le bec des enfants s'allonger, quand arrive le majestueux monarque, couronné d'une branche de houx, et exhalant une fumée qui, en s'engouffrant dans le nez des convives, y apporte la joie. Je n'ai jamais, je l'avoue, apprécié le *plum-pudding* à sa juste valeur, mais j'y ai toujours fait honneur. Refuser une tranche de

*plum-pudding*, ce serait jeter du froid sur cette scène de famille, ce serait jouer le rôle d'un fâcheux ou d'un profane : autant vaudrait refuser le pain et le sel de l'hospitalité russe. Les Anglais sont le seul peuple qui semble aimer ces gâteaux de toutes sortes dont les raisins de Corinthe sont la base. C'est la Grèce qui produit ces précieux petits grains noirs. « Si la France, la Russie et l'Amérique, dit M. About, dans *la Grèce Contemporaine*, étaient possédées du même amour, la consommation de ce produit serait illimitée, et la Grèce aurait dans ses vignes la source d'un revenu inépuisable. »

Ce n'est pas une petite affaire que de faire un *plum pudding*. Jugez-en vous-même, voici la recette : Prenez une livre et demie de raisins secs, enlevez les pepins et coupez-les en deux, ajoutez une demi-livre de petits raisins de Corinthe. Hachez une livre de suif, et une livre d'écorces d'oranges et de citrons confits, et mêlez-y dix onces de croûtes de pain râpées, une livre de farine, une cuillerée de poudre pour faire lever, dix onces de sucre, une demi-livre d'amandes, huit œufs battus, du sel et des épices, une demi-pinte de pale-ale et un décilitre d'eau-de-vie. Mêlez bien et faites bouillir pendant huit heures. Si vous ne trouvez pas votre pudding assez relevé comme cela, ajoutez une dé-

coction de 20 centimes à fumer, il sera parfait. — Dans les classes vulgaires, la quantité de bière, d'eau-de-vie et d'épices que l'on fait entrer dans ce pudding le transforme en véritable brûle-gorge : il faut se tenir à quatre et se cramponner à la table pour en avaler quelques morceaux.

La plupart des théâtres donnent à Noël une féerie. Ces pantomimes, comme on les appelle ici à tort, sont des pièces, d'absurdes coq-à-l'âne, à grand spectacle, fondés sur les *Mille et Une Nuits* ou les Contes de Fées. Dans l'histoire de Robinson Crusoë, par exemple, vous voyez une procession des rois d'Angleterre depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à la reine Victoria, une procession du lord-maire de Londres, une revue des troupes anglaises au Caire. Cela satisfait, on n'y trouve point à redire. D'esprit, point. D'éblouissants costumes; des ballets magnifiques; et de jolies filles, par centaines. Toute féerie se termine, quand le rideau est tombé sur l'apothéose, par une arlequinade, dans laquelle le pauvre policeman, Bobby, comme on l'appelle, reçoit tous les horions, et ne parvient jamais à colleter Pierrot qui a volé un gigot à l'étalage du boucher. Le voleur a tous les rieurs de son côté. Je n'ai jamais bien compris l'innocence, ni apprécié la morale de l'arlequinade anglaise.

Le dimanche n'étant pas en Angleterre un jour de fête, mais bien un jour de deuil, un jour de mort, on a songé à donner au peuple quelques jours de repos, ou plutôt de plaisir, Sir John Lubbock fit passer, il y a quelques années, un acte de parlement par lequel il est enjoint aux banques de fermer quatre fois par an : le lendemain de Noël *(boxing day)*, le lundi de Pâques, le lundi de la Pentecôte, et le premier lundi du mois d'août. Ces jours s'appellent *Bank holidays*. Le peuple anglais, fêteur de Saint-Lundi s'il en fut jamais, a pris l'occasion aux cheveux : toutes les boutiques suivent l'exemple des banques; les usines, les manufactures, les ateliers dégorgent leurs milliers d'ouvriers et d'ouvrières ; les bouges et les cloaques de Londres vomissent leur contenu immonde. Les jours où se tiennent ces saturnales populaires, il faut rester chez soi et s'y calfeutrer avec soin.

Cette basse classe anglaise est fort curieuse à observer. Elle seule conserve les traditions de la vieille joyeuse Angleterre (*old merry England*). Insouciante de l'avenir, vivant au jour le jour, bohémienne dans l'âme, bruyante et grossière, elle forme un contraste des plus frappants avec le reste de ce peuple de fourmis, morose, glacial, et qui conserve encore contre le bonheur et la joie la même haine qu'au temps de John Knox.

C'est la même différence que celle qui existait, au XI^e siècle, entre les Saxons et les Normands, alors que, la veille de la bataille de Hastings qui mit l'Angleterre aux pieds de Guillaume le Conquérant, les Normands passèrent la nuit à prier, et les Saxons à boire et à hurler.

A huit ou neuf heures du matin, les *public houses* sont prêts, les animaux sont lâchés, la ripaille commence. Les robes bleu ciel, vert pomme, rouge cramoisi, apparaissent, braillant, dansant au son des accordéons: les cigares d'un sou sont allumés, toute la populace est en branle. La fête commence par la boisson, continue par la boisson, se termine par la boisson; c'est, toute la journée, une lutte acharnée entre le contenant et le contenu, dans laquelle le dernier cède souvent et évacue le terrain. Peu ou point de jeux. On abat des noix de cocos avec de gros bâtons courts, on joue à pile ou face, ou l'on monte sur les chevaux de bois; on ne sort pas de là. Pas de spectacles, la basse classe anglaise ne sait pas ce que c'est. Le peuple se rend en masse dans les plaines, y boit, y danse et s'y couche. Les plus furieux se battent et vont terminer au violon cette fête nationale. Le lendemain et le surlendemain, les rues sont pleines de traînards; c'est une semaine de perdue, de

noyée dans la bière. Tel est le résultat de l'œuvre philanthropique de sir John Lubbock. La police est indulgente ces jours-là : s'il fallait mettre tous les ivrognes sous les verrous, les prisons n'y suffiraient pas. On ne coffre que les plus récalcitrants, ceux qui allongent un coup de poing dans le nez du policeman qui leur conseille de rentrer chez eux. Je me rappelle un policeman qui emmenait un jour, sous mes fenêtres, une fille d'environ dix-huit ans, morte ivre. Elle cherchait à mordre le pauvre Bobby et à lui donner des coups de pied. La mère suivait en vociférant des imprécations : « Ah ! vieux gueux, pourquoi emmènes-tu ma fille ? Pauvre chatte ! Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Elle est soûle, *v'là-t'il pas une affaire !* »

Je vois dans les journaux du 27 décembre 1882, sous le titre de *Holiday Charges*, la liste des inculpations pour ivrognerie de la veille. Voici les chiffres :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Bow-Street* | *police-court* : | | trente-trois. |
| *Westminster* | — | — | quarante-cinq. |
| *Clerkenwell* | — | — | quarante-trois. |
| *Worship-Street* | — | — | cinquante-deux. |
| *Marylebone* | — | — | soixante-dix. |
| *Lambeth* | — | — | cent quatre, dont cinquante-sept femmes. |
| *Southwark* | — | — | vingt-sept. |

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Greenwich* | — | — | quarante-huit. |
| *Hammersmith* | — | — | vingt-six. |
| *West-Ham* | — | — | trente-six. |
| *Hampstead* | — | — | soixante-deux. |
| *Highgate* | — | — | trente. |
| *Woolwich* | — | — | cinquante-six. |

Cette liste ne contient pas le nom de toutes les *police courts* et, je le répète, on n'arrête, le jour des *Bank holidays*, que les forcenés.

## XIII

La cuisine de John Bull. — Les dîners. — *A tea party.* — Du thé ou du café?

La cuisine de John Bull laisse beaucoup à désirer. Dans ce pays-ci, c'est Voltaire qui l'a dit, on adore le bon Dieu de cinquante manières différentes, mais on n'y arrange le bœuf et le mouton que d'une seule façon. Ce n'est pas que John n'aime pas les bons plats. Quand il est à Paris, il s'en fourre, fourre jusque-là. C'est qu'alors ce n'est plus la même chose. A Paris, il n'a pas à montrer sa vertu, tandis qu'à Londres, il faut qu'il en fasse étalage. En Angleterre, il va au temple; à Paris, il va à Mabille. Vous savez, c'est seulement pour regarder et pouvoir dire à sa femme, en rentrant chez lui, combien ces coquins de Français sont pervers. C'est entendu

Dans l'aristocratie et les principaux clubs, les chefs de cuisine sont Français, et la table est excellente. Il faut toujours entendre par John Bull, le simple bourgeois anglais.

Dans une famille ordinaire de la classe moyenne, on sert le dimanche un rôti d'une dizaine de livres, excellent, je dois le dire, car la viande en Angleterre est supérieure à toutes les viandes du monde. Ce rôti est accompagné de pommes de terre et de légumes bouillis. Quelques familles de libres-penseurs en matière de patriotisme commencent le dîner par un potage au poivre; elles sont encore rares. Ce rôti du dimanche est servi froid le lundi, et en pudding le mardi, avec les mêmes légumes. Les *plats* de légumes sont encore inconnus. Les asperges, les petits pois même, sont servis bouillis, avec la viande. Généralement, ils sont mal bouillis : on les croque plutôt qu'on ne les mange. Des asperges à la sauce blanche ou à l'huile, des épinards ou des petits pois au sucre, des pommes de terre frites même, ce plat si démocratique, ce serait de l'épicurisme. Il faut ici du puritanisme. Il semble qu'on soit mis au monde pour se refuser les bonnes choses que le bon Dieu y a mises. En Écosse, c'est encore bien pis. Walter Scott raconte qu'étant enfant il se permit un jour de s'écrier devant son père : « Oh! que le

potage est bon! » Celui-ci ordonna immédiatement qu'on jetât une pinte d'eau froide dans la soupière.

Au commencement du repas, le père de famille récite le bénédicité, appelé en Angleterre *grâce*, au commencement comme à la fin. Dans les familles qui appartiennent à la basse Église ou aux sectes dissidentes, les grâces durent une ou deux minutes. Cela vous rappelle que vous n'êtes pas à table pour vous amuser, et vous vous en apercevez bientôt. Tous les convives sont immobiles et silencieux. Vous vous hasardez à faire une remarque, on vous répond par quelques monosyllabes. On vous demande si vous voulez reprendre un peu de bœuf, vous devez répondre : « Non, merci », ou bien « avec plaisir, mais un très petit morceau ». Il vaut mieux refuser, c'est plus comme il faut. Si l'on vous demande, ce qui arrivera invariablement : « Y a-t-il longtemps que vous êtes en Angleterre? Vous y plaisez-vous? » Ne manquez pas de répondre depuis combien de temps vous y êtes, en ajoutant que vous vous y plaisez beaucoup. N'entrez pas dans plus de détails, ce serait une conversation, et l'on ne vous saurait pas fort gré d'avoir rompu ce silence solennel. Quand vous aurez été ainsi assis à table une heure, il vous prendra des envies de pousser des

cris ou de pincer votre voisin pour voir s'il est en vie ou embaumé. Retenez-vous, ou bien vous ne seriez plus invité, ce que vous regretteriez beaucoup.

Si John Bull dîne simplement chez lui, c'est en public qu'il faut le voir à l'œuvre. Son appétit et son épicurisme se révèlent d'une façon prodigieuse. Le dîner public est une institution éminemment anglaise.

Le roi des banquets est celui que donne le lord-maire de Londres, le 9 novembre, jour de son installation au Guildhall.

Toutes les Compagnies de la Cité, tous les Clubs, toutes les Sociétés ont leur banquet annuel. Un des plus beaux dîners de Londres, le plus beau peut-être, est celui de l'Académie royale de peinture. On n'y fait point de politique. C'est le rendez-vous de toute l'aristocratie de l'intelligence en Angleterre. Ministres, membres éminents de la Chambre des lords et de la Chambre des Communes à quelque parti qu'ils appartiennent, évêques, généraux, juges, savants, hommes de lettres, artistes, avocats, tout ce qui a un grand nom s'y trouve. Le prince de Galles et ses frères ne manquent jamais d'honorer ce banquet de leur présence.

Ces dîners coûtent un prix exorbitant : de cent à deux cents francs par tête. La soupe à

la tortue, qui les inaugure invariablement, vaut une guinée le litre, soit 26 fr. 50. Le reste est à l'avenant.

Quand on est arrivé au dessert, on passe aux toasts et aux discours. Les Anglais, qui se sont habitués, dans les *debating societies* des écoles et des universités, à parler en public, excellent dans l'*after dinner speech.* Il y en a qui sont de petits chefs-d'œuvre d'à propos et d'*humour*.

Les premiers toasts sont les toasts patriotiques: la reine, le prince de Galles et les autres membres de la famille royale, l'armée, la marine, la Chambre des lords et la Chambre des communes. Ensuite on passe au toast de la soirée, c'est-à-dire que l'on boit au succès du club ou de la société, ou bien à la santé du principal convive, si le dîner est donné en l'honneur de quelque héros du jour.

Les dames assistent rarement à ces banquets. Cependant elles y sont quelquefois invitées. L'assemblée se sépare alors après avoir porté le *toast to the ladies*.

Ces dîners durent de quatre à cinq heures.

Quand vous êtes invité en soirée, le domestique, avant de vous faire entrer au salon, vous fait passer dans la salle à manger, et vous de-

mande : « Monsieur prend-il du thé ou du café ? » Vous répondez bien vite que vous prenez du thé. Le café est généralement horrible, simplement parce qu'on ne sait pas le faire, ou plutôt qu'on ne se donne pas la peine de le bien faire.

Le thé, qui est encore en France un luxe à 12 ou 15 francs la livre, est excellent en Angleterre à 2 fr. 50 centimes. Aussi est-il pris matin et soir dans les familles les plus pauvres. C'est la boisson favorite des femmes, c'est le remède à tous les maux. « Ah ! Monsieur, me disait un jour une bonne vieille normande, mon café, après le doux Jésus, c'est mon sauveur ! » C'est le thé qui joue ce rôle en Angleterre.

La bouilloire *(the tea kettle)* est, comme le pot-au-feu en France, l'emblème de la vertu domestique.

C'est quand John boit son thé bien chaud à petites gorgées, grignotant un morceau de pain et de beurre ou de rôtie, qu'il est vraiment beau et édifiant. Presque toute la classe bourgeoise prend encore le thé à cinq heures et en fait un repas. Mieux que cela : John donne quelquefois un *tea party* (on ne peut pas traduire une pareille expression). On met alors sur la table, avec le pain, le beurre et les rôties, des confitures et un gâteau sec et noir qui res-

semble beaucoup au pain d'épice par la couleur et le goût. Les vieilles filles sont au septième ciel. Il faut les voir, un sourire angélique forcé sur des crocs d'un pouce de longueur, les yeux chastement baissés, et les mains jointes sur le bord de la table, attendant que la maîtresse de la maison leur demande si elles prennent du lait et du sucre, ou bien si leur thé est assez sucré :

— *Is your tea as you like it?*

— *Oh! very nice, thank you.*

On ne remue pas le corps qui doit rester parfaitement vertical, on tourne légèrement la tête.

— « Ne prenez-vous pas un peu de gâteau?

— Non, merci, seulement un petit morceau de pain et de beurre. »

Au dîner, si la conversation meurt à chaque instant, le bœuf et le pale-ale sont là au moins qui vous soutiennent un peu; mais avec du thé et une beurrée, vous n'avez pas même la force d'essayer à la ranimer. Vous y renoncez tout d'abord, et elle meurt en agonies. Shelley l'a dit :

*... Teas*
*Where small-talk dies in agonies.*

C'est épouvantable!

*.... A party in a parlour,*
*.... Some sipping tea,*
*But, as you by their faces see,*
*All silent, and all — damned.*

Il faut cependant rendre justice à l'hospitalité anglaise : on ne vous invitera jamais à une soirée, quelque insignifiante qu'elle soit, sans vous donner un bon souper. Je me rappelle qu'à Paris, quand on nous proposait, à nous autres jeunes gens, de nous mener danser, nous avions toujours soin de demander : « Nourrit-on ? » Question inutile en Angleterre.

En France, et cela encore de nos jours, et dans d'excellentes maisons, ma foi, la maîtresse de la maison vient demander à ses invités, sur les une heure du matin, si *une tasse de chocolat* leur ferait plaisir !

Non, nous ne serons jamais sérieux comme les Anglais.

## XIV

**La justice. — Les jurys. — Procédures. — Le policeman n'est pas sacré. — L'amour de la chicane. — Une note de frais. — 500 livres de récompense. — Le chah de Perse et les pendus.**

Les Anglais, avec leurs libres institutions, ne donnent pas à leurs magistrats le pouvoir de les juger. Dans toutes les causes criminelles ou civiles, ce sont des jurys qui prononcent la mise en jugement, qui décident de la culpabilité ou de l'innocence [1], qui donnent raison au demandeur ou au défendeur, et qui, dans les causes où il est demandé des dommages-intérêts, en fixent le montant. Le juge ne fait qu'appli-

1. Et encore, pour qu'il y ait condamnation, faut-il que les jurés soient unanimes dans leur verdict. S'il en est autrement, on les remercie, et l'affaire se juge devant un nouveau jury.

quer la loi et prononcer le jugement. Si dans son résumé, qui doit être un exposé clair et impartial des témoignages à charge et à décharge, il laisse transpirer son opinion personnelle, il faut voir comment les journaux du lendemain l'empoignent et le traitent. Le condamné devient un objet d'intérêt universel, et il est rare qu'une explosion d'opinion publique n'obtienne pas pour lui, à l'instant, une réparation ou un dédommagement. Je me rappelle quatre condamnés à mort, dont trois virent ainsi leur peine immédiatement commuée en réclusion, et dont le quatrième fut mis en liberté sur-le-champ.

En France, nous donnons des pouvoirs arbitraires presque illimités à notre légion de magistrats à 1,800 francs, qui sont pour la plupart, en province du moins, les fruits secs du barreau. Je garantis qu'une ville française de 50,000 âmes a plus de magistrats que n'en possède l'Angleterre tout entière.

Il y a peu de pays où les tendances démocratiques soient plus accentuées qu'en France. Malgré cela, l'opinion ne s'émeut pas des procédures judiciaires, parce qu'il n'y a pas de pays où l'on respecte moins l'autorité, et il n'y en a pas, cependant, où on la craigne davantage et où on la subisse plus volontiers. Il semble qu'on accepte toutes les tyrannies pour n'avoir

aucune responsabilité. La démocratie ne consiste guère chez nous qu'à tourner en ridicule un despotisme, dont on approuve les actes en tournant encore en ridicule celui qui en est la victime. Sur le moindre soupçon un magistrat peut ordonner, sous sa propre responsabilité, responsabilité, d'ailleurs, dont il ne peut être appelé à rendre compte devant personne, il peut ordonner, dis-je, une perquisition, une arrestation, dans n'importe quel domicile privé.

La sécurité personnelle est autrement comprise chez les peuples libres, aux États-Unis, par exemple. Voici deux articles de la constitution de ce pays :

« 1° Le droit qu'ont les citoyens de jouir de la sûreté de leur personne, de leur domicile, de leurs papiers et effets, à l'abri des recherches et saisies déraisonnables, ne pourra être violé ; aucun mandat ne sera émis, si ce n'est dans des présomptions *fondées, corroborées par le serment.* »

« 2° Aucune personne ne sera tenue de répondre à une accusation à moins d'une mise en accusation émanant d'un grand jury. »

Aussi, en Angleterre, un homme arrêté dit-il immédiatement en apprenant de quoi il est accusé : « Vous aurez à prouver cela. » Et le commissaire de police de répondre : « Vous n'avez

rien à dire ; je dois, au contraire, vous avertir que la justice se servira contre vous de toutes les déclarations que vous pourrez faire. »

Si un individu est accusé, en France, d'avoir volé une montre, le juge d'instruction lui dit invariablement : « Ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'avouer. Vous êtes accusé d'avoir volé une montre, prouvez que cela n'est pas. » En Angleterre on dit à l'inculpé : « Vous êtes accusé d'avoir volé une montre ; taisez-vous, nous aurons à le prouver. » Telle est la différence de procédure. Point d'inquisition sous forme d'instruction privée. Point de prévention. Excepté dans les cas très graves, l'accusé est mis en liberté sous caution. Il paraît le lendemain même de son arrestation, devant un magistrat, en public. S'il avoue avoir commis un crime, le magistrat lui conseille de réserver ses moyens de défense pour son jugement, et de nier sa culpabilité *(to plead not guilty)*. On ne lui fait subir aucun interrogatoire, et l'on préfère qu'il ne s'accuse pas lui-même, afin d'avoir l'occasion de le convaincre de son crime par des témoignages indépendants. De plus, l'on voit ici, à chaque instant, des gens se livrer d'eux-mêmes à la justice en prétendant avoir commis quelque crime imaginaire. C'est une manie très fréquente. Quand un assassinat,

par exemple, est resté entouré de mystère, tous les soûlards se mettent dans la tête que ce sont eux qui l'ont commis, et ils vont se constituer prisonniers. On fait une enquête et on les relâche.

L'interrogatoire est fait par les avocats. Le juge préside aux débats ; il en est le modérateur. L'accusé est tranquille dans son banc ; il écoute ; ce sont les témoins qui passent un mauvais quart d'heure à faire les frais de la représentation.

Il est défendu, et cela avec raison, de parler aux jurés des antécédents de l'accusé s'ils sont mauvais ; on a peur de les influencer dans le jugement qu'ils sont appelés à rendre [1]. S'il est reconnu coupable, un membre de la police vient prouver que l'accusé a déjà subi plusieurs condamnations, et le juge applique alors la loi dans toute sa rigueur. Quant aux témoins, tout est mis en jeu pour montrer qu'il ne faut pas s'en rapporter à leurs dépositions. Les questions les plus incongrues leur sont faites. Malheur à eux s'il existe dans leur passé une petite page qu'ils tiennent à garder secrète. « Êtes-vous mariée à l'homme avec lequel vous vivez? demande-t-on à une femme. Lui êtes-vous fidèle? N'est-il pas vrai que vous êtes adonnée à la boisson? » Il faut qu'elle réponde. Il y en a qui se fâchent, et la galerie s'amuse.

1. V *Appendice (a).*

Ce sont les princes du barreau que l'on fait entrer dans la magistrature. Les juges ont des appointements énormes et sont inamovibles, deux choses aussi nécessaires l'une que l'autre à leur indépendance. John Bull paye bien ses serviteurs, mais il entend être bien servi.

Il y a près de cent ans que s'est ouverte l'ère de la Révolution française. Depuis cette époque la France a changé de Dieu sait combien de gouvernements et de constitutions toutes aussi *immuables* et *perpétuelles* les unes que les autres. Un fait bien curieux, cependant, au point de vue des progrès qu'a faits cette liberté achetée en France au prix de révolutions sanglantes, c'est la survivance de l'article 75 de la constitution de l'an VIII, après trois monarchies, deux empires et deux républiques.

Cet article est, comme on sait, ainsi conçu: « Les agents du pouvoir autres que les ministres ne peuvent être poursuivis, pour des faits relatifs à leurs fonctions, qu'en vertu d'une décision du Conseil d'État. Dans ce cas la poursuite a lieu devant les tribunaux ordinaires. »

L'article 75 de la constitution de l'an VIII doit la vie à l'esprit le plus despotique du siècle,

il a été inspiré à Siéyès par le premier consul au moment où celui-ci creusait doucement la tombe dans laquelle il se préparait à enterrer la liberté du pays.

Les monarchies qui ont succédé au premier empire se sont empressées de conserver un article aussi précieux pour le despotisme. Avant la Révolution, le gouvernement couvrait ses agents par l'illégalité et l'arbitraire ; depuis la Révolution, il les couvre par la loi; c'est un progrès.

Ainsi les agents du pouvoir ne peuvent être poursuivis qu'en vertu d'une décision du Conseil d'État. Un pareil appel ne serait-il par dérisoire? Est-ce que le Conseil d'État n'émane pas du pouvoir exécutif? N'en fait-il pas partie?

En Angleterre, vous prenez au collet un policeman qui vous a insulté ou touché, et vous le menez au poste. Le lendemain, vous l'accusez au tribunal, et, si vous prouvez vos assertions, vous le faites condamner. Cependant, malgré le petit bâton, qui seul constitue son armement, il est plus respecté que ne l'est notre sergent de ville avec tout son attirail de guerre. Il n'y a pas longtemps encore que je l'ai vu affublé d'un sabre et d'un révolver.

Le fait suivant s'est passé en Angleterre il y a peu de temps. Deux agents à cheval emme-

naient entre eux un individu qu'ils avaient arrêté. Celui-ci refusant de les suivre, un agent descendit de cheval et l'attacha à sa selle; mais le malheureux, incapable de suivre le cheval, tomba et fut traîné sur une longueur d'environ quinze mètres. La population s'indigna, arrêta les deux agents et les conduisit chez le coroner. Ils passèrent en jugement et furent condamnés à sept ans de travaux forcés.

L'Anglais à l'amour de la chicane; c'est dans le sang normand. Il sait ce qu'il lui en coûte, car autant la procédure, en matière criminelle, est prompte et décisive en Angleterre, autant elle est, en matière civi'e, lente et dispendieuse. Un avocat tant soit peu connu ne se dérange pas pour moins de cinq cents francs. Un avocat, conseil de la reine *(Queen's Counsel)*, demande des sommes fabuleuses. Le *solicitor*, l'homme de loi à tout faire, remplit ici à la fois les fonctions du notaire, de l'avoué, de l'huissier, et même celles de l'avocat dans les *police courts*. Ses notes sont des chefs-d'œuvre dans leur genre, voyez plutôt :

1° Avoir reçu une lettre de vous et l'avoir lue . . . . . . . . trois schellings six pence.

2° Avoir écrit la réponse . . . . . . Idem.

| | |
|---|---|
| 3° Avoir pris un cab. . . . . . . . | cinq schellings. |
| 4° Avoir songé à votre affaire dans le cab. . . . . . . . | trois schellings six pence. |
| 5° Avoir écouté vos observations. . . . | Idem. |
| 6° Y avoir répondu | Idem. |
| 7° Avoir rencontré votre beau-père et lui avoir parlé de votre affaire. . . . | Idem. |

On se demande combien le *solicitor* prendrait à son client pour avoir rêvé de son affaire. Ce sont des douzaines de pages de *avoir vu*, *avoir été*, *avoir pensé*, à trois schellings six pence la pièce.

Les juges et les avocats portent encore la perruque poudrée à frimas et à queue de rat des deux siècles derniers. « Tel rit d'un juge en habit court qui tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme, » dit Brid'oison, qui ne mourra pas de sitôt. L'Anglais aime ses vieux monuments, ses anciens châteaux, les vieilles coutumes. Nous, en France, nous sommes des vandales. On peut, à l'heure qu'il est, voir la Tour de Londres intacte, avec ses gardiens en costume du XVI^e^ siècle; et le peuple, qui en

visite les cachots, peut constater que l'homme a fait des progrès. Chez nous, tout est détruit. Plus de Bastille, de donjon de Vincennes. Le nom des rues ne survit même pas aux gouvernements. Erreur. Je crois que si chaque ville de France avait une place Waterloo et une rue de Sedan, le souvenir de l'empire ne s'effacerait pas si vite.

John Bull exécute plus de criminels que tous les autres États européens mis ensemble [1]. Il n'admet pas de circonstances atténuantes dans les questions d'assassinat. Pour être condamné à être pendu, en Angleterre, il suffit d'être convaincu d'avoir volontairement donné la mort. Le même châtiment existe pour celui qui a tué dans un moment de colère ou de jalousie, que pour celui qui a longtemps prémédité la mort de sa victime pour la dérober.

« J'ai vu, dit M. Alexis de Tocqueville, pendant mon séjour aux États-Unis, les habitants d'un comté où un grand crime avait été commis, former spontanément des comités, dans le but de poursuivre le coupable et de le livrer aux tribunaux. » Quoi qu'il en soit, c'est un vilain métier que celui de mouchard amateur. Un criminel est, à la vérité, un ennemi du genre humain,

1. V. *Appendice (b)*.

cependant on est heureux de songer que l'on paye des gens pour le découvrir, l'arrêter, le condamner et le pendre. En Angleterre, quand l'auteur d'un crime demeure inconnu, la police fait couvrir la ville de placards offrant une récompense de 100, 200, 500 livres sterlings, selon la gravité du crime, à quiconque dénoncera le criminel et aidera la police à l'appréhender et à le convaincre de son crime. Ce moyen réussit souvent, surtout en Irlande parmi les Fénians. Le délateur, principalement celui qui est lui-même accusé et se tire d'affaire en dénonçant ses complices, l'*approver*, a toujours joué un rôle important dans l'histoire du crime en Irlande.

Les pendus ne souffrent pas, disent les Anglais, la mort est instantanée. C'est possible, mais la corde rompt souvent, et j'ai vu plus d'une fois Marwood manquer son coup. Il y a longtemps, cependant, qu'il pratique : il devrait, à l'heure qu'il est, connaître la ficelle.

A propos de pendus :

Lorsque le schah de Perse visita l'Angleterre, en 1873, il voulut voir comment on s'y prenait pour exécuter les criminels. C'est toujours intéressant pour un monarque oriental. Accompagné d'une suite nombreuse, il se rendit à Newgate, la Roquette de Londres. Grand fut son désappointement, quand il apprit que la corde donnait

instantanément la mort. Les princes de l'Orient aiment que ça dure quelque temps. Cependant il consentit à voir opérer la machine, et il pria le gouverneur de la prison de vouloir bien exécuter un criminel devant lui. On lui répondit qu'il n'y en avait malheureusement pas pour le moment. Il allait se fâcher, quand, se ravisant, il s'écria : « Oh! qu'à cela ne tienne, je vais vous prêter quelqu'un de ma suite. »

On en rit encore à Londres.

# XV

Le duel. — Duel en perspective. — La polygamie. — Un bon chrétien polygame et charitable. — Différentes manières d'envisager une question. — Le chantage des rues et des parcs. — L'Eldorado des filous.

Le duel est traité, par la loi anglaise, comme un cas ordinaire de meurtre, s'il y a mort, ou de tentative de meurtre, s'il y a blessure. L'Anglais trouve éminemment ridicule l'homme qui, après avoir reçu une insulte, va se faire administrer six pouces de fer dans le ventre comme compensation. Dans la basse classe, une insulte se paye comptant par un de ces coups de poing comme John Bull seul sait en allonger. Dans les classes bien élevées, on va devant les tribunaux, et l'on se fait adjuger des dommages-intérêts. C'est sensé. Au moment où j'écris ces lignes,

un sculpteur vient d'être condamné à payer 150,000 francs à un confrère pour avoir dit de lui, dans un journal, qu'il n'était pas l'auteur de tous les tableaux qu'il avait signés. Nos grands duellistes de France ne seraient en Angleterre que de tristes héros de cour d'assises. Il n'est rien tel qu'une bonne amende de quelques milliers de francs, pour enlever à l'expression du visage ce caractère poétique et chevaleresque que lui donne une épée à la main. Le duel, en France, est pris au sérieux, il y vivra encore longtemps.

Voici, pour ma part, comment je comprends le duel : « Monsieur, écrivit il y a quelque temps un journaliste allemand à un confrère de Saint-Pétersbourg, votre article sur les femmes allemandes est infâme. Je regrette vivement que la distance qui nous sépare m'empêche de vous souffletter comme vous le méritez ; je vous prie donc de vouloir bien agréer l'intention pour le fait, et vous considérer comme bien et dûment souffletté par votre humble et obéissant serviteur. » — « Monsieur, répondit le journaliste russe par le retour du courrier, au moment où vous m'avez souffleté, j'ai eu l'heureuse idée de tirer un revolver de ma poche, et de vous faire sauter la cervelle sur place ; je vous prie en conséquence de vouloir bien vous considérer

comme bien et dûment tué et enterré. Votre très humble et obéissant serviteur. »

Le polygame, au contraire, qui est puni en France de cinq à dix ans de travaux forcés, en est quitte en Angleterre pour quelques mois d'emprisonnement; le plus souvent il est acquitté. Dans ce pays où la désertion dans le ménage est si fréquente et le mariage si facile à contracter; où le registre de l'État civil est chose inconnue, la personne inculpée peut toujours plaider, avec beaucoup de chances de succès, le départ de l'époux ou de l'épouse, et l'ignorance de son existence. On part, au Canada, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande; on fait naufrage; ou bien, si l'on arrive à bon port, on ne donne plus de ses nouvelles; voilà ce qui se passe journellement. En France, avec notre organisation administrative, un débiteur, un banqueroutier ne va pas bien loin; en Angleterre vous mettriez plus facilement la main sur la queue d'un moineau.

Les lois et les coutumes anglaises, d'ailleurs, portent au mariage. Le concubinage est chose assez rare, excepté dans les basses classes; les formalités du mariage sont si élémentaires que cela ne vaut vraiment pas la peine de s'en dispenser, et alors, au lieu de prendre maîtresse, on épouse.

Un Anglais peut épouser la sœur de sa femme sans s'engager à rien. Il la mène à l'église, la présente au ministre comme Miss une telle, et l'épouse. Le mariage est illégal, et il peut impunément se remarier à qui bon lui semble.

J'extrais les lignes suivantes d'un interrogatoire subi par un témoin. C'est l'avocat de la défense qui pose les questions. Pierre Choppart s'écrie, dans le *Courrier de Lyon* : « Témoin, ça va bien, mon vieux! témoin, c'est une position sociale! » En Angleterre, ce n'est pas une position fort enviable, je vous le garantis. Que vous soyez témoin à charge ou à décharge, vous aurez à passer entre les mains de l'avocat de la défense, ou entre celles de l'avocat de la partie adverse, et vous passerez un mauvais quart d'heure. Jugez-en plutôt :

« Avocat. — Vous avez plus d'expérience des femmes que l'accusé, je crois?

Témoin. — Non.

Avocat. — Vous vous êtes marié en 1875?

Témoin. — Je désire ne point répondre à cette question.

Avocat. — Mais il faut que vous y répondiez.

Témoin. — Eh bien, je crois que oui.

Avocat. — Avec mademoiselle Mary Jane E. n'est-ce pas?

Témoin. — Oui.

AVOCAT. — Vit-elle encore ?

TÉMOIN. — Non, elle est morte; (se reprenant) je veux dire, c'est-à-dire.... eh bien, oui, elle vit encore.

AVOCAT. — Vous êtes-vous marié en 1879 ?

TÉMOIN. — Oui.

AVOCAT. — Avec Mademoiselle E. A. ?

TÉMOIN. — Oui ; je m'étais marié en secondes noces avec la sœur de ma femme; ce mariage était illégal.

AVOCAT. — Ça fait trois, n'est-ce pas ? Quel âge avez-vous ?

TÉMOIN. — Trente-deux ans.

AVOCAT. — Quand votre première femme est-elle morte ?

TÉMOIN. — En 1876.

AVOCAT. — Et cependant vous avez épousé sa sœur en 1875 ?

TÉMOIN. — Oui.

AVOCAT. — Sont-ce là les seules femmes que vous ayez épousées ?

TÉMOIN. — Oui.

AVOCAT. — Vous en êtes bien sûr ?

TÉMOIN. — Parfaitement sûr.

AVOCAT. — Vous nous dites que vous croyez l'accusé coupable. Comment se fait-il que vous l'ayez traité en ami, jusqu'au moment même où il a été arrêté ?

Témoin. — Je ne vois pas pourquoi l'on cesserait de traiter en ami un homme qui a commis une faute. Je resterais l'ami d'un homme, eût-il commis le plus grand crime au monde, si, en agissant ainsi, je pouvais en quoi que ce fût, lui être utile.

Avocat. — Quoi! même s'il avait épousé la sœur de sa femme, et qu'il l'eût abandonnée ensuite ?

Témoin. — Certainement.

Avocat. — Vous êtes un excellent chrétien, je le vois; mais dites-nous..... etc.»

J'extrais des journaux les lignes suivantes : « *Hammersmith Police court* (2 mars 1883). — Un soldat est accusé de bigamie. Le premier témoin, un policeman, dépose qu'en emmenant l'accusé au poste, celui-ci lui a dit : « Je ne savais pas que je m'étais marié deux fois. J'ai été soûl pendant quinze jours, et je n'ai pas fait publier les bans de mon second mariage, ce n'est qu'hier que j'ai appris que je m'étais remarié jeudi dernier. »

*Le magistrat.* — Accusé, qu'avez-vous à nous dire ?

*L'accusé.* — Monsieur, je suis séparé de ma femme à laquelle j'alloue, par ordre de mon colonel, un schelling neuf pence par semaine. Je vis avec une autre femme. L'autre jour celle-

ci m'a menacé de jeter tous mes vêtements dans la rue si je ne l'épousais pas. Alors nous avons bu ensemble, et il paraît que nous avons été au temple nous marier. Je ne sais rien de plus. « L'accusé est envoyé aux assises. »

Je lis, dans un cas du même genre, la déposition suivante (*Exeter Western News*) :

Le juge au témoin : « Comment n'avez-vous pas eu honte de mener un homme soûl à l'autel ?

*Le témoin.* — Dame ! milord, quand il n'est pas ivre il ne veut pas m'épouser. »

Je connais un excellent Anglais qui s'est marié l'autre jour pour la quatrième fois et qui se trouvait être ainsi le troisième mari de sa nouvelle épouse. Il n'a que soixante ans et compte bien arriver à la demi-douzaine.

Il y a fort peu de vieux garçons en Angleterre. Tous les hommes s'y marient : par amour, par raison, voire même par devoir. C'est une dette qu'ils payent à la société. Ce n'est pas qu'ils aiment la femme, car, à l'instar de Salomon, ils en disent généralement assez de mal. Les femmes ne pardonneront jamais au magnifique roi hébreu d'avoir médit des femmes, après en avoir épousé sept cents, et ajouté à ce nombre trois cents concubines. Les hommes, au contraire, sont d'avis que, mieux que personne, il en pouvait parler sciemment.

Une femme seule est plus en sûreté dans les rues de Londres qu'un homme seul. Une femme risque de se voir voler son porte-monnaie; un homme risque davantage : il risque sa réputation. Il se verra arrêter par une femme qui lui dira, d'un ton indigné : « Donnez-moi cinq schellings, ou je crie pour appeler le policeman. Vous m'avez insultée! » Ou bien une jeune fille, une petite fille souvent, viendra vous demander poliment l'heure. Sans penser à mal, vous tirerez votre montre et vous vous verrez immédiatement accoster par plusieurs individus qui vous dévaliseront, ou vous accuseront d'avoir insulté l'enfant. Dans la crainte d'un scandale, vous aimerez mieux payer que de vous voir attirer dans une méchante affaire. Il existe des milliers de gens qui vivent de chantage, qui ont continuellement l'œil au guet, et qui, à votre apparence respectable, vous jugeront facilement victime de leurs machinations infernales. Je connais peu d'hommes à Londres à qui pareille aventure ne soit arrivée une ou plusieurs fois. Les parcs surtout, et les quais de la Tamise, sont des endroits que tout homme, qui tient à son honneur, doit bien se garder de fréquenter, même en plein jour. Ne vous asseyez jamais dehors sans être accompagné; n'adressez jamais la parole à une enfant de la basse classe. Si,

enfin, vous êtes tombé dans le piège, payez au plus vite, n'hésitez pas un instant, car la police ne vous sera d'aucun secours et les magistrats des *Polices courts*, qui sont les fruits secs du barreau anglais, vous diront tout simplement : « Je veux bien croire que vous ne soyez pas coupable, mais aussi qu'alliez-vous faire dans un parc ? » Textuel, je l'ai entendu.

L'Anglais n'est pas flâneur. Quand il a fini ses affaires, il rentre chez lui d'un pas rapide, et ne sort jamais le soir. A la tombée de la nuit, les parcs et les endroits peu fréquentés de la métropole sont entièrement livrés aux voleurs et aux prostituées, et la police ne s'en inquiète point. Il existe encore à Londres de vastes quartiers dans lesquels il serait dangereux de s'aventurer même à midi, sans se faire accompagner par des agents de police. Ce sont des objets de curiosité dans la capitale de John Bull, et les autorités de Scotland-Yard, c'est-à-dire de la préfecture de police, vous accordent toujours avec plaisir deux ou trois guides pour aller les visiter.

Si, dans cette fourmilière de près de cinq millions d'âmes, Scotland-Yard se mettait dans la tête de supprimer les repaires de voleurs, il lui faudrait décupler, et plus, le nombre des policemen. On aime mieux s'en rapporter au

bon sens, à la sagesse et aux principes d'économie de la population respectable, qui trouve déjà les impôts bien assez lourds, et préfère éviter de s'aventurer dans les parcs et autres lieux publics réservés aux ébats et aux opérations industrielles des filous et des traînées des rues.

## XVI

**Les décorés. — Rubans bleus et jaunes. — L'armée. — Ce qui est admirable au pluriel est méprisable au singulier. Les uniformes. — Les volontaires.**

Les Anglais se moquent beaucoup du nombre de décorés que l'on rencontre en France. En effet, leur nom est « légion ». On voit quelquefois à Londres des rubans rouges, mais ils restent invariablement incompris : ceux qui savent sourient ; les autres prennent ce hochet pour un ornement quelconque, une fantaisie de maniaque. Les Français décorés, qui habitent l'Angleterre, ne portent jamais leurs décorations. Il n'existe, cependant, aucune loi sur le port de décorations ou d'uniformes. Vous pouvez, en Angleterre, vous couvrir la poitrine de crachats et de rubans, vous habiller en général polonais, en amiral suisse, en Écossais même, personne

ne criera à la chie-en-lit. Vous pourrez vous rendre ridicule, mais vous n'aurez à craindre d'autre loi que le bon sens, d'autre juge que l'opinion publique.

Les sujets de Sa Majesté britannique ne peuvent accepter de décorations étrangères qu'avec la permission de la reine, et, à l'exception des militaires en uniforme, personne n'en porte dans la rue. Quant aux décorations anglaises, elles ne sont guère données qu'à l'aristocratie, à l'armée, et au corps diplomatique. Les fonctionnaires civils, les savants, les hommes de lettres, les artistes, n'en ont que rarement; et, si ce n'est quelques souverains qui sont chevaliers du très noble ordre de la Jarretière, il existe fort peu d'étrangers qui soient décorés d'ordres anglais.

Quand je dis que l'on ne voit pas de décorés en Angleterre, je me trompe. Plus de six cent mille individus, hommes comme femmes, portent un ruban bleu à la boutonnière. Ce sont des ivrognes qui ont fait serment de s'abstenir de liqueurs alcooliques, et de bons jeunes gens qui ont promis solennellement de ne jamais boire que de l'eau. Ces gens s'intitulent membres de la *Blue ribbon Army*. En Angleterre, on est vertueux quand on le peut; mais, qu'on le soit ou non, il est toujours bon de le paraître, et les jeunes Anglais de la classe marchande, les

petits commis, les garçons de magasin, voire même les gamins des *national schools*, sont heureux d'avoir une occasion de se planter un certificat de vertu à la boutonnière. Vous voyez journellement dans les journaux des annonces telles que la suivante : « On demande un jeune commis; on désire un bon chrétien, et un membre de la *Blue ribbon army*, de préférence. » Aussi le nombre des rubans bleus s'accroît-il tous les jours. Je lis les lignes suivantes dans un des grands journaux : « Il se forme en ce moment à Londres une nouvelle ligue contre l'ivrognerie. Les membres de cette ligue promettent de ne boire de liqueurs alcooliques qu'aux repas. Comme marque distinctive, ils porteront un ruban jaune à la boutonnière. » Si ceux-là se donnent des airs de vertu, je me demande le nez que vont faire les rubans bleus. Quoi qu'il en soit, bonne chance aux rubans jaunes !

L'Angleterre est une nation martiale, et non militaire. L'armée n'y jouit pas d'une grande popularité, et cela pour de bonnes raisons. Les officiers sont des gentlemen et des gens instruits; mais les soldats ne représentent le pays en aucune façon. L'armée est composée de grands et beaux gaillards qui se sont engagés pour n'avoir pas à travailler. La conscription est in-

connue : est soldat qui veut. Quelle que soit sa bravoure, quelle que soit son intelligence, un soldat ne peut jamais devenir officier ; il a obtenu son bâton de maréchal quand il est arrivé au grade de sergent-major. Sa paye lui permet de vivre, et son bel habit rouge en fait la coqueluche des filles du peuple qui ne jurent que par lui.

L'amour de John Bull pour ses soldats est tant soit peu curieux. Il leur fait des ovations, fait pleuvoir les décorations sur leurs têtes, quand ils rentrent en Angleterre, après lui avoir arrondi ses propriétés ; mais s'il va dans un lieu public, et qu'il y rencontre un tourlourou, il se sauve bien vite en s'écriant : « Cet endroit n'est pas respectable, on y reçoit des soldats. » Au singulier, le guerrier perd tout son prestige. Tel, qui admire des cheveux en masse sur la tête d'une jolie femme, ferait la grimace, s'il en trouvait un dans son potage, fût-il à l'objet de ses rêves.

L'uniforme, si populaire en France, est à peine connu en Angleterre. Préfets, maires, ingénieurs, fonctionnaires, employés, cochers, conducteurs, il n'est pas jusqu'au croque-mort qui n'ait, chez nous, son uniforme. Ici, à moins que vous n'alliez dans une caserne ou que vous n'assistiez

à une revue, vous verrez toujours les officiers en bourgeois. Les sous-officiers et les soldats seuls se promènent en uniforme; encore leur est-il interdit de porter leurs armes. Les cochers, les conducteurs d'omnibus ont un chapeau et un paletot. L'ouvrier lui-même ne porte ni blouse, ni casquette, l'uniforme du prolétaire, à la ville comme aux champs. Tous ont le même habillement; ce n'est qu'au degré de saleté que vous pourrez juger de la classe à laquelle appartient l'homme.

Le commerce le plus florissant des quartiers pauvres est celui de revendeur. Dans les classes riches, on porte les vêtements une ou deux semaines, puis on les donne aux domestiques qui les portent ou les vendent. Tous ces habits, ces chapeaux, ces souliers, après avoir changé de main, six, huit, dix fois, vous les retrouvez sur le corps des classes ouvrières, qui les portent jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. Si je ne craignais d'aller sur les brisées de Figaro, je dirais que ces gens ne quittent pas leurs vêtements, ce sont les vêtements qui les quittent.

Alors, les mendiants les ramassent et s'en affublent tant bien que mal. Il est de ces chapeaux à plumes qui ont leur odyssée. C'est l'esprit d'indépendance et d'égalité qui, mal compris, fait ici habiller les pauvres comme les riches.

C'est pareillement un sentiment de fierté, bien compris je crois, qui fait préférer aux classes laborieuses de France un vêtement bon marché, mais neuf.

A l'exception des élèves de *Christ's Hospital*, qui portent encore le costume des étudiants de l'époque d'Édouard VI, bas jaunes et soutane bleu foncé, les collégiens n'ont pas d'uniforme, si ce n'est pour les jeux athlétiques, alors qu'il devient nécessaire, en champ clos, de se distinguer des antagonistes auxquels on a envoyé un défi.

Les forces de Sa Majesté comptent, indépendamment de l'armée régulière, de l'armée de réserve et de la milice, environ quatre cent mille volontaires. Ces guerriers, fort inoffensifs, du reste, sont, pour la plupart, des jeunes gens employés dans les maisons de banque et de commerce, heureux d'avoir une occasion de quitter leurs registres pour aller respirer, deux ou trois fois par an, l'air frais de la campagne. Ils ne peuvent jamais être appelés à servir hors du territoire des îles britanniques, et comme, en Angleterre, les coups de soleil ne sont point à craindre, ils sont tous à peu près certains de finir leur existence, confortablement, dans leur lit. Les Compagnies d'assurance sur la vie ont, à leur

intention, un paragraphe assez méchant, selon moi : « La prime d'assurance est fixée à *tant*. Cette prime ne s'applique pas aux militaires, aux marins, et à tous ceux dont la profession ou l'état met l'existence en péril. *Les volontaires, cependant, payent la prime ordinaire*. »

## XVII

**Les langues anglaise et française. — Emprunts réciproques. — *Unmentionables*. — Écoliers anglais.**

Les Anglais parlent fort peu les langues étrangères; mais c'est leur faute.

La dignité est pour eux l'objet de petits soins incessants. Toujours effrayés de la compromettre, ils ne vous donneront pas sur eux l'avantage de la langue, si cela est en leur pouvoir. Je connais bon nombre d'Anglais qui parlent fort bien le français, mais qui préfèrent infiniment parler anglais avec les Français qui écorchent leur langue. Ils s'imaginent qu'un homme parlant une langue qui n'est pas la sienne, est toujours plus ou moins ridicule... et ils aiment mieux naturellement que ce soit *vous*.

C'est en vain que vous leur direz : « Parlez, n'ayez pas peur. Que vous importe que l'on de-

vine votre nationalité quand vous parlez français? Vous êtes Anglais, et vous avez raison d'en être fiers, ne craignez donc pas de le laisser voir. » Un homme celèbre a dit : « Ne placez jamais votre confiance dans un Anglais qui parle français sans accent. » Cet homme célèbre n'est pas moins que M. le prince de Bismarck.

D'un autre côté, l'Anglais sait fort bien que, partout où il ira, il trouvera un *hôtel d'Angleterre* ou un *hôtel de Londres*, et, si ses moyens le lui permettent, il se gardera bien de descendre dans un autre. S'il lui faut gagner sa vie en travaillant, il sait encore que la langue anglaise lui suffira en Angleterre ou dans ses colonies. Au reste, c'est un sentiment partagé par ses voisins d'outre-mer. Dans tous les pays qui peuvent nourrir leurs enfants on voit une certaine insouciance pour les langues étrangères. Il n'en est pas de même en Allemagne et dans d'autres contrées, où il est nécessaire d'apprendre le français et l'anglais pour vivre. Je ne parle pas de la Suisse qui a deux langues maternelles. Il est difficile de persuader à un Anglais qu'il n'étudie pas un art d'agrément en étudiant une langue moderne : ce n'est pour lui qu'un *accomplishment*. Il a aussi, il faut bien le dire, à lutter contre des difficultés naturelles. Les voyelles françaises sont franches et bien accen-

tuées; les voyelles anglaises sont indécises. L'Anglais n'appuie jamais suffisamment sur nos toniques; il prononcera notre mot *plaisir* toujours plus ou moins *plaisiar*. Au collège, on ne lui apprend pas le français parlé; on lui fait traduire *Télémaque*, les œuvres de Rollin, de Barthélemy, ou ces Recueils de « Contes à dormir debout », tels que ceux qui ont à moitié rendu fous des générations de professeurs et d'élèves dans les collèges de France. On lui fait aussi lire le *Roman de la Rose*, voire même la *Chanson de Roland*; mais si vous demandiez à un collégien anglais de vous traduire : *How do you do?* vous l'embarrasseriez beaucoup.

Les jeunes filles parlent presque toutes convenablement le français en sortant de pension. Elles ont eu des institutrices francaises résidentes, qui leur ont parlé leur langue toute la journée. Et puis, chez la femme anglaise comme chez la femme de tout pays connu, l'hypoglosse est mieux délié que chez l'homme : c'est un mécanisme plus puissant et mieux perfectionné. Jamais l'homme ne réussira comme la femme dans l'étude des langues.

Je disais un jour au proviseur d'un grand collège, en parlant d'un de ses élèves : « Vous avez là un jeune garçon qui parlera très bien le français, s'il veut s'en donner la peine; sa

prononciation est excellente. » — Oh! cela ne m'étonne pas, me répondit-il, *il est plein d'affectation*. »

En France, nous appelons tout homme *monsieur*, sans distinction de nationalité. Il n'en est pas de même en Angleterre. L'Anglais n'applique pas son mot *mister* aux étrangers; il croit faire honneur aux Français, aux Allemands, aux Italiens, en leur donnant les titres de *monsieur*, *Herr*, *signor*. Vous lirez dans un compte-rendu de concert : « Le trio a été admirablement joué par Herr Joachim, signor Piatti et monsieur d'Almaine. »

*Monsieur* est un mot que l'Anglais prononce invariablement très mal, malgré les efforts constants qu'il fait, et dont il faut lui tenir compte. Vous vous entendrez toujours appeler en Angleterre *mossou*, *mossié*, *mochou*, *mochié*, ou *monnezire*, et vous devrez vous en montrer très flatté, car, au fond, c'est un compliment que John Bull croira vous faire : *monsieur* n'est qu'une corruption de *monseigneur*, c'est donc presque le titre de *milord* que vous recevrez ainsi.

La langue anglaise s'enrichit tous les jours de mots français. Devrais-je bien dire *s'enrichit?* Il me semble qu'au contraire une langue s'appauvrit

en empruntant à l'étranger, non seulement des mots, mais des phrases tout entières.

Le néologisme a envahi la littérature, le journalisme, la conversation. Cet engouement est poussé dans certains romans jusqu'au ridicule. Au siècle dernier, après les victoires de Blenheim et de Malplaquet, Addison se plaignait déjà de cette irruption de mots français, et il demandait qu'on en interdît l'entrée de par la loi. Les puristes commencent à s'en alarmer de nouveau.

En France, ce sont des termes d'économie politique, de sport, d'industrie, de navigation surtout, que nous avons empruntés à l'Angleterre depuis près d'un siècle ; ce ne sont que des mots, et des mots, dont la plupart nous avaient été antérieurement empruntés par nos voisins, tels que *budget*, *tunnel*, *jockey*, *jury*, *fashion*, etc., que les Anglais avaient eux-mêmes faits de *bougette*, *tonnel* (tonneau), *jacquet*, *juré*, *façon*, etc. Les emprunts que les Anglais nous font aujourd'hui sont plus sérieux; ce sont des phrases tout entières : *à outrance*, *par excellence*, *hors de combat*. Il y en a par centaines.

Les modes françaises, qui se sont imposées en Angleterre, s'y sont installées avec leur vocabulaire. De plus, les Anglaises, qui sont beaucoup plus facilement choquées par le mot que par la

chose, ont trouvé charmant d'éviter le mot anglais pour nommer certaines parties de l'habillement plus ou moins *shocking*. Les mots *chemise*, *corset*, *corsage*, *veste*, *tournure*, etc. sont aujourd'hui des mots anglais. Tous les meubles indispensables de chambres à coucher portent aussi maintenant le nom français. Ces mots étrangers siéent bien au caractère euphémique de la langue anglaise, qui laisse toujours plus deviner qu'elle n'exprime, qui emploie des demi-mots, et tourne constamment autour du pot.

Un collégien français, qui n'a pas fait ses devoirs, dit à son professeur : « Monsieur, je n'ai pas fait mon thème. » Pour apaiser la colère du maître et s'en bien tirer, il pleurnichera peut-être ; le jeune écolier anglais, lui, emploiera des circonlocutions. « Monsieur, dira-t-il à son maître, je *crains* de ne pas avoir appris ma leçon, » ou bien « je *crois* que je n'ai pas appris ma leçon ; » il n'en est pas bien sûr. Quand il en est bien certain, et qu'il a une excuse valable, il a plus d'assurance : « Monsieur, dit un jour un petit bonhomme à un professeur de mes amis, je n'ai pas fait ma version, grand'maman est morte hier soir. » — « C'est bon, passe pour cette fois, répondit le maître, mais dites bien à votre grand'maman que cela ne lui arrive plus. » Une autre fois, il apporta

un thème plein de barbarismes et de solécismes. « C'est épouvantable, mon ami, ce que vous m'apportez ce matin, lui dit le professeur. — Monsieur, ce n'est pas ma faute ; c'est papa qui veut toujours m'aider. »

Un professeur des plus éminents de langue et de littérature françaises en Angleterre me disait qu'il existait une classe de jeunes gens qui ne pouvait pas apprendre le français : les sournois, les tartufes, les enfants des puritains qui, en famille, ne haussent jamais le diapason au delà du chuchotement. Notre langue franche et hardie, dans le ton comme dans l'expression, s'arrête au gosier et ne passe pas entre ces dents qui ne se desserrent point, et sur ces lèvres qui s'entr'ouvrent à peine; il leur faut des phrases indécises, vagues, pâteuses, telles que l'anglais seul en admet. « Quand je vais examiner une classe, me disait-il, je promène mes yeux de visage en visage, et je découvre à l'instant ceux qui me donneront de bonnes réponses, ceux qui me répondront en français, si je le leur demande : ce sont ces bonnes petites figures ouvertes qui vous regardent franchement. Ceux qui me regardent en dessous, en faisant la grimace et en louchant, sont sûrs de leur affaire, rien n'en sort. »

La langue anglaise se compose d'environ

43,000 mots, dont 29,000 sont d'origine latine, 14,000 de provenance germanique. La plupart des mots romans sont arrivés en Angleterre en passant à travers le dialecte normand. En présence de ces faits, il faut conclure que la langue française doit être plus facile pour les Anglais que pour les Allemands, par exemple, qui la parlent cependant beaucoup mieux qu'eux.

Il y a un élan à donner, un mouvement — comme on dit en anglais — à créer. Les deux nations les plus libres et les plus intelligentes du monde, unies déjà par tant de rapports d'origine et de langage, devraient se comprendre mieux et s'étudier davantage. Elles se respectent déjà; encore quelques années et elles s'aimeront d'un amour dont aucune calomnie, dont aucune puissance terrestre ne pourra briser les liens.

## XVIII

**La colonie française. — Sociétés françaises.**

Il y a environ trente mille Français établis en Angleterre, et le nombre s'en accroît tous les jours.

Autrefois, il y a vingt ans encore, pas davantage, les quelques Français disséminés dans la ville immense ne se connaissaient point entre eux. Il suffisait de se dire Français à l'Ambassade de France pour s'en voir invariablement fermer la porte.

Tout homme est soupçonneux à l'étranger. L'Anglais, sur le continent, ne fréquente pas ses compatriotes, du moins il ne les recherche pas. *Who is he at home?* se dit-il à lui-même.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi à Londres, où la colonie française est nombreuse, laborieuse, compacte et unie.

Indépendamment de la Société de Bienfaisance, de l'Hôpital français et d'autres établissements d'importance secondaire, il s'est fondé à Londres, en 1880, une société nationale française qui compte aujourd'hui près de mille membres. J'extrais les lignes suivantes de ses statuts.

« L'importance croissante de la colonie française en Angleterre, les intérêts considérables qu'elle y représente, ont fait naître le désir de créer une organisation capable de rassembler les éléments divers qui la composent, de les relier dans une pensée de solidarité commune, et de conserver parmi ses membres les sentiments élevés de patriotisme et d'humanité.

*Article premier.* — Il est formé une Société générale des Français résidant en Angleterre sous la dénomination de *Société Nationale Française*.

*Articte 2.* — Elle a pour but spécial de créer des rapports d'estime et d'amitié entre tous ses membres, en leur donnant l'occasion de se connaître et, pour but général, la défense des intérêts de la colonie et l'étude des questions de philosophie et de morale.

*Article 3.* — Afin de faciliter le rapprochement des membres ayant des aptitudes ou des occupations communes, il est créé trois sections :

1° La section industrielle et commerciale, s'occupant des questions économiques;

2° La section scientifique et littéraire, chargée d'étudier les progrès de la littérature et des sciences.

3° La section artistique s'occupant des beaux-arts et pouvant fournir, par le talent de quelques-uns de ses membres, un attrait spécial aux réunions générales de la Société. »

Cette Société est appelée à rendre d'éminents services : ce que l'on ne peut faire individuellement, on le fait collectivement.

Ce ne sont pas non plus des intérêts matériels seulement que l'on sauvegardera ainsi : la Société Nationale entretiendra dans le cœur de tous ses membres l'amour et le souvenir de la patrie, que l'on oublie trop vite en Angleterre où chacun vit chez soi et pour soi.

La Société Nationale Française donne tous les mois soit un bal, soit un concert, soit une soirée artistique ou dramatique. On s'y réunit comme en famille ; ce n'est plus, pour ainsi dire, l'exil, qui, pour être volontaire, n'en est que tout aussi triste : on se retrouve en France.

Espérons, cependant, que les Français ne seront pas trop exclusifs, et qu'ils continueront à étudier nos amis les Anglais. Beaucoup de Français en Angleterre poussent jusqu'au ridicule la haine de tout ce qui est anglais. J'en connais un qui demeure en Angleterre depuis tantôt

vingt ans, et qui se vante de ne pas savoir un mot d'anglais.

J'en sais d'autres, au contraire, qui se plaisent à dénigrer notre belle France chaque fois qu'ils en ont l'occasion ; qui ont altéré leur nom pour le faire paraître plus anglais, et qui n'ont qu'un regret, c'est de ne pas avoir de favoris rouges.

Il faut savoir rester dans un juste milieu.

Les Français en Angleterre ont une double mission : ils ont à faire connaître la France aux Anglais qui, à l'exception de ceux qui voyagent, ne la connaissent pas, et ils ont à nous faire connaître l'Angleterre, qui est encore pour nous lettre close.

Tenez, voulez-vous savoir ce que le livre de géographie le plus répandu dans les écoles anglaises raconte sur notre compte ? Écoutez bien :

*Caractère* (France). — « Les Français sont gais, légers, et d'une moralité douteuse. Ils passent leur temps dans les cafés, pendant que leurs femmes font l'ouvrage dans les boutiques ou dans les champs, et un tiers au moins des femmes qui ont des enfants ne sont pas mariées. » Textuel, je n'invente rien. En vertu de ce principe que tout ce qui est imprimé est vrai, les enfants gobent toutes ces incongruités comme de la Bible ; c'est de pareils matériaux qu'on

leur bourre la tête. Le résultat, le voici : je l'extrais de l'essai d'un enfant d'une école communale, qu'un examinateur a commis l'indiscrétion de me montrer. J'en garde le style : « Les commerçants anglais sont honnêtes, mais les commerçants français sont loin de l'être... Les déprédations commises toutes les nuits sur notre territoire par les corsaires français nous obligent à entretenir, à grands frais, toute une armée de garde-côtes. »

Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés en France : « Comment, m'écrivit un jour un compatriote auquel j'avais parlé d'un jeune aristocrate anglais qui partait s'installer en Australie, comment! il part en Australie! *il va vivre avec les sauvages!* »

M. Blanchard de Farges, consul général de France à Londres, dans un discours fort spirituel qu'il fit au Congrès des Professeurs de français en Angleterre, au mois de janvier 1883, s'exprimait en ces termes : « Messieurs, je ne veux pas me laisser entraîner jusqu'à la politique, qui ne serait pas ici à sa place, et qui n'est ni de mon goût, ni précisément de mon domaine, mais je dirai, ou plutôt je répéterai, en restant uniquement sur le terrain des affaires, que si nous connaissions tous nos voisins d'Europe aussi bien qu'ils nous connaissent, nous

nous épargnerions bien des mécomptes ou, tout au moins, bien des fausses démarches. C'est là un fait dont j'ai personnellement la preuve tous les jours, et, si ce n'est pas abuser de votre temps, je vous demanderai la permission de vous expliquer, en peu de mots, comment.

» Messieurs, chaque courrier de France m'apporte des lettres d'affaires par douzaines. Ces lettres font souvent mon désespoir, parce que j'ai la bonne intention de donner satisfaction à leurs auteurs, et que malheureusement ils me mettent eux-mêmes hors d'état de le faire, en réclamant, pour la plupart, des impossibilités qui dénotent, de leur part, une ignorance extrême de l'Angleterre, de ses institutions et de ses coutumes. Les uns me demandent de sévir carrément, de mon autorité privée, contre un débiteur infidèle, ou contre un filou, ce qui, à Londres, est souvent la même chose; les autres me réclament leur femme ou leur mari, leur fille ou leur fils, absolument comme si j'avais sous la main une brigade de gendarmes pour les faire appréhender au collet et les embarquer de force, sans autre forme de procès; les plus nombreux sont ceux qui me donnent pour tâche de retrouver dans la grande fourmilière que nous habitons, une personne quelconque, dont ils me donnent simplement le nom. C'est ainsi,

par exemple, qu'un conseiller municipal de province m'écrivait, il y a quelque temps, pour savoir de moi ce qu'était devenue *Miss Gordon, du Royaume-Uni*, qu'il avait eu l'extrême avantage de rencontrer aux bains de mer. C'est ainsi également qu'une honnête famille me demandait dernièrement des nouvelles d'un de ses membres, engagé, disait-elle, *dans mes armées*, et servant dans les colonies *né-irlandaises*. »

La Société Nationale Française a donné naissance à une autre Société non moins utile, je veux parler de la Société nationale des Professeurs de français en Angleterre. Les professeurs de langue et de littérature françaises dans les Facultés et les grandes écoles publiques sont des hommes éminents; mais, en dehors de ces grandes institutions, il existe nombre de professeurs de talent qui, faute d'occuper un poste qui les mette en relief, se voient confondus avec des centaines d'imposteurs de toutes les nations, sans en excepter la France, qui se disent professeurs de français.

Un jeune et spirituel professeur de Londres a eu l'heureuse et patriotique idée de grouper tous les professeurs vraiment dignes de ce nom, et de former une Société ayant pour but, d'abord de

développer et d'améliorer l'enseignement de la langue française, et d'en répandre la connaissance en Angleterre ; ensuite de créer une caisse de secours et de retraites pour ses membres infirmes et âgés. Cette jeune Société a pour président d'honneur notre grand Victor Hugo, et son Comité d'honneur compte nos savants et nos hommes de lettres les plus illustres. Un comité d'honneur anglais est en voie de formation, et tout semble présager pour cette intéressante association un avenir des plus brillants.

Malgré les besoins auxquels répondent les Sociétés que je viens de nommer, la colonie française n'est pas encore satisfaite, elle demande un lycée français. Nos compatriotes à Londres sont obligés d'envoyer leurs enfants aux écoles anglaises. Beaucoup d'entre eux sont mariés à des Anglaises, et les produits hybrides, qui résultent de ces mariages, sont perdus pour la France, et incapables même, pour la plupart, de parler français. On s'en émeut, et l'on croit qu'un lycée qui réunirait les avantages d'une instruction française et d'une éducation anglaise, répondrait à un besoin qui, tous les jours, se fait sentir de plus en plus.

Bref, la confiance est revenue, le patriotisme est sorti de sa léthargie, et la colonie française en Angleterre, qui s'accroît chaque année en

nombre et en importance, sera avant peu une petite puissance capable de jouer un rôle de premier ordre au profit de la France et de l'Angleterre.

## XIX

**Le théâtre de la patrie de Shakespeare au XIXe siècle. — Drury-Lane. — Surrey Theatre. — John Shaw et onze Français à Waterloo. — Lyceum Theatre. — Madame Modjeska et madame Sarah Bernhardt. — Mistress Langtry et les Yankees.**

Le théâtre en Angleterre est tombé, au XIXe siècle, aussi bas que possible. Comment expliquer cela dans un pays qui a produit Shakespeare et dans lequel les poètes et les romanciers fourmillent et sont excellents ?

La faute en est un peu aux auditoires, qui, s'ils sont appréciateurs de l'art dramatique, ne le montrent pas en public. Il serait de mauvais ton d'applaudir, encore plus de siffler au théâtre. J'ai entendu des artistes chanter horriblement faux, sans que le moindre murmure s'élevât dans la salle. John Bull regarde avec pitié cet artiste qui cherche à l'amuser ; il le plaint de

n'y point réussir, et il lui pardonne. Il est magnanime.

Il ne s'associe pas à l'action, il sait qu'il n'est pas en présence de réalités. L'acteur qui chante avec goût, qui se passionne sur la scène, lui semble par-dessus tout ridicule : c'est un pauvre diable qui a, pour gagner sa vie et... « *pour le servir, abjuré son cœur d'homme.* »

J'ai vu, en Italie, l'auditoire corriger un ténor et lui donner la note quand il chantait faux.

En Angleterre, la basse classe ne va pas au théâtre, elle l'ignore complètement. On n'entend pas ici les ouvriers chanter ou siffler les airs d'opéras comme chez nous où ils ont leurs acteurs favoris sur les boulevards. La basse classe travaille, dépense son argent en bière et en gin, et va mourir à l'hospice ou dans le ruisseau, sans avoir même imaginé l'existence de l'art. La classe bourgeoise n'a point de goût pour le théâtre, et l'aristocratie ne va au spectacle que pour tuer le temps et y bâiller. Les gens intelligents restent chez eux.

De plus, les théâtres sont des entreprises particulières qui ne reçoivent aucune subvention de l'État. Le propriétaire, qui est généralement le principal acteur de la troupe, est peu ou point secondé. Même dans les premiers théâtres, les

deux principaux rôles sont bons ou passables, le reste n'est pas supportable. Il n'y a point d'école de déclamation, rien qui corresponde à notre Conservatoire : on apprend le *métier* au théâtre.

Il résulte de tout cela que les célébrités littéraires ne cherchent point à briller au théâtre. Alfred Tennyson, le poète lauréat de l'Angleterre, a écrit un drame et deux comédies qui n'ont eu qu'un succès d'estime. Les acteurs savent mieux ce qui convient au public. Ils font eux-mêmes leurs pièces, qu'ils traduisent du français pour la plupart. Toutes nos pièces se revoient ici mutilées, et dans quel état, mon Dieu! Quels arrangements! *Adapted from the French to suit English taste!*

Il y en a d'originales. Voyez plutôt ce qu'on sert à John Bull. J'extrais, des journaux du mois d'octobre 1882, l'annonce suivante du théâtre de Drury Lane. La pièce est intitulée : *Courage.*

« 69e *représentation de* COURAGE.

« *Courage.* — Rôles les plus amusants;

« *Courage.* — Scènes à vous donner la chair de poule ;

« *Courage.* — Scène à vous faire mourir de rire;

« *Courage.* — Vous pleurerez, vous rirez ;

« *Courage.* — Tout cela en trois heures de temps.

« *69e représentation de* COURAGE. — Retour de M. Auguste H..., le plus grand acteur — auteur — directeur qui ait jamais paru en Angleterre depuis les jours de David Garrick.

« *69e représentation de* COURAGE.

Succès gigantesque;

Cent tonnerres d'applaudissements;

Deux cents éclats de rire;

Effets merveilleux;

Le plus grand succès de la saison. »

Tout cela est textuel. Ce n'est pas tout. Cet industriel s'adresse ainsi, dans les journaux, au public anglais qu'il amuse et que, du reste, il connaît à fond : « Que tout honnête homme ou brigand, que toute femme, vertueuse ou légère, tombée même, aille voir ma pièce. C'est une école de moralité. J'y montre que le crime, la perfidie, le mensonge peuvent bien triompher ici-bas pendant quelque temps, mais qu'à la longue ils doivent recevoir le châtiment qu'ils méritent. Je m'efforcerai toujours de rester digne du dépôt qui m'a été confié, et, sous ma direction, le théâtre de Drury Lane, le théâtre national par excellence, sera à jamais une école de morale. »

Il y a, dans la pièce, indépendamment des assassinats et des vols, un déraillement, un incendie, une tempête, et la prise d'assaut d'une

banque, dont les carreaux de vitre sont réduits en poussière!

Bon Monsieur Auguste! Heureux spectateurs! C'est écœurant!

Je n'en veux qu'un autre de ce genre ; c'est l'annonce du Surrey Théatre, celui-là un théâtre de second ordre :

*Surrey Théatre.* — Sept actes de réalisme. Il a fallu refuser samedi dernier *5,000* personnes ; les omnibus ont dû s'arrêter dans la rue à cause de la vaste *multitude* de malheureux qui se sont vu refuser l'entrée. Ceux qui ont eu le bonheur de pénétrer dans la salle ont pu, haletants, jouir d'un spectacle inouï. L'horreur et la joie se peignaient alternativement sur leurs visages. Jamais la vertu n'a été plus triomphante, jamais le vice n'a été plus confondu, qu'à ce vaste théâtre. »

Et plus loin : « *The most inhuman, simious, horrible, blood-curdling, terrible, savage, weird, fantastic, human, unearthly, fiendish, fascinating, repulsive, and attractive play ever produced or ever imagined.* On commence à 7 heures 1/2 précises. »

J'ai vu, dans une pièce à grand spectacle intitulée *Waterloo*, le fameux John Shaw tuer

ses onze Français. La complaisance avec laquelle ces onze malheureux lanciers venaient se faire exterminer l'un après l'autre par le terrible *horse-guard* était digne d'un meilleur sort.

Il y a cependant, à Londres, des théâtres sérieux. Dans la *saison*, c'est-à-dire pendant les mois d'avril, de mai, de juin et de juillet, les plus grands artistes du monde se donnent rendez-vous à Covent-Garden et à Drury-Lane pour y jouer les œuvres des grands maîtres.

Le seul théâtre *anglais* qu'on puisse appeler sérieux est le Lyceum-Théâtre. Le directeur, M. Henri Irving, est un acteur de talent, qui étudie ses rôles consciencieusement. Il est excellent dans le drame, et quoique la critique anglaise soit assez sévère pour lui depuis qu'il a entrepris les rôles de Shakespeare, il n'en est pas moins vrai que c'est le meilleur acteur anglais, et le seul successeur des Garrick, des Kean, des Kemble, et des Macready.

Il n'y a point en Angleterre de théâtre national qui corresponde à notre Théâtre-Français, et le besoin ne s'en fait pas sentir. On ne pourrait y jouer que du Shakespeare. Le théâtre de la Restauration est grossier, et la plupart des pièces des auteurs dramatiques de

cette époque sont tirées des comédies de Molière; Wycherley, Congreve et Farquhar n'ont écrit que pour les maîtresses impudiques de Charles II, et le peuple d'aujourd'hui, si puritain encore, aurait à se boucher les oreilles.

Shéridan, au siècle dernier, a écrit deux comédies remarquables : *l'École de médisance* et *les Rivaux*. Voilà tout.

C'est un fait étrange, incompréhensible, même dans ce pays de contrastes. Avoir eu Shakespeare et n'avoir rien d'autre dans son répertoire national : Shakespeare, le roi des poètes, inimitable, inaccessible, une sorte de demi-dieu..... et puis rien, mais rien. Les Anglais donneraient plutôt leur empire des Indes que leur Shakespeare. Ils ne peuvent pas se passer de Shakespeare, c'est ce qu'ils ont fait de plus grand.

Depuis trois ans nos excellents acteurs de la Comédie-Française donnent des représentations au théâtre de la *Gaîté* pendant le mois de juin. Toute la haute société s'y rend. John Bull comprend-il bien notre Coquelin? J'en doute. Mais cela ne signifie pas grand'chose. Quand John Bull a payé sa guinée, il s'est amusé, même s'il n'a pas compris. J'en vais donner comme preuve l'anecdote suivante :

Madame Modjeska, actrice polonaise, qui a joué en anglais avec succès plusieurs de ses principaux rôles au *Haymarket* et au *Court-Théatre*, avait été invitée à jouer dans un des grands salons de Londres. On la pria de réciter quelque poème en polonais. « Mais, dit-elle, vous ne me comprendrez pas, et... j'aime à être appréciée. » On insista tellement qu'elle se rendit aux instances de la compagnie, et, prenant une posture tragique, elle récita en polonais. John Bull et ses hôtes étaient stupéfaits d'admiration. Tout le monde sut le lendemain que madame Modjeska leur avait récité... les adjectifs numéraux cardinaux, depuis *un* jusqu'à *cent*.

Madame Sarah Bernhardt était en tournée de province cette année. Le jour où elle devait donner une représentation à Blackpool, elle fut prise d'un violent mal de gorge. Elle alla trouver son directeur : « Je ne pourrai pas jouer ce soir, lui dit-elle, j'ai une extinction de voix. — Qu'est-ce que cela fait? répondit l'impresario qui connaissait son public ; on veut vous voir, ne parlez pas, contentez-vous de gesticuler (*textuel*), on vous appréciera tout aussi bien. — Mais je ne suis pas une exhibition, je suis artiste, » repartit la célèbre comédienne avec indignation. Sarah est entêtée :

au grand désappointement du directeur, elle ne joua pas et ne voulut pas *se montrer*.

Une dame de la Société anglaise, mistress Langtry, et une des plus jolies femmes de l'Angleterre, ce qui n'est pas peu dire, est entrée au théâtre au commencement de l'année. Après avoir joué, ou plutôt s'être montrée, une douzaine de fois sur la scène à Londres, elle est partie en Amérique. Tous les journaux de New-York s'accordent à lui refuser toute espèce de talent, cependant les Yankees payent leurs fauteuils d'orchestre cinquante et cent francs pour la voir. Les journaux anglais ont tous les jours des dépêches, donnant tous les détails sur les succès financiers qu'elle remporte. Le prince et la princesse de Galles lui ont envoyé leurs félicitations. Ce qu'il y a de bon, c'est que, tandis que mistress Langtry fait des recettes fabuleuses, madame Adelina Patti, qui est aussi à New-York en ce moment, fait relativement salle vide.

Les trois coups solennels qui précèdent, au Théâtre-Français, le lever du rideau, ne sont pas connus en Angleterre. Ici, entre chaque acte d'*Hamlet* ou d'*Othello*, il vous faut subir une polka ou un quadrille. En revanche, vous n'avez pas à redouter l'obsession de l'ouvreuse

de loges. De ces deux maux je préfère le quadrille, d'autant plus qu'il est compris dans le prix de la place et que vous pouvez aller fumer votre cigarette pendant qu'on l'administre à la salle. Autre avantage aux théâtres anglais : les entr'actes ne durent que quelques minutes, et à onze heures vous pouvez rentrer chez vous. Vous ne l'avez pas volé.

## XX

**Les pianos. — La musique de chambre. — Les concerts. — Les oratorios. — Les festivals.**

Il n'est pas jusqu'au savetier qui n'ait un piano dans son arrière-boutique. Si, à Londres, on vivait en appartements, comme à Paris, Bedlam, Colney-Hatch et toutes les autres maisons de fous n'y suffiraient pas, le piano les remplirait toutes. Chacun a sa maison, et le mal est moins grand.

Toutes les femmes jouent du piano, je pourrais dire, sans exception; mais, si ce n'est en public, j'ai rarement entendu une femme ou une jeune fille du monde qui jouât de manière à faire plaisir à un amateur sérieux. Elles jouent sans expression aucune. Un de mes compatriotes et amis, M. B. professeur et compositeur distingué, qui enseigne le maudit instrument déjà

nommé dans une des grandes institutions de jeunes filles à Londres, se plaignait un jour à la directrice de ce que ses élèves n'avaient aucun sentiment et jouaient sans expression. « Monsieur, lui répondit la dame, en souriant avec bienveillance, je ne vous ai pas engagé pour enseigner le sentiment à mes jeunes demoiselles. »

Pour le chant, c'est la même chose. On rencontre quelquefois de jolies voix; mais elles ne vous disent rien, c'est du bruit. Pas un geste; pas un muscle du visage ne se détend; c'est une action mécanique des cordes vocales, c'est un phénomène de physique.

J'étais un soir dans un salon où une jeune fille, qui avait voyagé en Italie et y avait appris la musique, fut priée de chanter. Elle chanta, avec beaucoup du goût, ma foi, la romance d'Arthur Sullivan : *Let me dream again*.

— « Elle chante très bien, cette demoiselle, fis-je à ma voisine.

— Oui, répondit-elle, en faisant une petite moue; mais comme elle est affectée ! Ces roulements d'yeux, ces gestes, cette main sur son cœur, tout cela est fort inconvenant ! C'est une actrice. »

Les Anglais qui savent ce qui les attend au salon, apprécient tellement la musique de chambre que le son du piano est le signal de la

conversation générale. Quand le morceau est fini, on cesse de causer, et l'on dit au pianiste : « Thank you. »

*Punch,* qui connaît son monde, représente *herr* Bogulobuffski en train de jouer un morceau de piano. Voyant que la conversation est engagée partout, il s'arrête et dit à la maîtresse de la maison : « J'aime à croire que je ne gêne point, et que je n'empêche personne de causer. — Oh ! du tout, répond mistress Ponsonby de Tomkyns, du tout, continuez, je vous en prie. »

Les concerts publics, au contraire, sont excellents et très suivis. Tous les plus grands artistes se font entendre à Londres. L'orchestre du Palais de Cristal est parfait ; les concerts populaires de musique classique à St-James's Hall, les concerts Richter, ceux de l'Albert-Hall, de Covent-Garden, du Floral-Hall pendant la saison, ne sauraient être surpassés. On y entend mesdames Patti, Nilson, Albani, MM. Joachim, Rubinstein, Charles Hallé, Faure, Nicolini, etc.

*J'en passe et des meilleurs.*

Ils y sont tous.

John Bull est fort attentif à ces concerts. Il écoute de toutes ses oreilles. Vous vous demandez pourquoi il n'écoute pas *herr* Bogulobuffski au salon de mistress Ponsonby de Tomkyns?

C'est qu'aux concerts publics, John a payé sa place une ou une demi-guinée, et qu'il n'apprécie vraiment bien que ce qu'il paye, et ce qu'il paye bien.

L'oratorio triomphe en Angleterre; c'est la musique de prédilection de John Bull. Il aime ces sujets bibliques mis en musique. Regardez-le dans son fauteuil d'orchestre (profanation! il faudrait dire dans son banc d'église); il est immobile, il a les yeux fermés, pour mieux entendre, tout comme au sermon. Il est heureux : il a l'air d'être venu au temple. L'oratorio est pour lui un avant-goût des délices qui l'attendent dans l'autre monde. Au Palais de Cristal on lui sert l'oratorio avec des chœurs de cinq mille voix. Plus il y en a, plus ça fait son affaire. « Oh ! s'écriait mon voisin à l'un de ces offices divins, les Italiens, c'est très joli, mais, voyez-vous, pour l'oratorio, il faut des chanteurs anglais! » Je suis de son avis : tout comme, pour faire un civet, il faut un lièvre.

Il est vrai que ces oratorios contiennent des passages magnifiques. Il en existe qui ont été faits par les Haydn, les Händel, les Bach et les Mendelssohn. Mais un fait assez curieux, c'est que la plupart ont été écrits en Angleterre par ces grands maîtres allemands, peut-être sous l'influence du spleen : c'est le brouillard de la Tamise mis en musique.

Un oratorio dure de trois à trois heures et demie. Dans les grands festivals de province, à Bristol, à Hereford, à Leeds, à Birmingham, on joue des oratorios pendant huit jours. On commence par *la Création;* puis c'est *Abraham. Joseph* [1], *Élie*, *Judas Machabée*, *le Messie*, *le Martyr d'Antioche*, d'Arthur Sullivan, l'Offenbach de l'Angleterre, *la Passion*, *Saint-Paul*, etc., etc. Les Anglais ne seront heureux que lorsqu'ils auront mis toute la Bible en musique.

1. L'indignation avec laquelle Joseph repousse, en *si* bémol, les propositions malhonnêtes de madame Putiphar est épique !

## XXI

Journalisme : — Annonces. — Journalistes. — *The Times*. — *Punch*. — Liberté de la presse. — La littérature anglaise. — Les romans. — La peinture. — Gustave Doré.

La ville de Londres possède, à elle seule, trois cent cinquante journaux, dont cinquante environ sont consacrés aux nouvelles et aux questions religieuses : c'est *le Chrétien*, *le Monde chrétien*, *le Héraut chrétien*, *la Chronique chrétienne*, *l'Ére chrétienne*, *la Revue chrétienne*, *le Globe chrétien*, *le Siècle chrétien*, *l'Union chrétienne*, *la Vie chrétienne*, *le Monde catholique*, *le Temps protestant*, *l'Étendard protestant*, *l'Univers*, *le Baptiste*, tout le vocabulaire y passe.

Le *Daily News*, le *Standard* et le *Daily Telegraph* sont les journaux que vous voyez, le matin, à peu d'exceptions près, entre les mains de tout Anglais qui peut se permettre ce petit luxe à un penny. Ces journaux contiennent

huit grandes pages à sept ou huit colonnes. Cinq de ces pages sont consacrées aux annonces; c'est qu'ici tout s'obtient par la publicité. Les Facultés, les grandes institutions publiques, sont forcées, en vertu de leurs statuts, de faire savoir, par la voie des journaux, que telle ou telle de leurs chaires est vacante. Vous verrez, par exemple, l'annonce suivante : « Université de Londres,—Faculté des lettres.—La chaire de sanscrit est vacante. Émoluments *tant*. Envoyer les demandes, accompagnées de lettres testimoniales, avant telle et telle époque. »

Professeurs de Faculté, journalistes, auteurs, institutrices, cuisinières, tous font des annonces; il n'est pas jusqu'aux amoureux qui ne réclament leurs maîtresses ou leurs amants volages par la voie des journaux. Ces derniers, pour mieux attirer l'attention du public, sont en tête de la première colonne de la première page. Je copie l'un de ces déchirants appels : « A. M. à J. C. K. — Mon chéri, ne me laisse pas plus longtemps dans l'inquiétude. Je ne mange plus, je ne dors plus. Quoi qu'il soit arrivé, je te pardonne et dépose un baiser sur ton cher visage. Viens. » En voici un autre, il est moins romanesque : « A William F. R. — Pourquoi n'es-tu pas venu à notre rendez-vous? Je meurs d'envie de te voir. Envoie un mandat de poste à la même adresse. »

Les journaux quotidiens dont je viens de parler sont des entreprises colossales. Les correspondances et les dépêches, qui reviennent quelquefois à des prix fabuleux, ne sauraient se comparer à rien de ce que l'on peut lire du même genre sur le continent, où chaque journal appartient à un personnage politique dont il représente les opinions. Le *Standard* est l'organe du parti conservateur, le *Daily News* celui du parti libéral. Mais autant les correspondances et les dépêches sont supérieures à celles des journaux de Paris, autant les articles sont inférieurs. Rien n'est plus lourd, rien n'est plus généralement dénué d'intérêt, que les *leaders* des grands journaux politiques.

Grâce à la liberté de la presse, le journalisme est, en Angleterre, une puissance formidable. D'un autre côté, le journaliste n'est pas, comme en France, une personnalité. Les articles ne sont pas signés, et, à l'exception des gens du métier, personne ne connaît le nom d'un seul des rédacteurs du *Times* ou des autres feuilles périodiques.

Le roi des journaux de l'univers est le *Times*. Ses seize pages, dont onze sont réservées aux annonces, paraissent tous les matins et coûtent trois pence ou trente centimes. Ce journal, dont la réputation et l'influence ont été beaucoup

surfaites, n'appartient à aucun parti politique. Vieille girouette grinçante[1], on la voit tous les matins jeter son venin à droite et à gauche, à l'effroi général des feuilles continentales qui s'écrient : « Le *Times* dit ceci, le *Times* dit cela. » Cette feuille d'annonces, cependant, qui fait profession de connaître les secrets de tous les cabinets européens, y compris ceux de la Maison Dorée, n'a d'autre but que de faire de l'argent, et si elle représente un intérêt quelconque, ce n'est plus que celui des gros banquiers de la Cité. A l'exception des Jérôme Paturot, à la recherche d'une position sociale, qui lisent les annonces du *Times* dans les cabinets de lecture, les clubs et autres établissements publics, la masse du peuple ne lit pas cette vieille gazette envieuse, pédante et hargneuse.

*Punch* (polichinelle), le *Charivari* de Londres, est une petite feuille hebdomadaire, pleine de verve et d'humour, qui montre que l'on peut avoir de l'esprit sans être leste, encore moins grossier. Les caricatures sont admirables, et elles ont ceci de bon qu'aucune mère de famille ne songerait à en interdire la lecture à sa fille. J'ouvre au hasard : « Dis donc, papa, est-ce que tu grandis encore ? dit une charmante pe-

1. Cette boutade est de mon ami, M. G. P., le spirituel correspondant d'un journal de Paris.

tite fille à un papa dont la calvitie semble, en effet, prendre des proportions inquiétantes.

— Non, mon enfant, pourquoi ?

— Ah ! parce que voilà ta tête qui pousse à travers tes cheveux. » Plus loin, c'est de la politique. Lord Beaconsfield, chef du parti conservateur au pouvoir, a fait venir à Londres le sultan de Zanzibar. « Eh bien, maintenant que Votre Altesse a pu admirer une nation civilisée, j'espère qu'en rentrant dans ses États, elle ordonnera la suppression de la traite des nègres.

— Mon ami, je ferai de mon mieux, seulement, vous savez..... le parti conservateur est très puissant là-bas. »

Et les caricatures ! et les grands hommes d'État ! Comme *Punch* vous les habille, et vous les accommode à toutes les sauces ! En sa qualité de bouffon, il se donne toutes les libertés avec un abandon sans pareil : ses espiègleries innocentes sont assurées de l'impunité.

Il n'est point ici de limite à la liberté de la presse. Tout s'y contrôle, s'y critique, et cela dans les termes les plus crus, parfois les plus violents. Sentences trop rigoureuses ou trop douces, actes politiques et administratifs, tout passe par les Fourches Caudines d'une critique sévère. Point de jugements, point de décisions

qu'il faille regarder comme oracles. L'opinion publique juge en dernier ressort : elle a caractère pour connaître de toutes causes. Je ne crois pas qu'il se soit jamais élevé, en Angleterre, une voix pour proposer de restreindre la liberté de la presse, qui, dans un pays libre, est la corrélation de la souveraineté du peuple.

Le délit de presse, proprement dit, n'existe pas en Angleterre. Les délits, commis par la voie de la presse, sont considérés comme délits de droit commun, et punis comme tels.

Tout le monde sait lire en Angleterre, et tout le monde lit. Il n'est pas de petit savetier de village qui n'ait une petite bibliothèque, ou au moins quelques livres sur la table de son modeste parloir. Il faut bien en excepter la basse classe de Londres, mais c'est là un peuple à part, et qui ne se retrouve dans aucune autre partie du pays. En France, la femme du laboureur a son vieux livre de messe; mais il est en latin, que voulez-vous qu'elle en fasse? Ici, ces braves gens ont leur Bible, écrite dans un langage simple et élevé; tous l'ont lue et la relisent.

L'absence de livres dans les classes bourgeoises de France est frappante. Dans les classes inférieures, on se contente de la lecture des

*Nouvelles diverses* et du feuilleton du *Petit Journal*.

« Ce que j'aim' c'est du *P'tit Journal*
L' poison, la croix d' ma mère,
Et plus y a d' noyés dans l' canal,
Plus qu' ça fait mon affaire, »

dit la chanson, et c'est de pareil fatras que notre petit bourgeois se nourrit l'esprit. Tout Anglais, je le répète, a une bibliothèque ; de plus, il est généralement abonné à une bibliothèque publique qui lui fournit, pour la somme d'une guinée par an, autant de romans qu'il en peut digérer.

Depuis trois cents ans, l'Angleterre produit une suite continue de monuments littéraires que, seules, la Grèce antique et la France peuvent se dispenser de regarder d'un œil d'envie. Une liste de princes ! C'est dans la poésie, Chaucer, Shakespeare, l'immortel barde, Spenser, Marlowe, Ben Johnson, Milton, l'inventeur d'harmonies à la voix puissante, Dryden, Prior, Pope, Gay, Young, Thompson, Burns, Thomas Moore, Walter Scott, Cowper, Byron, Shelley, Keats, Tennyson ; c'est dans l'histoire et la philosophie, Bacon, Locke, Gibbon, Newton, Addison, Swift, Goldsmith, Samuel Johnson, Hume, Smollett,

Robertson, Burke, Hallam, Macaulay, Grote, Carlyle ; ce sont des romanciers tels que Fielding, Sterne, Cooper, Walter Scott, Lytton, Disraëli, Charles Dickens, Thackeray, Charlotte Brontë, George Eliot. Ainsworth et Antony Trollope viennent de mourir, et il semble qu'il faille maintenant s'attendre à une période de repos, ou, qui pis est, de décadence. Shakespeare a atteint des régions qu'il ne paraît pas possible à l'homme d'approcher ; Milton a rendu les vers blancs parfaits. Ces messagers des dieux ont passé, ils ne reviendront plus. En Allemagne, Gœthe et Schiller ; en Italie, le Tasse, l'Arioste, et Dante ; en France, Corneille, Racine, Molière, Voltaire et Victor Hugo ; dans la Grèce ancienne, Homère, Eschyle, Euripide et Sophocle ; autant de héros, de demi-dieux ! Pareils au Messie, ils ont apporté sur la terre un message de l'autre monde. Ils ne reviendront plus, parce qu'ils ne peuvent plus revenir.

Le roman moderne, en Angleterre, n'est pas, comme en France, une peinture de l'invraisemblable, mais bien une peinture de la vie, de la vie comme elle se passe tous les jours. Thackeray, le Balzac de l'Angleterre, a peint l'aristocratie anglaise ; l'inimitable Dickens, la bourgeoisie et le bas peuple ; George Eliot a fait l'anatomie du cœur humain, après eux, il reste peu de chose

à dire. Le roman peut ici se mettre entre les mains de la jeunesse dont il ne fausse pas l'esprit, et, tel est le ton moral de la grande majorité de ces ouvrages, que peu de parents s'occupent de savoir quels romans lisent leurs enfants. Un collégien peut en toute sécurité apporter un roman au collège, on ne le lui confisquera pas. Chez nous, on chasserait impitoyablement un élève dans le pupitre duquel on aurait trouvé un roman d'Alexandre Dumas, ou peut-être bien même d'Erckmann-Chatrian.

Les Anglais ont l'amour de la peinture et sont d'excellents connaisseurs. Admirateurs de la nature comme ils le sont, comment pourrait-il en être autrement ? La patrie des Josuah Reynolds, des Turner, des Hogarth, des Landseer, compte encore aujourd'hui une légion d'artistes de grand talent : Frédéric Leighton, Millais, Alma Tadéma, et bien d'autres.

La connaissance du dessin est beaucoup plus répandue en Angleterre qu'en France. Tout Anglais qui a voyagé a chez lui le journal illustré de ses voyages. Toute jeune fille bien élevée sait croquer un paysage. Qui ne les a vues chez nous, sur nos plages, sur nos collines de Normandie, les pinceaux et la palette à la main ?

Les galeries de tableaux, que l'on rencontre à chaque porte dans *Pall Mall* et *Old Bond Street*, sont les rendez-vous de la bonne société anglaise. On passe une heure charmante dans ces galeries, qui ne contiennent quelquefois qu'une demi douzaine de tableaux. Une des plus appréciées est la galerie Doré. Le grand artiste français, que la verve et l'énergie des compositions ont rendu si populaire, et que la France pleure encore en ce moment, était fort goûté en Angleterre. Ses grands tableaux religieux : la *Crucifixion*, les *Martyrs*, l'*Ascension*, *Christ quittant le Prétoire*, *Ecce Homo*, l'*Entrée du Christ à Jérusalem*, le *Rêve de la Femme de Ponce Pilate*, font fureur à Londres depuis une dizaine d'années.

Voici la liste des principales galeries publiques :

*Society of British Artits,*
*City of London Society of Artists,*
*Doré's Gallery,*
*Dramatic Fine Art Gallery,*
*Dudley Gallery,*
*Dulwich Gallery,*
*French Gallery,*
*Grosvenor Gallery,*
*Society of Lady Artists,*
*National Gallery,*

*National Portrait Gallery,*
*Royal Academy,*
*South Kensington,*
*Society of Painters in Water colours,*
*Institute of Painters in Water colours.*

Ces expositions de peinture sont ouvertes toute l'année au public. Il en existe beaucoup d'autres, moins importantes, que le public n'est admis à visiter qu'à certaines époques de l'année.

## XXII

**Les grandes Écoles publiques. — L'éducation. — Clubs de collégiens. — Héros de collège. — Jeux athlétiques. — Oxford et Cambridge. — *Logic lane. — Argumentum Baculinum.***

Développer les facultés physiques de l'enfant, cultiver chez lui l'amour du bien par la liberté et la confiance, tel est le double but de l'éducation dans les grandes écoles de l'Angleterre. On veut des gens instruits, mais l'on veut avant tout des hommes, des hommes vigoureux au physique comme au moral. *Mens sana in corpore sano.*

Aussi point de casernes; de l'air, des champs, des promenades libres. Point de cerbères, de maîtres d'étude et autres gardes-chiourme; la conscience et l'opinion publique. Chaque élève doit être à sa place à l'heure des classes et des

repas. Il n'en manque jamais à l'appel. A quoi bon faire l'école buissonnière? En dehors des classes, le jeune Anglais fait ce qu'il veut, va où il veut. Quand nous autres, pauvres prisonniers, nous pouvions tromper la vigilance du portier et courir chez le marchand de tabac d'en face acheter dix centimes à fumer, nous nous croyions des héros de roman, ni plus ni moins. Nos camarades, à notre retour, s'empressaient autour de nous pour venir humer un peu l'air frais, l'air libre, que nous avions respiré un instant. La cigarette est inconnue dans ces grands centres d'éducation anglais. Si on la défendait aussi strictement qu'on le fait chez nous, on la verrait prospérer en Angleterre tout autant qu'en France. Il n'y a dans la fumée que l'attrait du fruit défendu; permettez-le, il perd toute sa saveur.

Eton, Harrow, Rugby, Marlborough, Wellington, toutes les grandes écoles sont en province, à la campagne. Ce sont de véritables petites villes, avec des parcs, des champs, au lieu de préaux. Londres ne possède que quatre de ces institutions: Saint-Paul, Christ's Hospital, Merchant Taylors et City of London School; encore le premier de ces grands établissements va-t-il être, l'année prochaine, transplanté, au milieu de terrains immenses, dans les environs de la ville.

Le *Head Master*, ou proviseur, n'est point, malgré ses cent ou cent cinquante mille francs de traitement, un potentat inaccessible; bien au contraire, il connaît personnellement tous ses élèves. Tous les visages lui sont familiers. Les visages! Et autre chose aussi! car on fouette les moutards dans les écoles anglaises : c'est une des attributions du *Head Master* auquel on amène, pour recevoir ce châtiment, tout élève indocile. M. Taine fait observer qu'un proviseur de lycée français ne s'abaisserait pas jusqu'à fouetter un élève. C'est très joli; mais, en Angleterre, on est pratique avant tout. En expulsant un jeune garçon d'un lycée pour la moindre infraction à la discipline, comme on le fait en France, on brise son avenir. Ici, on lui donne deux ou trois coups de verge et l'on n'en parle plus : péché puni est tout à fait pardonné. Bien qu'il ne s'en vante pas, le jeune Anglais ne se croit pas déshonoré pour cela, le traitement est généralement salutaire, et le coupable peut rentrer dans les bonnes grâces de ses professeurs et continuer ses études comme si de rien n'était.

Dans les *Public Schools*, point de routine, point d'avancement à l'ancienneté, cette prime donnée en France à la stupidité. Quand un élève est trop avancé pour sa classe, il est promu par le *Head Master* dans une classe supérieure.

J'ai vu, dans les *Sixth Forms*, qui correspondent à nos classes de rhétorique, des enfants de quatorze ans, de treize ans même. En France, il y a des élèves de mathématiques spéciales qui ne savent pas leur premier livre de géométrie, des élèves de rhétorique qui ne savent pas leurs déclinaisons. Ici, les classes sont composées de vingt-cinq à trente élèves au plus. Tous ont à être attentifs, tous profitent de la leçon du professeur qui peut ainsi s'occuper individuellement de ses élèves. Les classes des lycées français se composent de dix élèves de capacités remarquables que l'on prépare au grand concours, d'une vingtaine d'élèves qui suivent les cours tant bien que mal, et d'une cinquantaine de pauvres enfants négligés ou perdus qui n'apprennent rien, qui font tapisserie tout purement et simplement. En Angleterre, point de ces milliers de délits imaginés à plaisir pour agacer l'enfance et l'irriter. Je me rappelle avoir attrapé cinq cents vers d'Athalie, en rhétorique, pour avoir demandé à mon voisin de me laisser prendre de l'encre dans son encrier.

En Angleterre, l'éducation d'un enfant intelligent ne coûte rien à ses parents. Il obtient facilement une bourse au concours. Quand il a fini ses études, il peut obtenir de son école une seconde bourse (*exhibition*) de 80 et même de

100 livres par an, pendant les quatre années qu'il passera à l'Université d'Oxford ou de Cambridge. Il peut en même temps concourir pour une autre bourse, *a scholarship*, à l'Université qu'il a choisie, et se faire ainsi, pendant quatre ou cinq ans, un revenu de cinq à six mille francs. Chaque collège a ses propres revenus, administrés par un conseil de gouverneurs. Toutes ces institutions d'enseignement secondaire et supérieur sont leurs propres maîtresses, et sont toutes indépendantes les unes des autres.

Les élèves des écoles publiques vivent entre eux en parfaite intelligence. Les crétins n'y sont pas méprisés comme chez nous; en revanche, leurs héros ne sont pas les premiers des classes, mais bien les plus agiles à la course, les plus forts dans les jeux athlétiques. A Eton, le collège de l'aristocratie, les héros sont les fils des nobles, puis les riches; les méprisés sont les boursiers, c'est-à-dire les plus intelligents. Encore au-dessous, me dit-on, viennent les professeurs. Au collège, en France, on est tenté d'enlever son képi, en voyant passer un tel qui a remporté un prix au grand concours de la Sorbonne.

Chaque école a ses clubs : *Athletic Sport Club, Football Club, Cricket Club, Debating Societies.* Toutes ces sociétés ont leur président, leur trésorier, leur secrétaire ; rien n'y manque Le *Head*

*Master* et les professeurs sont président et vice-présidents honoraires; mais les élèves seuls assistent généralement aux réunions. L'un d'eux préside, et jamais l'ordre n'est troublé un instant dans ces petits parlements. Le secrétaire prend des notes, et dresse le procès-verbal qu'on lira au commencement de la réunion suivante. Dans les *Debating Societies* ou Sociétés littéraires, on aborde la discussion de toutes les questions littéraires, politiques et sociales imaginables. Je voyais, le jour d'une visite à l'École de Saint-Paul, que la *Société* avait à l'ordre du jour de sa prochaine séance : « Les droits de la femme. La femme doit-elle jouer un rôle politique dans la République ? » Il y avait des orateurs inscrits pour supporter la proposition, d'autres pour la combattre. Quand la discussion est close, le président met aux voix la question du jour, et l'on vote. Ces jeunes gens s'habituent ainsi de bonne heure à bien s'exprimer, à parler en public, à être un jour l'ornement de la Chambre des Communes. Jamais un mot grossier ou même risqué ne s'entend à ces réunions. Tout se passe avec calme, avec dignité. Ces réunions ont lieu après le départ des professeurs. Point de défiance, de surveillance, de police : c'est un gouvernement parfait; le maintien du bon ordre est entre les mains des citoyens.

Chaque grande école a son journal, rédigé par les élèves les plus capables des grandes classes. Ces journaux, fort intéressants, ma foi, ont un bulletin qui contient toutes les nouvelles concernant l'École, le compte-rendu des séances des différentes Sociétés, et des articles littéraires, des poèmes, qui sont lus par les élèves et aussi par les anciens élèves de l'École, que cette feuille périodique tient au courant de ce qui se passe dans le collège où ils ont passé des jours heureux. Ces journaux tendent beaucoup à resserrer les liens d'amitié d'anciens camarades, et à maintenir l'esprit de corps dans l'institution.

Je crois qu'à tout prendre on attache une importance excessive aux jeux athlétiques. Je ne puis me résoudre à admirer ces jarrets et ces biceps que l'on tâte et sur lesquels on fait des paris, tout comme au pesage du champ de course. J'admire le développement des facultés physiques, mais je m'arrête aux coureurs, aux marcheurs de profession; je préfère un cheval. Plusieurs de ces jeux sont fort dangereux. Le jeu de ballon (*football*) est un jeu forcené de sauvages. Figurez-vous quinze forts grands gaillards de chaque côté d'un ballon, qu'il s'agit de lancer à coups de pied entre les deux gaules du camp opposé, qui se poussent, se bousculent, se roulent les uns sur les autres au risque de

s'enfoncer les côtes et de se briser la mâchoire, haletants, les vêtements en lambeaux, les épaules lacérées, les cheveux hérissés, la figure déchirée, ruisselant de sueur et couverte de sang et de boue, les yeux pochés mais brillants d'ardeur, car tout cela n'est rien auprès de la défaite. « *Fine game, sir!* me disait un beau jeune homme, le premier latiniste d'une grande École, qui venait de remporter une victoire sur les quinze représentants d'une autre École publique, ç'a été un peu dur, mais nous les avons brossés tout de même. Ils ne peuvent pas lutter contre nous, ils n'ont pas d'haleine. » Des centaines de spectateurs et de spectatrices font cercle autour du champ clos, applaudissant et encourageant les joueurs de leurs cris et de leurs bravos. Ce ne sont pas seulement les collégiens qui prennent part à ces jeux féroces, ce sont lès officiers, les gentlemen, c'est toute la jeunesse de l'Angleterre.

Le *football* et le *cricket* sont les deux jeux nationaux : le premier se joue du 1er octobre au 1er avril, le second du 1er avril au 1er octobre. Le *cricket*, jeu beaucoup plus calme que le *football* et fort intéressant quand on en comprend bien les règles, consiste à viser avec une balle de cuir, trois jalons plantés en terre que garde l'adversaire armé d'une massue plate, servant à

renvoyer la balle assez loin pour lui permettre de courir entre les deux lignes de jalons jusqu'à ce que la balle ait été retrouvée. Tels sont les jeux dont la jeune Angleterre se passionne et se grise. Malgré les accidents qui arrivent trop souvent, on conviendra que ces passe-temps sont préférables à la lecture de *Nana*, et aux conversations souvent obscènes de nos préaux de collège.

Pour montrer jusqu'à quel point on traite avec confiance les élèves des Écoles anglaises, je dirai qu'il n'est pas rare qu'un professeur dise à sa classe : « Demain vous m'apporterez une version que vous ferez, à la maison, sans avoir recours au dictionnaire ou à la grammaire. Je tiens à voir comment vous pourrez vous en tirer. » Aucun *Head Master* ne se permettrait d'ouvrir une lettre adressée à l'un de ses élèves ; c'est par cette confiance, qui leur est inspirée dès les plus tendres années, qu'à quinze ans ils savent se conduire comme des hommes. Le sang-froid anglais est merveilleusement fait pour déjouer les artifices des enfants : point de cris, point d'emportement qui les irritent et dont ils savent profiter, si vous leur permettez de remporter sur vous la victoire, en leur montrant qu'ils ont le pouvoir de vous faire sortir de votre

caractère. L'empire sur soi-même, cette vertu si éminemment anglaise, le *self-control*, c'est la qualité essentielle du professeur. Je ne sais rien de plus triste que la position d'un professeur qui ne sait pas se faire respecter de ces petits tyrans impitoyables qu'on appelle les écoliers, cela doit produire à la longue des effets désastreux sur le cerveau. Je voyais, l'autre jour, dans un journal, qu'un élève avait, par son insolence et ses sarcasmes, poussé son maître à se brûler la cervelle. Moi, je l'aurais brûlée au jeune polisson.

Après avoir dit tant de bien des grandes écoles publiques, de quelles expressions pourrai-je me servir pour donner une idée des deux grands centres d'érudition de l'Angleterre, des universités d'Oxford et de Cambridge? Oxford surtout: Oxford, avec ses vingt collèges du moyen âge, ses musées, ses riches bibliothèques, ses pelouses, ses parcs, ses arbres gigantesques au feuillage exubérant, ses clochers couverts de lierre et de vigne vierge, de chèvrefeuille et de clématite, ses longues et sombres allées en nefs de cathédrale. Tout ici respire un air de sainteté classique, et fait naître dans le cœur des idées de poésie, d'étude, de recueillement.

C'est à l'ombre de ces vieux chênes, sur la

verdure la plus opulente que la nature ait jamais offerte aux yeux de l'homme, près de ces murs vénérables dont chaque pierre est historique, que le jeune Anglais vient terminer ses études. On ne peut voir ce spectacle grandiose sans se reporter en France, sans songer à notre pauvre et unique Sorbonne, si triste, si froide; à nos étudiants logés en garnis au quartier Latin.

Pas une fille de mauvaise vie à Oxford, me dit-on; on veut que la jeunesse y soit libre et à l'abri du danger. Quand les étudiants ne sont pas à leurs études, ils sont au grand club de l'université, *the Union*. Là, ils ont tout sous la main : salles de lecture, café, billards, cabinets de travail, bibliothèques, jardins, et enfin la grande salle des conférences où les membres, sous la présidence de l'un d'eux, se réunissent en parlement pour discuter les questions du jour. Dans l'été, les étudiants sont sur la rivière, dans des centaines de canots, chacun en costume de canotier aux armes du collège auquel il appartient.

La vie est chère à Oxford, et un étudiant n'y peut vivre à moins de six à sept mille francs par an; mais comme je l'ai dit, les plus savants vivent aux frais de leurs collèges et des écoles publiques qui les y ont envoyés.

Il faudrait un volume pour décrire les trésors

qui sont renfermés dans cette ville unique. La Bibliothèque Bodléienne, à elle seule, en fournirait le sujet de bien des pages. C'est elle qui possède le plus ancien manuscrit de notre vieille épopée nationale du XI^e siècle, la *Chanson de Roland*. Il m'a été donné de voir, de toucher ce précieux petit livre que plusieurs de nos anciens jongleurs ont porté dans leur poche; je ne l'ai pas ouvert sans éprouver une émotion profonde.

Oxford a encore la réputation d'être un foyer de préjugés en matières religieuses. John Bright l'a dit : « Oxford, endroit renommé pour les langues mortes et les préjugés immortels ; *famous for dead languages and undying prejudices*. » Cambridge est plus libéral et moins aristocrate. C'est Oxford qui a brûlé Latimer et Ridley, Macaulay le lui reproche : « Cambridge les avait faits, dit-il, Oxford les a brûlés. » Il faut ajouter que Macaulay était ancien élève de Cambridge

L'université d'Oxford a été fondée au IX siècle par Alfred le Grand, et celle de Cambridge date aussi du moyen âge. L'Angleterre possède encore plusieurs autres universités : Londres, Durham, Manchester; mais elles sont de fondation moderne, et ne jouissent pas de la réputation des deux anciennes *alma mater*.

Oxford et Cambridge sont les pépinières des grands hommes de l'Angleterre, et il serait

difficile de dire laquelle des deux en a produit le plus; ces deux sœurs vivent dans la plus parfaite harmonie et s'encouragent mutuellement dans la voie du travail et de l'honneur. C'est d'Oxford et de Cambridge que sortent tous les ministres de l'église anglicane. Les prêtres sont donc ici à la fois des hommes instruits et des hommes du monde. Ils se marient et deviennent d'utiles citoyens. Le jeune curé est très recherché dans la bonne société: il n'a qu'à choisir la jeune fille qui lui plaît et à jeter le mouchoir, elle est à lui.

Les deux grandes universités se donnent en spectacle une fois par an à la populace de Londres, le samedi qui précède la semaine sainte. *The University boat race*, la course des bateaux d'Oxford et de Cambridge est, après le *derby*, le plus grand événement de l'année pour le *betting world*. Toute l'Angleterre porte à sa boutonnière un ruban bleu foncé (Oxford), ou un ruban bleu ciel (Cambridge), pendant une semaine. La course a lieu sur la Tamise, aux environs de Londres. Les deux bateaux sont manœuvrés chacun par les huit meilleurs rameurs de l'université, que l'on a dressés à l'aviron pendant des mois.

Les héros populaires sont encore là, comme dans les Écoles publiques, les rameurs, les *cricke-*

*ters* et les meilleurs joueurs de ballon. Ainsi les deux universités concourent encore au *foot ball*, au *cricket* et au billard.

Ce qui montre que ce n'est pas du grec et du latin seulement qu'on fait à Oxford et à Cambridge.

Ces *Debating Societies* des grandes Écoles publiques et des universités ont formé la plupart des grands orateurs de l'Angleterre. Canning, Gladstone et cent autres y ont fait leurs premières armes. Ces réunions, qui pourraient donner à nos assemblées législatives une leçon de bon ordre et de courtoisie, se tenaient autrefois, à Oxford, dans une petite ruelle étroite qu'on peut encore voir dans le voisinage de Wadham College, et qui se nomme *Logic Lane*. C'était là que les antagonistes se donnaient rendez-vous pour y discuter des questions importantes de philosophie. Quand on n'arrivait pas à convaincre son adversaire, on se jetait sur lui et on l'assommait à coups de trique. C'était ce que l'on appelait l'*argumentum baculinum*. « Dans les polémiques, dit Addison, la méthode consistait d'abord à se lancer des syllogismes, à la manière de Socrate, et ensuite à recourir aux bâtons et à s'en servir, jusqu'à ce que, d'une manière ou d'une autre, les adversaires

eussent été confondus. » Cela rappelle l'époque où les universités de l'Europe étaient divisées en Grecs et en Troyens. Ceux-ci avaient juré à la langue grecque une haine à mort, et Érasme raconte qu'il eut le malheur de tomber un jour entre les mains d'une bande de Troyens qui l'assommèrent et le laissèrent pour mort sur place.

## XXIII

**Pensions particulières. — Maîtres à tout faire. — Agences scolastiques. — Commerçants intelligents. — Souvenirs personnels. — Occuper une place n'est pas la retenir.**

Pour être avocat, médecin, officier, il faut passer des examens. Pour être maître de pension, c'est inutile : on ouvre une institution de jeunes gens ou de jeunes filles, comme on ouvre une boutique d'épicerie. Je connais, dans mon voisinage, un tailleur qui, après avoir fait faillite, s'est établi maître de pension ; il fait florès. Dans toutes les rues, à chaque pas, vous voyez, sur la porte de la maison, une plaque avec l'inscription : *Establishment for young gentlemen*, ou bien *Establishment for young ladies.*

L'enseignement est complètement libre, ne dépend d'aucune autorité. Les établissements en

question ne sont point inspectés; mais les élèves y sont ordinairement bien nourris, ils jouent et les parents s'inquiètent peu du reste.

J'ai reçu l'autre jour deux prospectus don je vais donner quelques extraits. J'en garde le style intact ; il ne faut pas toucher d'une main profane à de pareils chefs-d'œuvre.

« *Les enfants sont admis depuis l'âge le plus tendre jusqu'à l'âge de seize ans.*

» *Raffolant de bébés, dix-huit mois ou deux ans est préféré pour leur admission.*

» *Le prix de la pension ne comprend que l'instruction en anglais; le français; la musique, le dessin et les promenades sont extra.*

» *On paye à partir du jour d'admission, espérant ainsi que les parents ne perdront pas de temps, comme il est avantageux d'entrer immédiatement à cause des examens.* »

Le second prospectus était accompagné d'un règlement pour les pensionnaires. Ce règlement semble être un exercice sur l'emploi des différents temps des verbes. Voyez plutôt :

D'abord c'est un futur :

1. « *Quand vous entendrez la cloche à six heures du matin, vous vous lèverez immédiatement.* »

Ensuite c'est un conditionnel :

5. « *Si vous parliez à table, vous ne pourriez pas avoir de pudding.* » (Textuel.)

Puis, c'est un subjonctif :

14. « *Qu'on ne vous voie jamais sans cravate en classe ou aux repas.* »

Enfin, c'est un impératif :

26. « *Si vous vous sentez mal à votre aise, allez trouver madame Harrison.* » Madame Harrison est la digne épouse du chef d'institution.

Une institutrice de mes amies avait mis une plaque sur sa porte : *Establishment for young ladies*. Son propriétaire, un entrepreneur, arrive chez elle furieux : « Enlevez cette plaque à l'instant, lui dit-il, je vous ai loué ma maison comme habitation particulière, vous détruisez tout le cachet du voisinage, et mes maisons vont perdre de leur valeur.

— Mais vous en avez bien une, vous ! reprit la dame.

— C'est possible, répondit l'entrepreneur, mais mon état est honorable, au moins. »

Dans la classe marchande le mot maître d'école éveille le mépris et fait sourire. Les mots *précepteur*, *répétiteur*, *institutrice*, sont pour eux les synonymes de *pauvre diable*, de *déclassée*. L'Angleterre doit cela à l'indifférence qu'elle a pour l'instruction, et à Charles Dickens qui, dans ses écrits, a bien fait tout son possible pour ravaler la dignité du maître d'école.

Son intention était de fustiger ces milliers d'ignorants qui tiennent des pensions, martyrisent les enfants, les rouent de coups de canne, et sauvent les apparences en s'affublant d'une redingote noire et d'une cravate blanche. Mais il est allé trop loin et le peuple voit *Wackford Squeers* dans tous les maîtres d'école.

Vous pouvez lire tous les jours dans les journaux les annonces suivantes :

« On demande une cuisinière, gages 25 livres sterlings. »

« On demande une institutrice pouvant enseigner l'anglais, le français, le dessin et la musique, gages 20 livres sterlings. »

Le plus souvent on n'offre à l'institutrice que la table et le logement :

« On offre un *comfortable home* à une institutrice qui désirerait entreprendre l'instruction de trois jeunes enfants. » Il n'est point question de gages.

Les pensions particulières se procurent ordinairement leurs professeurs par l'intermédiaire d'agences scolastiques.

Quand vous voulez une place (*place* est le mot adopté) de professeur, vous allez trouver un agent. Vous n'avez à produire aucun diplôme

ou certificat ; vous dites ce que vous savez et ce que vous pouvez enseigner, cela suffit.

Je connais un jeune Français qui alla s'adresser un jour à l'un de ces industriels : « Monsieur, lui dit l'agent, pour que je vous trouve une place, il faut que vous puissiez enseigner autre chose que le français. Dessinez-vous ?

— Oui, un peu; je crois que je pourrais donner des leçons de dessin élémentaire.

— Élémentaire ! s'écria l'agent, ne dites pas élémentaire. Vous enseignez le dessin, bon. Ne jouez-vous pas du piano ?

— Je puis jouer *au clair de la lune*, et je connais mes notes tant bien que mal.

— Bon. Ne pourriez-vous pas jouer la *Marseillaise?* On aime beaucoup la *Marseillaise* dans ce pays-ci.

— Avec un doigt, peut-être.

— Parfait, je vous engage; je vais écrire aujourd'hui même au chef d'institution; préparez-vous à partir demain. »

Il partit, en effet, le lendemain, et, ce qui est encore bien plus surprenant que l'entrevue chez l'agent, c'est qu'il a fait l'affaire.

J'ai moi-même quelque expérience de l'agent scolastique. Il y a quelque dix ans, j'obtins, par l'intermédiaire d'un agent, une entrevue avec un maître d'école du Yorkshire qui, comme

vous allez le voir, désirait tout simplement un maître *à tout faire*.

« Monsieur, dis-je au *reverend gentleman* (c'était un pasteur), je désire me perfectionner dans la langue anglaise; je suis prêt à enseigner le français à vos élèves; je ne tiens pas à un gros salaire, mais je tiens à avoir un peu de temps à moi pour travailler. » A ces mots « je ne tiens pas à un gros salaire », le révérend sourit : c'était évidemment un sourire de satisfaction. « Je vous offre, me dit-il, trente livres sterlings, la table et le logement, vous n'aurez que votre blanchissage à payer.

— Voulez-vous avoir la bonté de me dire ce que j'aurai à faire ?

— Nous nous levons à six heures. Vous aurez à surveiller les élèves pendant qu'ils s'habillent, et vous resterez avec eux dans la salle d'études jusqu'à huit heures, l'heure du déjeuner. Après déjeuner, vous irez les promener jusqu'à neuf heures et demie. Les classes du matin durent de neuf heures et demie à une heure. Je désire un professeur qui enseigne le grec, le latin, les mathématiques, le dessin, la musique et la danse, je garde pour moi les classes d'anglais, d'histoire et de géographie. »

Cette perspective d'enseigner le piano et la mazurka ne me souriait pas beaucoup, cependant je priai ce monsieur de continuer.

« A une heure, nous dînons, reprit-il, et à deux heures, les classes recommencent jusqu'à cinq. A cinq heures, nous prenons le thé. Après le thé, vous partirez à la promenade jusqu'à sept heures. De sept à huit vous surveillerez les élèves pendant qu'ils prépareront leurs leçons du lendemain. A huit heures un quart nous prenons un peu de pain et de beurre ou de fromage, et, à huit heures et demie, les élèves vont se coucher. »

« Ils ne l'ont pas volé », pensai-je.

Je me levai pour prendre mon chapeau, et j'allais saluer poliment ce marchand de soupe, quand il se planta devant moi, et me dit, le sourire aux lèvres : « Est-ce que vous ne pourriez pas aussi enseigner l'allemand ?

— Mais certainement, avec plaisir, seulement à quel moment pourrai-je faire le dîner ? Car je ne doute pas que vous ne m'engagiez aussi comme cuisinier » : et, sans attendre l'effet que ma réponse dut produire sur mon homme, je partis bien guéri de l'agence scolastique.

J'entrai, quelques semaines plus tard, chez un brave homme de maître de pension qui consentit à ne me faire travailler que trois heures par jour, à la condition de ne me donner aucun traitement. Je le quittai au bout d'un mois : sa femme, qui se soûlait tous les samedis, m'avait jeté un pot de bière à la figure.

Je résolus de quitter le *professorat*, et j'entrai, comme élève, dans une institution, où je devais payer deux cents francs par mois. Cette institution jouissait de quelque réputation : le français y était enseigné par un Suisse, le piano par un Allemand, le chant par un Italien ; le piano était accordé par un Polonais ; c'était l'arche de Noé. Je savais déjà l'anglais très convenablement ; au bout de quelques mois, j'écrivais et je parlais la langue à ma satisfaction : je songeai à partir. Mon nouveau maître devina probablement mes intentions. Un beau matin, il me prit en particulier, et me dit : « Vous parlez très bien l'anglais ; si j'ai un conseil à vous donner maintenant, c'est, pour vous perfectionner, de montrer le français à des Anglais ; vous comparerez mieux ainsi les deux langues, et puis, si votre intention est d'entrer dans le professorat, ce sera pour vous un excellent exercice. Si vous voulez, je vous permets, sans changer nos conditions, sans me payer davantage, de vous essayer sur mes propres élèves. » Il était facile de voir où voulait en venir ce malin commerçant : il renverrait le Suisse, et, au lieu d'avoir à payer un professeur de français, il en aurait ainsi un qui, au contraire, le payerait deux cents francs par mois ; c'était clair et fort intelligent. J'avais été sur le point d'être professeur

pour trente livres par an; je l'avais été pour la gloire; j'étais maintenant menacé de le devenir en payant; cela tournait au tragique. Je montai faire mes malles, et je cours encore.

Le professeur, dans ces pensions, est un souffre-douleur, le professeur de français surtout. Il faut avant tout qu'il plaise aux élèves. Malheur à lui s'il y a à décider entre lui et l'un des enfants. On ne remplace pas facilement un élève qui s'en va, la concurrence est trop grande; mais lui, le malheureux, s'il fallait qu'il partît, il y en aurait, le lendemain, dix tout prêts à prendre sa place. Il le sait, et il se soumet au mauvais traitement de ces garnements sans pitié. Si les élèves l'insultent, s'ils ne veulent pas travailler, il ne se plaint pas. tout le blâme retomberait sur lui.

Le principal lui-même n'a jamais que des louanges à donner à ses élèves. Ses rapports aux parents sont admirables. S'il avouait qu'un enfant ne fait pas de progrès chez lui, l'enfant serait placé ailleurs le trimestre suivant. S'il se plaignait à un père du manque d'intelligence de son fils, on lui répondrait qu'il est payé pour donner des capacités à ses élèves.

Règle générale en Angleterre : quand un élève a du succès, c'est qu'il est laborieux et in-

telligent; quand il est paresseux et qu'il n'apprend rien, c'est que le maître est mauvais.

Charles Dickens s'exprime ainsi au sujet des pensions particulières, dans sa préface de *Nicolas Nickleby* : « Depuis longtemps l'Angleterre a négligé l'éducation d'une façon monstrueuse, et l'État n'a montré que de l'indifférence pour ces pensions particulières qui, après tout, doivent former des citoyens bons ou mauvais, des hommes heureux ou malheureux. C'est un spectacle bien triste. Quand un homme avait essayé de tous les métiers et qu'il n'avait su gagner sa vie dans aucun, sans passer aucun examen, sans posséder le moindre diplôme, il pouvait [1] impunément ouvrir une école, en quelque lieu que ce fût.

» Les médecins, les hommes de loi ont à subir des examens ; les pharmaciens ne sauraient ouvrir boutique sans posséder un diplôme quelconque ; il n'est pas jusqu'au boulanger, jusqu'au garçon boucher qui n'ait à faire quelque apprentissage. Les maîtres d'école semblent seuls faire exception. De tous ces ignorants imposteurs, il n'en existait pas de plus vils, de plus méprisables en Angleterre que les misérables

1. Il le peut encore.

charlatans qui, dans le Yorkshire, exploitaient l'avarice, l'insouciance ou l'imbécillité des parents et l'impuissance des enfants. Aujourd'hui, l'on ne confierait pas un chien à la garde de ces brutes ignares et sordides... Il existe encore de ces pensions en Angleterre, mais elles disparaissent peu à peu. » Nous pourrions ajouter : « bien lentement ».

Un jeune Français de ma connaissance alla passer un mois chez un maître de pension de province pour y apprendre un peu d'anglais et y enseigner beaucoup de français, pour 0 franc, 0 centime, par an. L'honnête marchand de soupe, le lendemain de l'arrivée de son nouveau professeur, fit paraître l'annonce suivante dans le journal de la ville : « *Mr. Radford, assisted by resident and visiting masters, gives a thorough education at moderate charges.* » Mon jeune compatriote se trouvait être le seul professeur de l'institution; mais il était *resident*, puisqu'il demeurait dans la maison, et il pouvait aussi s'appeler *visiting*, puisqu'il avait prévenu son chef qu'il ne devait rester chez lui qu'un mois. Il n'y avait donc dans la réclame rien qui ne fût vrai.

On est très fort sur les mots en Angleterre, et l'on ne ment jamais. Je voyageais un jour en chemin de fer avec un évêque anglais. Nous

étions cinq dans le compartiment. Arrivés à une station, nous entendîmes crier : « Çinq minutes d'arrêt. » *My lord bishop* se mit au plus vite à étaler valise, cartons à chapeau, couvertures de voyage, journaux, etc. Une dame se présente à la portière : « Y a-t-il de la place? demande-t-elle.

— Madame, répondit l'évêque, toutes les places sont occupées. »

Quand la pauvre dame éconduite eut disparu, nous fîmes remarquer à Sa Seigneurie que nous n'étions que cinq dans la voiture, et que par conséquent les places n'étaient pas toutes retenues. « Je n'ai pas dit qu'elles l'étaient, repartit milord, j'ai dit qu'elles étaient *occupées*. »

## XXIV

**La politique de la jeunesse. — Le Squire. — Les Universités au Parlement.**

Grâce au casernement, dirai-je à l'emprisonnement ? des jeunes gens dans nos lycées, la jeunesse en France est républicaine, radicale, socialiste. On rêve de liberté avec frénésie ; on en veut à pleins poumons. Les héros de nos collégiens sont tous des héros révolutionnaires.

La jeunesse est un mal dont on guérit bien vite, hélas ! Combien en ai-je connu de ces enthousiastes, de ces têtes chaudes, qui chantent aujourd'hui *ora pro nobis* aux processions de la bonne Vierge !

En Angleterre, les jeunes gens, qui jouissent de la liberté la plus complète dans la famille comme dans l'école, sont ultra-conservateurs. Ils le sont par patriotisme. Les libéraux ont la

mauvaise réputation de vouloir introduire des réformes ; or, avouer que le pays a besoin de réformes, c'est avouer qu'il n'est pas parfait, et le jeune Anglais se met difficilement une pareille idée en tête.

On dit en Angleterre : conservateur comme un *undergraduate*, c'est-à-dire comme un étudiant d'Université.

La plupart de ces jeunes gens sont fils de nobles ou de riches propriétaires *(country squires)*.

Le *squire* n'est généralement pas d'une intelligence hors ligne. Il a acquis sa position par droit de naissance. Il mène une existence qui consiste à manger, à boire, à fumer, à chasser, et à toucher ses fermages. Il trouve fort étonnant qu'il y ait au monde des gens qui ne sont pas heureux de vivre. « Faut-il qu'il y ait des ingrats ! » s'écrie-t-il, en lisant dans son journal les détails d'une grève ou d'une manifestation en faveur de telle ou telle réforme. Des réformes ! Il trouve que tout est parfait dans le meilleur des mondes.

Le *squire* est le magistrat de son canton. Il en est le gardien de la paix. Un pauvre mendiant s'excusait un jour devant son *squire*, en s'écriant : « Votre Honneur, il faut bien que je vive ! »

— « Je n'en vois pas du tout la nécessité »,

reprit le magistrat, outré de colère en présence de tant de présomption.

Les Universités d'Oxford et de Cambridge, qui envoient deux députés chacune à la Chambre des Communes, sont représentées par des propriétaires ou des industriels conservateurs. Les libéraux présentent bien comme candidats leurs professeurs les plus émérites; mais ils sont blackboulés presque honteusement. Voici comment :

Pour être membre électeur d'une de ces Universités, il suffit d'avoir résidé trois ans à Oxford ou à Cambridge et d'y avoir obtenu le diplôme de bachelier ès arts, diplôme que l'on change trois ans plus tard pour celui de maître ès arts, sans d'autre difficulté que le paiement de certains droits. Or, tous ces fils de famille quittent l'Université avec le grade de bachelier; toutefois, avec cette différence, que les uns sont bacheliers de première, de seconde, de troisième classe, et que les autres sont bacheliers sans être classés. Les premiers deviennent professeurs, avocats, etc. Vous les trouvez un jour occupant les plus hauts emplois. Les derniers retournent à la chasse dans les propriétés de papa ou deviennent pasteurs de l'Église anglicane. Les bacheliers classés *(with honours)* et les bacheliers non classés sont dans la proportion de un à six.

Voilà pourquoi le candidat libéral aux élections des Universités n'obtient qu'une minorité si petite.

Un savant anglais, membre de l'Université d'Oxford et conservateur achevé, me disait un jour qu'il s'abstenait toujours de voter pour son *alma mater*. « Le candidat conservateur ne me plaît pas, et je ne puis accepter les opinions politiques du candidat libéral qui me plaît. »

J'en connais un autre, un proviseur, conservateur aussi, qui vote invariablement pour le candidat libéral. « Il est monstrueux, me disait-il, que nos grands centres d'érudition soient représentés au Parlement par des idiots de *squires* ou par de gros marchands de morue ! » Il sacrifie ses opinions personnelles à l'honneur de son Université, chaque fois que celle-ci lui en donne l'occasion.

La Faculté de Londres, dont les étudiants appartiennent à des familles quelque peu libre-penseuses, envoie un député libéral aux Communes, un savant généralement. C'était M. Robert Lowe, il y a quelques années; c'est aujourd'hui sir John Lubbock, le banquier naturaliste philanthrope.

Les chanceliers et les recteurs des Universités sont des ducs, des marquis et des comtes : c'est le marquis de Salisbury à Oxford, le duc de

Devonshire à Cambridge, le comte de Granville à Londres. Si vous êtes né lord en Angleterre, vous êtes né législateur, diplomate, artiste, savant, que sais-je? Du temps de Figaro, le seigneur savait jouer de la guitare en naissant, c'était encore plus fort.

## XXV

**La Cour. — La reine et la famille royale. — Les princes allemands en disponibilité. — Les partis politiques. — La Chambre des Lords. — La Chambre des Communes.**

De toutes les manières de briller, la cour de Saint-James a adopté la plus économique : celle de briller par son absence. La reine ne passe pas quinze jours de l'année à Londres. Elle vit quatre mois au château de Balmoral, en Écosse, au milieu de ses fermiers, trois mois dans une villa fort simple de l'île de Wight, et le reste du temps au château de Windsor. Elle donne deux soirées et deux concerts par an au palais de Buckingham, à Londres. Ce palais n'est plus guère habité que par des rats, et l'impératrice de Russie, qui y demeura un mois en 1873, faillit y mourir de rhumatismes. Dans toutes les

réceptions, c'est le prince de Galles et sa charmante princesse qui remplacent la reine. Ils s'en tirent à merveille. Aimables et ne craignant pas leur peine, on les voit, toute l'année, par voies et par chemins, aller poser ici la première pierre d'un bâtiment de quelque importance, d'une église, ouvrir là un hôpital, un pont, un collège, une jetée, etc.

La princesse de Galles, mère de grands garçons presque bons à marier, mais à la figure gracieuse et toujours enfantine, est l'idole du pays. Vous voyez, aux vitrines des magasins de photographies, son portrait avec un petit chat dans les bras, ou avec son baby sur le dos, à dada : c'est là la femme. Il faut être bon, quand on a un visage comme le sien.

Je ne connais point, ici-bas, de position plus digne d'envie que celle de Sa Majesté Britannique: l'adoration de tout un grand peuple, l'empire de 300,000,000 d'âmes, le plus beau royal domaine au monde, point ou peu de travail, la sécurité la plus complète, des appointements magnifiques, et pas la moindre responsabilité.

La cour est plus allemande qu'anglaise : la reine y a donné des places à la plupart des princes allemands que M. de Bismarck a mis en disponibilité. On dit que le prince de Galles changera tout cela un jour. La reine a marié

ses filles à des Allemands : l'aînée sera impératrice d'Allemagne ; la seconde était mariée au Grand-Duc de Hesse-Darmstadt (elle est morte en 1878) ; la troisième au prince Christian de Schleswig-Holstein, qui vit aux frais de John Bull. Le duc de Connaught a épousé la fille du prince Frédéric-Charles, et le duc d'Albany la princesse de Waldeck-Pyrmont, à qui le parlement anglais fait une rente annuelle de 150,000 francs.

Les autres princes allemands sont généraux, amiraux, gouverneurs des châteaux de la reine, etc. Ces généraux sont, du reste, des gens fort inoffensifs qui n'ont jamais fait de mal à personne, pas même aux ennemis de Sa Majesté.

Un des plus redoutables est son Altesse Sérénissime, le prince de Leiningen, capitaine du yacht de la reine. Il a, quatre fois par an, à traverser le Solent, traversée qui s'opère en vingt minutes. Il a trouvé le moyen, en plein jour, de couler à fond un bateau à voiles, et de noyer trois personnes assez imprudentes pour s'aventurer en mer dans les parages de ce navigateur expérimenté. Ce sérénissime marin d'eau douce émarge la petite somme ronde de 50,000 francs, et a le grade de contre-amiral.

Il y a, en Angleterre, deux grands partis poli-

tiques : les libéraux et les conservateurs; les autres sont complètement insignifiants. Ces deux partis ont leurs hommes et leur chef tout-prêts à entrer au pouvoir : le changement de ministère s'opère en quelques heures. Quand une chambre des communes nouvellement élue n'est pas composée des mêmes éléments que celle qu'elle est appelée à remplacer, que la majorité est devenue la minorité, la reine donne son exeat à chacun des ministres, et passe leurs portefeuilles à leurs successeurs. C'est ainsi que les ministères Disraëli et Gladstone se sont successivement remplacés tous les six ans depuis plus de vingt ans. Il est rare qu'un parti reste au pouvoir plus de six années : c'est en envoyant ses ministres en villégiature que John Bull récompense leur zèle et leur dévouement à la patrie.

Les membres de la famille royale se gardent bien de parler politique, et nul ne pourrait dire quel parti ils préfèrent. Les fils de la reine sont les *leaders* de la société, mais on ne les voit jamais paraître à une réunion ou à un dîner politique. A la chambre des lords, ils s'abstiennent de voter, toutes les fois que leurs votes pourraient, en quoi que ce fût, montrer une préférence pour l'un des deux partis.

Le feu prince Albert se permit une fois en

public de faire, au dessert, une allusion politique. Les journaux l'empoignèrent le lendemain et le menèrent si lestement qu'il fut guéri à tout jamais de l'envie de recommencer. L'Anglais aime que chacun fasse la besogne qui lui est assignée, et s'il prenait fantaisie à la famille royale de se mêler de politique, je suis convaincu qu'elle ne ferait pas de vieux os dans le pays.

La politique est une carrière ingrate, et les princes de la Grande-Bretagne y perdraient tout leur prestige. Ils s'en tiennent éloignés, et ils font bien. Ils sont les premiers gentlemen d'Angleterre, acclamés en public, libres en particulier comme le dernier des citoyens. On ne leur met pas de pétards sous les pieds, et, quand ils vont se coucher, ils sont certains que personne n'a songé à placer des boîtes de dynamite sous leur oreiller. Heureux prince de Galles! pauvre czar de toutes les Russies! Quand il n'y aura plus qu'une monarchie au monde, il y en aura encore une en Angleterre qui pourra donner des leçons de liberté à plus d'une république.

L'existence de la Chambre des lords est une insulte au bon sens de la nation anglaise. La noblesse est avant tout ici une noblesse d'argent, un monopole de biens que le droit d'aînesse, qui n'existe que dans l'aristocratie, immobilise en

quelques mains. Les neuf dixièmes des pairs d'Angleterre ne comptent aucun quartier au delà du siècle dernier. Les héros que l'on anoblit sont des héros d'argent; le *pale-ale* et le *double stout* ont plus de comtes et de barons sur la conscience que tous les autres produits nationaux.

La chambre des lords est héréditaire et la majorité conservatrice y est écrasante. Cependant, elle a du bon sens et elle sait fort bien qu'elle doit son existence à la condition de se tenir tranquille et de ne faire aucun bruit qui pût attirer sur elle l'attention publique. Il n'y a jamais conflit entre les deux pouvoirs législatifs, et cependant, quand les libéraux sont au pouvoir, les lords pourraient arrêter tous les *bills* que leur envoient les communes. Ils s'en gardent bien. Quelque radicale que soit une loi votée par la Chambre des communes, les lords la votent. Ils commencent par faire de l'opposition, il est vrai; de jeunes vicomtes vont même jusqu'à parler de leur indépendance; cela ne dure pas longtemps; les quelques membres capables et sages de cette vénérable assemblée sont là pour donner la note. On se tait et l'on vote. Le *leader* de « l'Opposition de Sa Majesté » termine généralement les débats en parlant de son amour pour la tranquillité du pays que, par patriotisme, il ne veut pas

troubler. « Il votera, dit-il, tout en doutant fort que la loi en question fasse le bonheur du peuple. Il espère enfin qu'elle ne fera pas trop de mal, et il se résigne. » Le jour où la chambre des lords arrêtera un vote important des libéraux, elle rendra le dernier soupir.

Les deux grands partis politiques sont de force à peu près égale. Il en résulte que l'opposition, toujours unie, bien dirigée et bien disciplinée, est formidable. Elle est là pour critiquer et mettre des bâtons dans les roues. Tout ce que le gouvernement propose est condamné à l'avance; toutes les guerres qu'il entreprend sont injustes; tous les traités de paix qu'il conclut sont lâches. S'il perd une bataille, c'est à lui qu'on s'en prend; s'il en gagne une, c'est à la bravoure de l'armée qu'on le doit. Il n'a jamais fait et ne fera jamais rien de bien. Mais le gouvernement, qui, dans toutes les questions importantes, peut compter à une voix près sur sa majorité, a une tâche relativement facile. Point de groupes parlementaires avec lesquels il faille coqueter, et qui puissent à chaque instant menacer l'existence du ministère. Quand un libéral veut s'absenter pendant une session, il va trouver un conservateur qui a l'intention d'en faire autant. Ces messieurs *pair off*, c'est-à-dire qu'en cas de vote, l'absence de l'un d'eux ne donnera pas la majo-

rité au parti opposé. Cependant le parti irlandais devient tous les jours plus national, et il pourra se faire que dans un avenir peu éloigné le gouvernement ait à compter sérieusement avec lui.

L'ordre le plus parfait règne dans les débats de la Chambre des communes. Les libéraux et les conservateurs s'estiment et se respectent. Les personnalités y sont impossibles, grâce à l'excellent système qui oblige l'orateur à s'adresser toujours au président *(the speaker)*, et à ne jamais appeler aucun membre du parlement par son nom. « Monsieur, dit-on au président, l'honorable député de N. *(the honorable member for N.)* me demande si... etc »; ou bien : « Monsieur, le noble lord, député de N. se trompe, etc. »

La salle est petite et rectangulaire; les deux partis sont assis l'un en face de l'autre, le chapeau sur la tête; on ne se découvre que pour parler. Point de tribune : l'orateur s'approche de la table qui se trouve devant le *speaker*, reste du côté du parti auquel il appartient et lui tourne le dos. Ce n'est point à la Chambre qu'il s'adresse mais bien à ses adversaires qu'il cherche à convaincre, sans y jamais réussir, cela va sans dire. *Parlement* signifie « endroit où l'on *parle* ». Rien de plus.

Si le député anglais est calme et strictement parlementaire à la chambre des communes, il

n'en est plus de même dans les meetings où il va rendre compte de ses votes à ses électeurs. Là il est violent, il fait de la propagande à outrance; il dénonce la politique de ses adversaires dans les termes les plus crus. J'ai ainsi entendu Gladstone traité de vieux gredin, de polisson à cheveux blancs, de mécréant abandonné des dieux et des hommes; Disraëli, de juif vénitien, d'âne de Jérusalem. Ces *très honorables* ne s'en portaient pas plus mal.

Un des grands journaux du soir s'exprime ainsi au sujet d'une entorse que la reine s'est donnée au mois de mars 1883 : « Sa Majesté a eu un sérieux accident, on ne saurait se le dissimuler; mais les prières d'une nation entière ont réussi à obtenir de la Providence, qui veille sur notre bien-aimée souveraine, une convalescence plus prompte qu'on n'aurait osé l'espérer. Le rétablissement de Sa Majesté va ramener la joie au foyer, le bonheur dans le cœur de tout Anglais bien né, et faire cesser ces moments solennels d'inquiétude qui ont, hélas ! duré trop longtemps. » Suivent deux colonnes de pareilles platitudes, plus abjectes les unes que les autres.

Ceci soit dit pour prouver que la cérémonie du *baise-main* n'est pas le seul exercice de ce genre auquel se livrent certains sujets de Sa Majesté britannique.

## XXVI

Londres le dimanche. — Spectacles édifiants. — Différence entre une canne et un parapluie. — Les prédicateurs des rues. — L'aveugle de Paris et l'aveugle de Londres. — M. de Bismarck siffle dans les rues.

Si vous voulez garder de Saint-Pétersbourg un souvenir durable, allez-y à l'époque de l'année où, pour sauver votre nez à la promenade, il vous faut le frotter avec de la neige toutes les cinq minutes.

Si vous voulez garder de Londres un souvenir qui ne s'effacera jamais de votre mémoire, venez le voir un dimanche, et tâchez que le vent d'est souffle bien ce jour-là.

Toutes les boutiques sont fermées; vous ne voyez âme qui vive dans les rues : des kilomètres de rues désertes dont le gris se confond avec le ciel pour ne former autour de vous qu'une teinte

uniforme, une teinte à vous mettre la mort dans l'âme.

Cela donne froid dans le dos.

Çà et là, quelques voyous, le brûle-gueule à la bouche, attendent, adossés contre les murs, qu'on ouvre les portes des tavernes. Ces bouges, ces *public-houses* n'ouvrent le dimanche que d'une heure à trois heures de l'après-midi, et le soir de six à onze heures.

Le matin, à onze heures moins le quart, les cloches commencent à tinter. Ces cloches ont un son criard des plus agaçants, et ne sont jamais mises en branle. J'en ai demandé et obtenu l'explication. Les églises, bâties *aussi solidement* que les maisons, ne résisteraient pas aux volées.

Vous voyez alors ce que les Anglais appellent un spectacle qui fait l'envie du monde entier : l'Angleterre se rendant à l'église ou à la chapelle. Chacun a ses livres à la main : une bible, un livre de prières et un livre de cantiques. Plus ces livres sont gros, plus cela fait bon effet. Il y en a d'énormes, et l'on a soin de les porter bien ostensiblement. Cela n'est pas un sacrifice surhumain; les églises sont à peu près aussi nombreuses que les *public-houses*, et chacun en a une dans son voisinage.

Nous n'entrerons pas pour le moment dans

ces églises, nous réserverons cela pour un chapitre spécial.

L'office finit à midi et demi ou à une heure, après quoi l'Angleterre rentre chez elle pour dîner. L'office du soir commence à six heures et demie.

Dans l'intervalle, l'Angleterre fait la sieste. Le père et la mère de famille cassent des noix et boivent du vin d'Oporto, à moitié endormis dans leurs fauteuils. Point de visites le dimanche. Les enfants lisent la Bible ou des *tracts*, c'est-à-dire des histoires véridiques de conversions, distribuées dans les rues par les agents de la Société biblique.

Un Anglais bien élevé ne sort jamais à l'heure des offices. S'il ne va pas au temple, il s'excuse en alléguant une indisposition quelconque. Il y en a très peu qui avouent ne point aller à l'église, il n'y en a point qui s'en vantent.

J'étais une fois en visite dans une famille anglaise. Je proposai un dimanche matin d'aller faire un tour. Un des fils de la maison m'accompagna. Au moment de quitter la maison, il vi que j'avais pris ma canne. « Prenez un parapluie, me dit-il, *c'est plus respectable.* »

Ces agents de la Société biblique, avec leurs *tracts*, sont des êtres fort assommants. On les

voit partout, dans les omnibus, dans les chemins de fer, à la promenade. Ils vous prient d'accepter un *tract*, le sourire cafard aux lèvres. Le meilleur moyen de mettre fin à leur obsession est de prendre le petit morceau de papier et de le mettre dans sa poche en disant : merci. J'en ai un jour rencontré un qui m'aborda résolûment. « Monsieur, me dit-il, Dieu commande à tous les hommes de se repentir.

— Je vous remercie de me le rappeler, mon ami, lui dis-je, mais je ne l'avais pas oublié.

— Ah ! Monsieur, vous êtes étranger ; faites votre salut, sauvez votre âme, pendant que vous êtes en ce pays.

— Vous avez donc la clef du paradis ? lui demandai-je. Est-ce là votre métier d'ennuyer ainsi les gens ? laissez-moi tranquille.

— Monsieur, écoutez-moi ; tous les hommes sont pécheurs. David lui-même avait péché.

— Je le crois fichtre bien, m'écriai-je.

— Oui, mais il se repentit.

— Il y avait de quoi.

— Le repentir doit nous faire oublier le crime.

— Parfaitement. Pourquoi donc alors pendez-vous tous vos criminels ? ajoutai-je, car je commençais à trouver plaisant le tour qu'avait pris la conversation.

— Parce que, en les exécutant au moment

même où ils se repentent, nous les envoyons au paradis. Si nous les mettions en liberté, ils recommenceraient à mener une existence criminelle.

— Voyons, lui dis-je, vous m'avez l'air d'un homme intelligent, recevriez-vous dans votre maison, à votre table avec votre honnête épouse et vos enfants, un homme qui en aurait fait assassiner un autre pour faire plus facilement la cour à sa femme et qui se serait repenti ensuite? Ne préféreriez-vous pas en recevoir un qui n'eût jamais eu l'occasion de se repentir de crimes pareils à ceux de David?

— Ah! me dit-il, votre plaisanterie est de mauvais goût. Moquez-vous de moi, s'il vous plaît, riez, nous verrons bien qui rira le dernier. Je vous attends au jugement dernier. »

Après m'avoir ainsi donné rendez-vous, d'un air plus goguenard que chrétien, je dois le dire à sa honte, il me quitta.

J'ai souvent entendu dire que ces agents ne font point de prosélytes, surtout parmi les étrangers, en Angleterre. Je n'en crois rien; je pourrais, moi, citer des cas remarquables de conversion. J'ai reçu un jour la lettre suivante: « Monsieur, ayant perdu ma position en France, je suis venu m'établir en Angleterre, où je gagne honnêtement ma vie depuis plusieurs an-

nées. Ces quelques explications suffisent pour vous faire connaître mon existence privée *aussi bien que moi*. Depuis mon séjour dans ce pays, j'ai complètement changé mes habitudes : j'adore le Seigneur, je me suis fait protestant, et je m'abstiens de toute boisson alcoolique. Malheureusement, je suis malade en ce moment. Entre compatriotes sur la terre étrangère on doit s'aider, et si vous vouliez bien me prêter quelques livres sterling, ne fût-ce qu'une, vous m'obligeriez beaucoup et je vous en serais mille fois reconnaissant. Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements à l'avance, l'expression, etc. »

Parmi les autres héros du dimanche, il ne faut pas oublier les prédicateurs des rues. Ce sont généralement des ouvriers prétentieux, qui, ayant reçu du Ciel la mission d'aller convertir leurs semblables, viennent raconter au public leur expérience de la vie, comment autrefois ils n'étaient que de misérables pécheurs, comment ils ont vu leurs erreurs et se sont convertis, et combien il est facile à tous d'en faire autant.

Ils arrivent généralement cinq ou six dans les carrefours, accompagnés d'une ou deux vieilles filles. Ici, plus encore que dans tout autre pays, les vieilles filles offrent au bon Dieu ce qu'elles n'ont pu donner aux hommes : un cœur

pur et plein d'amour. Ils font le rond et entonnent un cantique monotone: c'est le boniment pour attirer le monde. Un de la bande se détache, enlève son chapeau, se recueille et commence son allocution. C'est toujours la même histoire: « Mes chers amis, la mort est proche, êtes-vous prêts ? » La foule fait cercle autour d'eux et se tient attentive et respectueuse. Ce n'est pas un silence religieux, c'est une simple marque de respect pour la liberté de réunion qui n'a point de limites en Angleterre. Les hommes écoutent en fumant leur pipe ; c'est la seule distraction du dimanche, ils en profitent. Ils ne prient pas, mais ils ne se moquent pas non plus. Ces *sermons* sont des histoires à dormir debout, très souvent pleines de personnalités. « Mes chers amis, disait l'un de ces apôtres des rues, j'ai le bonheur de pouvoir dire que je suis sauvé, que je suis maintenant un des élus. Il y a un mois encore, je n'aurais pas pu en dire autant, j'étais l'esclave de Satan. » Et, en effet, cela se voyait: « le diable sur son nez avait marqué ses exploits ».

Les seuls de ces orateurs qui soient parfois amusants sont les agents de la Société de Tempérance, et ceux-là font vraiment du bien, je le crois. Ils parlent un langage que les ouvriers comprennent; ils leur racontent des anecdotes.

Ils permettent à leurs auditeurs de leur faire des questions, des objections ; ils promettent d'y répondre. « Tiens, arrive ici, toi, disait un jour l'un d'eux à un ouvrier en guenilles qui l'écoutait dans la foule, et écoute-moi. Tu vas porter tous les jours ton argent au cabaretier qui te soûle, n'est-ce pas ? Tu crèves de faim, toi, ta femme et tes enfants, tandis que le cabaretier fait rôtir à ton nez son bœuf, *ton* bœuf plutôt, car c'est le tien ; regarde donc tes souliers éculés et troués ; qui est-ce qui donnerait deux sous de toute ta défroque ? Moi, je suis ouvrier comme toi ; seulement regarde mes bonnes grosses bottes ; tiens, regarde mon gilet de laine bien chaud, regarde mon pardessus. Aujourd'hui dimanche, en rentrant chez moi, je vais trouver un bon dîner ; ce n'est pas le cabaretier, c'est ma bourgeoise qui le fait rôtir en ce moment. Pourquoi ne fais-tu pas comme moi ? Je bois de l'eau, voilà tout le secret de mon bien-être.

— Comment ! répondit l'ouvrier ainsi interpellé, est-ce qu'on ne peut plus boire un verre avec les amis ?

— Mais si, bois-en un si tu veux, mais si tu ne peux pas te satisfaire d'un verre, fais comme moi, signe ce registre et fais serment de ne jamais boire que de l'eau. »

Ces gens ainsi interpellés à brûle-pourpoint ne se fâchent pas. Il y en a qui répondent en riant : « Tiens, mon vieux, bois de l'eau si ça te fait plaisir, moi, je vais boire un grog à ta santé. » J'en ai vu d'autres qui s'avancent vers le registre et signent.

Ces orateurs ne sont pas tous des gens complètement désintéressés. Il y en a, de ces missionnaires, qui se font un très beau revenu en prêchant la tempérance. J'en connais un, c'est un Américain, qui a demandé quinze guinées, soit quatre cents francs, pour une allocution d'une demi-heure au palais de Cristal. Ce même individu a demandé, pour lui et sa femme, cent cinquante-cinq livres sterlings (quatre mille francs), pour aller prêcher la tempérance à Brighton pendant dix jours, et, ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'on les lui a données.

Les Américains sont des gens sérieux en affaires. D'ailleurs, les renards feront bonne chère tant qu'il y aura des oies à plumer.

John Bull ne pourra jamais être bien fier de son jour du sabbat, tant que ses *public-houses* resteront ouverts le dimanche. Il y a, à Londres, quinze cent mille personnes dont l'existence est un problème insoluble, et qu'aucune

Église ne cherche à attirer dans son sein. L'aristocratie, la haute bourgeoisie, la classe moyenne, les boutiquiers, tous vont à l'église ou aux chapelles, la basse classe va au cabaret et se soûle jusqu'à onze heures du soir. « Fermons les *public-houses* le dimanche, » s'écrient les libéraux et les philanthropes. « Laissons-les ouverts » crient les conservateurs, archevêques et évêques en tête. « Nos musées, nos galeries de tableaux, nos théâtres, nos concerts, nos promenades publiques, tout est fermé le dimanche, me disait un conservateur. Nous autres, nous avons nos intérieurs confortables, nos clubs, où nous pouvons passer la journée sans aller à la recherche d'amusements; mais les gens de la basse classe vivent dans d'ignobles taudis, où voulez-vous qu'ils aillent? D'ailleurs, nous avons intérêt à leur laisser la seule distraction qu'ils comprennent et qui leur soit permise; tant qu'ils seront soûls, ils ne s'occuperont pas de nous; le jour où nous fermerons les cabarets de Londres le dimanche, nous aurons une révolution terrible. »

Terrible, en effet; il suffit d'avoir vu les figures des habitués de ces bouges, hommes comme femmes, pour en être convaincu. Cela fait frémir d'y penser.

Bible ou bière, évangile ou gin, il n'y a pas

autre chose le dimanche; point d'intermédiaire dans ce pays de contrastes [1]. C'est, comme l'a dit M. Taine, le paradis ou l'enfer; il n'y a point de purgatoire en Angleterre.

Les enfants ne doivent pas jouer le dimanche. J'en ai rencontré deux un jour qui jonglaient avec des oranges. Un monsieur s'approcha d'eux assez durement, et leur administra une sévère semonce sur leur perversité. C'étaient des enfants de six à sept ans. Les vieilles filles sont terribles ce jour-là; malheur aux enfants qui leur tombent sous la patte le dimanche.

En France, nos aveugles des rues jouent de la flûte. En Angleterre, ils lisent la bible à haute voix, en promenant les doigts sur des caractères imprimés en relief. J'en soupçonne plus d'un de savoir par cœur un chapitre de Jérémie, et de le réciter tout en faisant des pattes d'araignée sur sa bible.

Entrez dans une salle d'attente, vous y verrez les murs couverts d'affiches en gros caractères

1. Il y a, à Kilburn, petit quartier de Londres des plus respectables, 25 églises ou chapelles et 35 *public-houses*. Le 26 novembre 1882, de six à huit heures du soir, il est entré 5570 personnes dans les églises, et 5591 dans les *public-houses*. (DAILY-NEWS. — *A public worship and public-house census at Kilburn.*)

avec des citations de la bible. Allez au « côté des hommes », vous lirez en face de vous: *Dieu te voit*, ou bien *Dépêche-toi*, *Dieu t'attend*. C'est de la bible partout; impossible de faire un pas sans se mettre les pieds dedans.

M. de Bismarck qui, paraît-il, siffle avec un talent remarquable, débarqua à Hull un dimanche. « C'était la première fois, dit-il, que je mettais le pied sur le sol de l'Angleterre. Je me mis à siffler dans les rues. Un Anglais m'arrêta et me dit : « Monsieur, veuillez ne pas siffler. — » Pas siffler? Pourquoi? — Parce que c'est » défendu. C'est dimanche! » Je résolus de ne pas rester à Hull une heure de plus, et je partis pour Édimbourg. » Pauvre M. de Bismarck! Quelle inspiration! Aller en Écosse pour échapper à cette forme de tyrannie qu'on appelle en Angleterre l'observance du jour du Seigneur! L'Écosse, la patrie de Knox et le berceau du puritanisme! M. de Bismarck ne s'est jamais vanté du succès qu'il a remporté en Écosse, comme siffleur. le jour du Sabbat.

## XXVII

**Les églises et les chapelles. — Différentes manières de s'agenouiller. — Confession facile et commode. — Sermons d'occasion. — Services à grand orchestre. — Les quêtes. — Marins en détresse.**

En France, les catholiques vont à l'église, les protestants vont au temple, et les juifs à la synagogue.

En Angleterre, les membres de l'église anglicane vont *à l'église*, les membres des églises dissidentes vont *à la chapelle*.

Ce qui frappe un étranger qui entre dans les églises et les chapelles anglaises, c'est l'absence totale des pauvres. Je fais une exception, cependant, en faveur des églises catholiques.

L'église anglicane, qui compte dans son sein l'aristocratie, la haute bourgeoisie et environ la moitié de la classe moyenne, tous gens qui

admettent bien que dans l'autre monde il faudra vivre en commun, dans une société assez mêlée, mais qui ne sont pas pressés de faire connaissance, ne cherche pas à attirer les pauvres. Vous n'y voyez pas, en effet, une seule personne mal vêtue, à Londres surtout ; le pasteur veille à ce que ses ouailles soient en bonne compagnie.

Quant aux églises dissidentes ou chapelles, la raison est différente. L'Église anglicane est maintenue par l'État ; mais les chapelles sont entièrement entretenues aux frais des fidèles. Les ministres vivent de souscriptions, de quêtes, de cadeaux et d'invitations à dîner. Ici donc encore l'inutilité du pauvre est hélas ! bien évidente.

L'office divin est partout en anglais, et consiste principalement en lectures d'extraits de la Bible et en cantiques. Plus de la moitié du service se passe à chanter, à chanter faux et à tue-tête. Roland Hill voulait qu'on s'appliquât à bien chanter dans les églises : « il ne voyait pas, disait-il, pourquoi Satan aurait seul le privilège d'entendre de bonne musique ». Ce qu'il y a de certain, c'est que le bon Dieu n'en entend pas dans les églises de l'Angleterre, excepté peut-être dans les cathédrales.

La manière dont les fidèles se mettent à ge-

noux est assez remarquable. Le livre de prières est cependant fort précis à cet égard, il emploie même une phrase tautologique qui ne peut s'interpréter de deux manières : « Ici, dit-il, les fidèles devront s'agenouiller sur les genoux *(here the congregation shall kneel on their knees)*. »

Mais les fidèles s'agenouillent sur autre chose : ils s'asseyent; puis, ils posent les coudes sur les genoux, portent la partie supérieure du corps en avant, et se cachent la tête dans leurs mains. A une certaine distance, on les dirait tous à genoux. Point du tout : ils trichent, ils sont assis à leur aise.

Le service commence par la confession. Toute l'assemblée récite à l'unisson cet examen de conscience général, cette confession universelle, confession d'autant plus commode qu'on n'a pas à dire ce qu'on a fait : on ne spécifie pas : c'est la même confession pour le plus noir pécheur comme pour l'enfant le plus innocent : « Nous avons fait ces choses que nous n'aurions pas dû faire, et nous avons négligé de faire ces choses que nous aurions dû faire *(we have done those things which we ought not to have done, and we have left undone those things which we ought to have done)*. » C'est, comme on le voit, facile et commode. John Bull s'est

débarrassé, dans sa religion, comme dans toutes les circonstances de la vie, de tout ce qui est gênant et pourrait entraver la marche rapide et heureuse de ses petites affaires.

La confession finie, le pasteur donne l'absolution. Cette lessive de famille ainsi terminée à la satisfaction générale, le troupeau d'agneaux sans tache se met à écorcher les oreilles du Seigneur.

Le service se termine par un sermon, un sermon très court, qui dure rarement plus d'un quart d'heure. Comme chacun va à l'église de son goût, et qu'il y en a à choisir, Dieu seul en connaît le nombre ! il convient de rendre le service agréable. Ces sermons sont des productions de l'esprit généralement fort ordinaires, et ce qui en augmente la monotonie, c'est qu'ils sont lus. « Comment diable les pasteurs de l'Église anglicane peuvent-ils espérer que je me souviendrai de leurs sermons, quand ils ne sont pas capables de se les rappeler eux-mêmes ! » me disait un presbytérien de mes amis. Cette lecture du sermon s'explique de la manière suivante : tous les membres de l'Église anglicane ne sont pas d'accord sur certaines questions dogmatiques, et un prêtre peut faire un sermon qui déplaise à ses ouailles. Si l'on portait plainte à l'évêque du diocèse, il se pourrait qu'à un

moment donné ce pasteur eût à produire le sermon en question. Voilà pourquoi il l'écrit et le lit en chaire. J'en vois aussi une explication dans l'annonce suivante : « A vendre cinquante sermons à prix modéré. S'adresser, par lettre, à *Clericus*, poste restante, Manchester. »

Je trouve la plaisanterie suivante dans *Punch* :

« Ah ! Monsieur, y a-t-il des gens méchants au monde! dit une brave femme à son curé, on dit que vous avez volé vos sermons.

— Répondez à ces gens, ma chère bonne femme, qu'ils en ont menti. Ces sermons sont bien à moi... je les ai achetés. »

L'Église catholique, elle, qui a des cathédrales, des cardinaux, des archevêques, des évêques et un nombreux clergé à entretenir à ses frais, est obligée de faire flèche de tout bois pour vivre.

Le dimanche, les églises catholiques donnent des concerts après le service. Ces concerts sont annoncés dans les journaux à la colonne des théâtres. On paye six pence dans la nef centrale, et trois pence dans les bas-côtés. Dans les grandes occasions, alors qu'il y a procession solennelle dans l'intérieur de l'église, évêque en queue, on paye un schelling et six pence. Les

prix sont doublés. On reçoit sa contre-marque à l'entrée, tout comme au théâtre. Ces concerts sont d'autant plus courus que, le dimanche, il n'y a pas de concurrence. Du reste, il y en a d'excellents : orchestre complet, chanteurs, rien n'y manque.

Le public anglais ne se gêne pas à ces soirées musicales; on voit qu'il est venu à l'église pour entendre de la musique. Il est assez curieux de voir l'assemblée tourner le dos à l'autel, pour faire face à l'orchestre qui se trouve ordinairement placé dans la tribune au-dessus de la grande porte.

J'accompagnai un soir aux vêpres de la cathédrale catholique de Southwark une dame d'un protestantisme assez austère. En voyant l'orchestre et les lustres éclatants de lumière, la bonne dame se crut au diable : « Croyez-vous, me dit-elle à l'oreille, quand nous fûmes assis dans notre banc, que je n'aurai pas l'air ridicule en faisant mes prières? »

En revanche, les services de l'abbaye de Westminster et de la cathédrale de Saint-Paul sont très imposants : les chants sont magnifiques, sévères mais grandioses. Les sermons y sont faits par les plus grands orateurs de la chaire anglaise.

Dans les églises dissidentes, point de *prayer-*

*book* ou de liturgie. Le ministre conduit le service à lui tout seul : il prie pour l'assemblée, entonne les cantiques, fait un sermon, et termine en tendant son chapeau. Le produit de la quête est pour lui, c'est son salaire.

La quête est le *clou*, comme on dirait au théâtre, de l'office divin en Angleterre. En France, on quête avec une bourse profonde en forme de sac; en Angleterre on est plus intelligent que cela : on fait la quête avec un petit plateau. Tel qui fourre un bouton de culotte au fond d'un sac, étale une pièce d'argent sur un plateau. Le quêteur, au sortir de la sacristie, y place lui-même quelques demi-couronnes et autre monnaie d'argent, tout comme le médecin place des louis d'or sur son pupitre; c'est pour vous dire : « Voilà ce qu'il faut me donner. » Quand on va à la messe en France, il faut arriver avant l'Évangile pour que cela compte; en Angleterre, il faut arriver avant la quête. Vous ne verrez jamais le ministre anglais commettre la maladresse de faire faire la quête à la porte, à la sortie de l'office, alors que tout le monde se presse et que très peu font attention au sac qui leur est tendu. Tandis que vous êtes à votre place, on fait passer le plateau devant vous; votre voisin de droite vous le présente, et vous le passez vous-même à votre tour à votre voisin

de gauche, et ainsi de suite jusqu'au bout du banc, où le quêteur le reprend pour recommencer au banc suivant. Impossible de fermer les yeux et d'avoir l'air de dormir, comme cela se pratique en France, quand le prêtre fait simplement sonner son sac au bout du banc sans le faire passer.

La plaisanterie suivante est, en Angleterre, usée, rebattue : Deux marins ont fait naufrage et vont périr. « Que pouvons-nous faire pour recommander notre âme à Dieu? dit l'un d'eux; nous ne savons pas prier, nous ne savons pas de cantiques, que pourrions-nous bien faire de religieux? — Faisons la quête », suggère l'autre.

## XXVIII

### Les religions de l'Angleterre.

Si le christianisme consiste à aller au temple et à passer sa vie à discuter des questions de théologie, John Bull est terriblement chrétien. Si la piété consiste à se quereller sur des dogmes au lieu d'appliquer des principes, la piété de John n'a point d'égale sur la terre. La religion est passée, en Angleterre, à l'état de manie, de maladie; mais, bonne ou mauvaise, il en faut. N'importe quelle religion plutôt que pas de religion. En France, on vante ses farces, même celles qu'on ne fait pas; en Angleterre, on vante ses vertus, surtout celles qu'on n'a pas. Le Français est fanfaron de vice, l'Anglais est hypocrite de vertu. Ici, l'on respecte toutes les croyances religieuses : les *Sauteurs*, les *Braillards*, les *Peculiar People*, les *Salvationnistes*;

les libres-penseurs seuls sont mis au ban de l'empire. Quand on veut une place, on se présente chez son futur patron comme chrétien; on s'annonce dans les journaux comme buveur d'eau. Si, en France, on s'offrait comme bon chrétien, on se verrait allonger un coup de pied péremptoire à vous envoyer droit en paradis.

Chaque Anglais adore le bon Dieu à sa façon. Il existe ici cent quatre-vingt-trois sectes religieuses reconnues par le *Registrar-General*. Chacune de ces sectes a naturellement découvert la vérité. Comme malheureusement personne n'est encore revenu raconter ce qu'il a vu dans l'autre monde, il semble probable que, pendant longtemps encore, il y aura de beaux jours de paix et d'abondance pour les derviches, les faquirs et autres gens, qui vivent, dans l'oisiveté, de la superstition et de la simplicité des peuples.

Le christianisme est admirable, les chrétiens le sont beaucoup moins; j'ai plus d'estime pour les musulmans qui suivent leur religion. Montrez-moi le chrétien qui aime son prochain comme lui-même; qui tend la joue gauche quand on lui a administré une gifle sur la joue droite; qui pardonne à ses ennemis; qui ne redemande pas ses biens à celui qui les lui a pris; qui ne fait pas aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît.

La religion a perdu beaucoup de sa pureté et de sa sincérité le jour où elle a cessé d'être privée, surtout en Angleterre où, grâce à la concurrence, au libre-échange en matière religieuse, chacun prend à tâche de paraître meilleur que son voisin. « Quand vous voudrez prier, n'allez pas au temple, ne montez pas sur le toit de votre maison, enfermez-vous dans votre cabinet et fermez vos volets. » Ah bien, ouiche !

Les catholiques voient le pape ; les protestants, Luther et Calvin ; les puritains, John Knox ; les Wesléyens, John Wesley ; les Salvationnistes, monsieur, madame et mademoiselle Booth ; les anabaptistes de Londres se pressent en foule au Tabernacle pour entendre une parole tomber des lèvres de M. Spurgeon ; les *Revivalistes* se croient sauvés en touchant le pan de la redingote de M. Moody ou de M. Sankey. J'ai vu des femmes prendre la main de ces évangélistes, comme ils passaient à travers la foule pour se rendre sur l'estrade où ils allaient prêcher, et s'en aller heureuses. Quand les catholiques ont la goutte, c'est à Notre-Dame de Lourdes, à Notre-Dame de la Salette, à la bienheureuse Germaine qu'ils s'adressent ; c'est à Sainte-Barbe qu'ils demandent de les garantir de la foudre ; somme toute, le bon Dieu ne semble jouer pour tout ce monde-là qu'un rôle fort secondaire.

En Angleterre, l'idée religieuse domine, absorbe toutes les autres. Les prisons et les maisons de fous sont remplies de maniaques religieux.

En France, quand on entend parler d'un grand crime, on s'écrie : Où est la femme? Ici, cherchez, et vous trouverez la chapelle. Il est peu de banqueroutiers vraiment dignes du nom qui n'aient fait bâtir une église ou une chapelle pour augmenter la confiance des souscripteurs, peut-être bien aussi pour rendre au bon Dieu un peu de ce qu'ils avaient pris aux hommes. J'ouvre mon journal aujourd'hui ; j'y vois un individu accusé de banqueroute frauduleuse. Une bonne dame, qui avait placé des valeurs entre ses mains, avoue qu'elle avait confiance dans l'accusé, « surtout depuis le jour où, lui ayant envoyé une loge pour l'Opéra, il lui avait fait répondre qu'il avait la satisfaction de pouvoir dire qu'il n'avait jamais mis le pied dans un endroit pareil ».

On se rappelle les écœurantes professions religieuses que fit, pendant des mois, Guiteau, le vil et lâche assassin du pauvre président Garfield.

Le Royaume-Uni possède deux Églises d'État : l'Église Anglicane, en Angleterre et dans le pays de Galles ; l'Église presbytérienne, en Écosse. L'Église d'État a été abolie, en Irlande, en 1869.

L'Église Anglicane est sous la juridiction de deux archevêques, l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, et l'archevêque d'York, et de trente évêques. Les deux archevêques et vingt-quatre évêques siègent à la Chambre des Lords.

L'Église d'Écosse est sous la juridiction d'une Assemblée générale, composée de députés ecclésiastiques et laïques, et présidée par un modérateur élu par l'assemblée, et un *lord High Commissioner*, nommé tous les ans par la reine.

Les principales Églises dissidentes sont : les méthodistes, les anabaptistes, les sociniens ou unitaires, les congrégationnalistes ou indépendants, et les wesléyens.

Sur une population de 81,000,000 d'âmes, dans le Royaume-Uni et dans les Colonies, 18,000,000 appartiennent à l'Église Anglicane ; 14,500,000 à l'Église méthodiste ; 13,500,000 à l'Église catholique ; 10,250,000 à l'Église presbytérienne ; 8,000,000 sont anabaptistes ; 6,000,000 congrégationnalistes ; 1,000,000 sociniens ; et environ 10,000,000 appartiennent à différentes sectes de moindre importance.

Je vais donner en entier la liste des cent quatre-vingts et quelques sectes religieuses de l'Angleterre, quitte à revenir plus tard sur celles qui présentent quelque intérêt spécial.

Voici la liste :

Les Chrétiens de l'Avent ;

Les Apostoliques ;

Les Arminiens, qui, contrairement aux Calvinistes, croient que Jésus-Christ a, par sa mort, sauvé tous les hommes ;

Les Anabaptistes, qui n'admettent pas que le baptême soit conféré avant l'âge de raison, et avant que le chrétien ait fait un acte de foi ;

Les Croyants baptisés ;

Les Croyants chrétiens, ou Chrétiens parfaits qui croient que leurs prières seules peuvent influencer les décrets de la divine providence ;

Les partisans de Johanna Southcott, dont je parlerai dans un chapitre spécial ;

Les Méthodistes bienveillants ;

Les Chrétiens de la bible ou Bryanites, secte fondée en 1815 par William O'Bryan, et qui reçoivent la communion assis pour imiter la position dans laquelle les apôtres la reçurent à la Cène ;

L'Association de la défense de la Bible et de sa propagation ;

L'Armée du ruban bleu, dont les adhérents ne boivent que de l'eau ;

Les Frères en Jésus-Christ qui n'admettent aucun rite et n'ont aucun ministre ; ils se baptisent eux-mêmes : prêcher l'évangile, c'est pour

eux nier que l'œuvre du Sauveur est terminée ;

Les Calvinistes, qui refusent de croire à la présence réelle ;

Les Anabaptistes calvinistes qui trouvent les opinions de Wesley trop arminiennes ;

L'Église catholique apostolique ;

Les Chrétiens qui professent d'appliquer les principes de l'évangile ;

Les Croyants chrétiens ;

Les Frères chrétiens ;

Les Disciples chrétiens ;

Les Éliasites chrétiens ;

Les Israélites chrétiens ;

La Mission chrétienne ;

Les Chrétiens abstinents ;

Les Chrétiens tempérants ;

Les Chrétiens unionistes ;

Les Christadelphiens ;

L'Église anglicane, divisée elle-même en haute Église, basse Église et Église libérale. Les adhérents de la haute Église ou ritualistes adoptent le confessionnal et les cérémonies à grand spectacle, à l'instar des catholiques romains ; ils ne reconnaissent pas l'autorité du pape, ce qui leur permet d'émarger sur la liste de l'État ; la basse Église affecte l'austérité calviniste et donne presque la main aux églises dissidentes ; l'Église libérale ne croit pas à l'enfer et compte,

parmi ses principaux ministres, les noms les plus illustres de l'Angleterre; le feu doyen Stanley, de Westminster, en était l'ornement.

L'Église presbytérienne d'Écosse;

L'Église libre d'Écosse;

L'Église du Christ;

L'Église du peuple;

L'Église du progrès;

Les Congrégationnalistes indépendants qui nomment eux-mêmes leurs ministres et n'ont point de formes de prières;

L'Église de la comtesse de Huntingdon, qui adopte le rite de l'Église anglicane, et qui fut fondée au XVIII[e] siècle par lady Selina Shirley, comtesse de Huntingdon;

Les *Covenanters*, secte fondée au XVI[e] siècle, à une époque où l'on croyait l'Église protestante en danger;

La Mission de Coventry;

Les Luthériens danois;

Les Disciples en Jésus-Christ;

Les Disciples de Jésus-Christ, fondés par M. Thomas Campbell, qui proposa de mettre de côté toutes les questions dogmatiques, et d'établir l'Unité de l'Église du Sauveur;

L'Église orthodoxe de l'Est;

Les Éclectiques;

Les Dissidents épiscopaliens;

L'Église libre évangélique;

La Mission évangélique;

L'Union évangélique, fondée en Écosse, en 1840, par M. James Morrison, qui proclame que le plus grand péché est de ne pas croire que Jésus ait sauvé, par sa mort, tous les hommes passés, présents et à venir;

Les Sectateurs du Sauveur;

L'Église chrétienne catholique libre;

Les Chrétiens libres-penseurs, qui rejettent la doctrine de la Trinité et de l'immatérialité de l'âme;

Les Chrétiens libres;

L'Association chrétienne libre;

L'Église libre;

L'Église épiscopale libre;

L'Église libre d'Angleterre;

L'Église libre d'Écosse;

Les Chrétiens évangéliques libres;

Les Chrétiens de la Grâce libres;

Les Frères évangéliques;

L'Église évangélique;

Les Évangélistes libres;

Les Méthodistes libres;

L'Église de l'Union libre;

Les Anabaptistes généraux;

Les nouveaux Anabaptistes;

Les Anabaptistes stricts;

La Communité évangélique allemande ;

Les Luthériens allemands ;

Les Glassistes, secte fondée en Écosse, au XVIII^e siècle, par John Glass, dans laquelle on est admis en recevant un saint baiser ; ces sectateurs s'abstiennent de sang et ne touchent point, par conséquent, aux animaux qui n'ont pas été préalablement saignés ;

La Bande glorieuse ;

Les Catholiques grecs ;

La Société psychologique de Halifax ;

La Bande d'Alleluia, secte dont les services consistent en actions de grâces ;

La Mission de l'Espérance ;

Les Humanitaires qui n'admettent pas le caractère divin du Sauveur ;

Les Indépendants ;

Les Méthodistes indépendants ;

Les Réformés indépendants ;

Les Unionistes indépendants ;

Les Inghamistes, ou adhérents de M. Benjamin Ingham, gendre de la fameuse comtesse de Huntingdon ;

Les Israélites ;

L'Église presbytérienne d'Irlande ;

Les Juifs ;

Les Luthériens qui, contrairement aux Calvinistes, croient à la présence réelle du corps et

du sang de Notre-Seigneur dans l'eucharistie;

L'Union méthodiste réformée;

Les Missionnaires;

Les Méthodistes modernes;

Les Moraviens;

Les Mormons;

La Société des marins de Newcastle;

La Nouvelle Église;

Les Nouveaux Anabaptistes;

Les Nouveaux Wesléyens;

La Nouvelle Église de Jérusalem;

Les Nouveaux Méthodistes;

Les Vieux Anabaptistes;

Les Anabaptistes déclarés;

L'Ordre de Saint-Austin;

L'Église orthodoxe de l'Est;

Les Anabaptistes particuliers;

Les *Peculiar People,* sectateurs qui laissent à la Providence le soin de les guérir de tous les maux;

Les Frères de Plymouth;

L'Église protestante polonaise;

La Mission de Portsmouth;

L'Église presbytérienne d'Angleterre, fondée par les Puritains;

Les Anabaptistes Presbytériens;

La Congrégation primitive;

L'Église libre primitive;

Les Méthodistes primitifs;

Les Progressionnistes ;

Les Membres protestants de l'Église anglicane;

Les Protestants trinitaires;

L'Union protestante;

La Providence;

Les Quakers;

Les Braillards *(Ranters)*, dont le culte consiste à sauter et à frapper dans les mains;

Les Chrétiens rationnels;

Les Réformateurs;

L'Église anglicane réformée;

L'Église épiscopale réformée;

Les Presbytériens réformés;

Les Religionnistes récréatifs;

Les Revivalistes;

Les Catholiques romains;

La Société de Salem;

Les Sandémaniens, qui ne sont autres que les Glassistes, M. Robert Sandeman ayant été le disciple le plus fervent de M. Glass;

Les Anabaptistes écossais;

Les Frères du second avent, qui attendent la seconde venue du Messie;

Les Sécularistes qui prétendent qu'il faut s'occuper des choses de ce bas monde avant de songer à son salut, et que la religion ne saurait prétendre au monopole de ce qui est bon et moral;

Les Séparatistes, qui tiennent, paraît-il, leurs biens à la disposition des frères en détresse, et refusent de prêter serment;

Les Anabaptistes du septième jour;

Les Trembleurs *(Shakers)*, secte fondée par la mère Anne Lee, qui eut une révélation divine, par laquelle elle apprit que la force matérielle de la chair était la cause de la dépravation des hommes. (Je reviendrai sur cette secte.)

La Société de la Nouvelle Église;

L'Église spirituelle;

Les Spiritualistes, qui croient être en relation avec les esprits de l'autre monde;

Les Swedenborgiens, secte fondée par Emmanuel Swedenborg, en 1688;

Les Méthodistes tempérants;

Les Trinitaires;

Les Anabaptistes de l'Union;

Les Unionistes;

Les Sociniens ou Unitaires, qui rejettent la Trinité et la divinité de Jésus-Christ et diffèrent peu des Humanitaires;

Les Anabaptistes unitaires;

Les Chrétiens unitaires;

L'Église chrétienne unie;

L'Église méthodiste libre unie;

Les Presbytériens unis;

Les Chrétiens universels, qui croient que Dieu

appellera un jour tous les chrétiens dans son sein, qu'ils aient été bons ou mauvais en ce monde, et qui affirment que le péché ne reste pas impuni, mais que la punition a lieu sur la terre avant la mort;

Les Calvinistes gallois;
Les Presbytériens gallois;
Les Wesléyens gallois;
Les Wesléyens;
Les Méthodistes wesléyens;
Les Réformateurs wesléyens;
La glorieuse Bande de la Réforme wesléyenne;
La Mission évangélique des ouvriers.

*Ci falt* la liste des agences de salut en Angleterre. Si John Bull ne va pas tout droit au ciel, vous le voyez, ce ne sera pas de sa faute. Je vais à présent donner quelques détails sur quelques-unes de ces sectes plus intéressantes que les autres.

## XXIX

**Autres sectes religieuses en perspective. — Point de papisme! — Le Vendredi Saint. — Le calvinisme en Écosse. — Les Mormons de la vallée du Lac Salé. — Mariage de la Pucelle d'Orléans. — Les Quakers. — Les Shakers. — Pourquoi va-t-on à l'église?**

De nouvelles sectes se fondent tous les jours. Un ministre obscur découvre une nouvelle interprétation de quelque passage de l'Écriture sainte; aussitôt il réunit une congrégation, fait appel aux poches de ses adhérents, appel toujours entendu, et il se bâtit son petit temple. Vous recevez souvent une circulaire conçue à peu près en ces termes : « Monsieur, depuis longtemps le besoin d'une nouvelle chapelle s'est fait sentir dans le voisinage. M. le révérend X. est prêt à entrer en fonctions aussitôt que les fonds nous auront permis de lui bâtir cette chapelle. » D'abord, on bâtit une cha-

pelle en bois; puis les quêtes grossissent, et le zinc remplace le bois; et, pour peu que le zèle ne se refroidisse pas trop, on voit bientôt s'élever un temple en belles pierres de taille.

Londres va ainsi posséder bientôt une église théiste, fondée par un monsieur qui, depuis quatre ou cinq ans, se démène comme un forcené, pour prouver que Dieu le Père seul est adorable. Les fonds n'arrivent que lentement et le monsieur en question est indigné : « Le théisme, dit-il, a beaucoup d'adhérents; pourquoi donc n'avouent-ils pas franchement leur croyance et ne viennent-ils pas *à moi?* » Il n'a, paraît-il, mis de côté que 150,000 francs; il ne trouve pas que ce soit assez pour bâtir un temple digne de la secte qu'il est appelé à édifier.

On prépare aussi en ce moment une église des Saints-Apôtres pour y donner des représentations à grand spectacle, avec orchestre, chanteurs, *prima donna*, etc. L'autel sera entouré de statues gigantesques représentant les apôtres. Derrière, au milieu de sombres rochers massifs, sera un crucifix lumineux. Deux cents choristes, accompagnés par des instruments à cordes, par la harpe surtout, chanteront les services. L'intérieur sera illuminé, au moyen d'une immense croix d'argent doré, aux quatre extrémités de laquelle se trouveront des lampes électriques.

Ça promet, comme vous voyez. L'organisateur de ces fêtes, l'impresario, est un jeune et joli prêtre de l'Église anglicane qui a dû, il y a peu de temps, quitter le bercail pour avoir régalé de whisky et de baisers deux jolies paroissiennes.

De toutes les religions énumérées dans le chapitre précédent, la moins populaire est la religion catholique, apostolique et romaine. *No popery!* est encore aujourd'hui le cri du peuple anglais. Les Trembleurs, les Sauteurs, les Salvationnistes, les Braillards, ne les effrayent point; mais les prêtres noirs et rasés leur rappellent les bûchers de Smithfield et Marie la Sanguinaire : Enfant échaudé craint le feu, disent les Anglais. La haine du papisme est poussée jusqu'à l'extravagance. Ainsi, par exemple, le Vendredi-Saint est considéré, surtout par les sectes dissidentes, comme un jour de réjouissances publiques, une sorte de *Bank holiday*; il s'agit, avant tout, d'éviter de faire ce que l'on fait à Rome. « Jésus est mort aujourd'hui, recueillons-nous, » dit-on en France ; « Jésus nous a sauvés aujourd'hui, réjouissons-nous, » dit-on en Angleterre. Malgré cela, la plupart des Anglais font encore maigre le Vendredi-Saint.

Pour voir le protestantisme dans toute son austérité, c'est en Écosse qu'il faut aller : là, on

pratique le calvinisme dans toute sa brutalité. C'est qu'en Écosse on n'entend guère la plaisanterie; on ne fait pas les choses à moitié; on y est sérieux en diable. Je connais un ministre presbytérien écossais qui enseigne l'oraison dominicale à ses enfants en leur administrant un bon coup de canne au travers du dos, à chaque faute, à chaque hésitation qu'ils font. Pour ces chrétiens à l'humeur chagrine, la gaieté est suspecte, une plaisanterie est un péché, car une plaisanterie est un acte de frivolité, et il faudra rendre compte un jour de toutes les paroles inutiles. C'est un peuple vertueux que le peuple écossais, *in earnest* s'il en fut jamais!

L'Eglise mormone, si florissante en Amérique, admet la polygamie et la théocratie. Non content des épouses qu'il a eues en ce monde, le Mormon peut encore aspirer à contracter le mariage au sein des élus. C'est en effet le privilège de cette église, de récompenser une vie exemplaire, en mariant le défunt à quelque grande âme du séjour des bienheureux. En 1876, un de mes amis visita les Mormons de la vallée du Lac Salé, et fut présenté à une princesse russe, aujourd'hui l'une des femmes d'un évêque mormon. Voici quelques impressions de cette dame, telle qu'elle les confia à mon ami: « Mon premier

mari est mort il y a une douzaine d'années; il était très bon pour moi ; malgré cela, sa mémoire m'est en horreur, parce qu'il ne traitait pas ses autres femmes avec les mêmes égards, avec le même amour qu'il avait pour moi ; et, dans notre religion, nous n'admettons pas qu'un mari accorde la préférence à aucune de ses épouses. Quant à notre second mari, ah ! Monsieur, quel homme ! quel saint ! Nous ne le pleurons pas, nous lui envions son sort; il est dans le séjour de la gloire éternelle ; et, l'année dernière, Monsieur, nous l'avons marié, dans notre église,..... à la Pucelle d'Orléans ! »

Les *Quakers* ou *Trembleurs*, ainsi nommés parce que les adhérents de cette secte se glorifiaient, à l'origine, dans les contorsions qu'ils faisaient dans leurs exercices de dévotion, contorsions qui les faisaient paraître trembler devant Dieu. Les *Quakers* ne s'agenouillent que devant l'Être Suprême, ne tirent leur chapeau à personne, tutoient tout le monde, refusent de prêter serment et de servir dans l'armée, la guerre étant pour eux illicite et criminelle. Ils n'admettent aucun sacrement. Cette secte, aussi appelée la Société des Amis, ne reconnait aucune consécration ; chacun d'eux peut prendre la parole dans leurs assemblées. Le silence

complet est observé à ces meetings, jusqu'à ce que l'un de ces nouveaux convulsionnaires, mis en mouvement par le Saint-Esprit, commence à prier et à gesticuler. Cette secte fut fondée, en 1650, par un cordonnier du comté de Leicester, nommé George Fox. John Bright, le grand homme d'État anglais, est un quaker ; aussi a-t-il quitté le ministère de M. Gladstone, en 1882, quand celui-ci entreprit la guerre d'Égypte.

Les véritables Trembleurs sont aujourd'hui les *Shakers* d'Amérique. Le service religieux consiste à se mettre en rang, les hommes d'un côté, les femmes en face, et à battre des mains, à brailler et à sauter jusqu'à extinction de souffle et de chaleur naturelle. Il ne faut pas désespérer de voir se fonder bientôt une secte qui adore le bon Dieu en marchant sur les mains. Rien ne s'y oppose, et, pourvu qu'on ait une église, une chapelle, une simple pièce à soi, il n'est pas ici de loi qui s'oppose au culte le plus extravagant. Ce qu'il faut, dans ce pays *church going*, c'est une croyance, n'importe laquelle.

« Pourquoi allez-vous à l'église ? s'écriait un jour, devant moi, le ministre d'une petite église anglicane du Devonshire, je vais vous le dire. Toi, tu y vas pour avoir l'air aussi bon, sinon meilleur, que ton voisin ; toi, fermier de milord,

tu y vas pour faire plaisir à ton seigneur; toi, boutiquier, pour inspirer confiance à tes pratiques; toi, jeune femme, pour montrer ta nouvelle robe; *in fact, you all go to church because you know you are nowhere if you don't go to church.* »

Dans ce petit volume d'actualités, je crois devoir réserver un chapitre spécial aux Salvationnistes, les héros du jour.

## XXX

*Salvation Army.* — Placards blasphématoires. — Les derviches. — Services salvationnistes. — Comment on se rend en enfer. — Un général pas bête. — Pilules de salut. — *Peculiar people.* — Johanna Southcott et les sauteurs.

Aux grands maux les grands remèdes.

Ces basses classes qui, comme je l'ai dit ailleurs, ne mettent jamais les pieds dans les églises, il a bien fallu songer aussi à les sauver, j'entends, à leur procurer le salut éternel. Or, les églises et les chapelles protestantes n'en veulent pas; l'église catholique, avec ses chants mystiques et ses services en latin, leur ferait autant d'effet qu'une pantomime; les prédicateurs des rues sont monotones et n'attirent que les badauds et les flâneurs : il a fallu adopter des moyens énergiques. On est allé réveiller le

fanatique qui dort même sous l'humble veste de l'Anglais le plus misérable.

Moyennant quelques schellings, on a enrôlé une centaine d'ouvriers; puis on a levé l'étendard du salut, et, tambour battant, dansant, sautant, gesticulant, hurlant, on a promené ces recrues dans les rues de Londres, à l'ébahissement d'une population qui riait à s'en tenir les côtes. « Riez si vous voulez, s'écriaient ces nouveaux prosélytes, vous êtes damnés, et nous sommes sauvés, rira bien qui rira le dernier. » Et la troupe de sauter plus haut et de hurler plus fort: « *Cry out and shout, drink water, and praise the Lord.* »

Puis l'argent est arrivé de toutes parts. Une pluie de guinées. L'Angleterre est toujours prête à jouer de la poche, quand il s'agit de propager une idée philanthropique ou religieuse. Les convertis sont accourus en foule; les petites compagnies sont devenues de gros bataillons; et cette association, qui naguère comptait à peine dans le pays quelques centaines d'adhérents, forme aujourd'hui une armée de quatre cent mille soldats, bien disciplinés, commandés par un général en chef, des colonels, des capitaines, des lieutenants, des sous-officiers; toute la hiérarchie militaire.

L'armée des élus, ou plutôt la *Salvation Army*,

car il vaut mieux lui laisser son nom, enivrée de ses succès, continue sa marche triomphale, de ville en ville, à travers l'Angleterre, et menace de devenir un fléau, ni plus ni moins. Non satisfaite de tenir ses réunions dans ses casernes — c'est ainsi que ces gens appellent leurs maisons de fous — elle envoie des détachements, musique en tête, convertir un quartier, une rue, une maison. Malheur à vous si votre salut paraît douteux à quelque agent de la *Salvation Army*. Un détachement viendra se planter effrontément devant votre maison, avec des trombones, des cornets à piston, des tambours de basque et des grosses caisses : une cacophonie à vous faire dresser les cheveux sur la tête. « Le diable est là, feu sur lui ! » crieront-ils ; et, bon gré mal gré, il faudra que vous soyez sauvé, à moins que vous ne preniez le sage parti de vous sauver vous-même. La police n'ose pas ou ne veut pas intervenir, et vous n'avez qu'une chose à faire : c'est de mettre de côté votre travail, ou le livre que vous lisez ; c'est d'aller consoler votre bébé qui pousse des cris de terreur dans son berceau, et d'attendre que ces sauvages se soient égosillés et retirés.

La *Salvation Army* a son organe officiel : le *Cri de guerre*, son quartier général, son état-major, et, ce qui est plus grave encore, son banquier.

Les différents régiments reçoivent leurs ordres du général en chef. Ces proclamations, qui frisent tant soit peu le blasphème, sont affichées sur les murs ; je vais vous en donner deux. J'ai copié la première à Scarborough.

« Le capitaine Condy, la tambourineuse américaine, des guerriers mâles et femelles, avec une armée de soldats de sang et de feu, marcheront aujourd'hui à travers Scarborough.

A 6h 30m, exercice des genoux et du mouchoir ; à 10h 30m, arrivée du Saint-Esprit ; à 2h 30m, enclouage des canons de l'ennemi ; à 6h 30m, incendie sur toute la ligne ; à 8h, galop d'actions de grâces (*Hallelujah gallop*).

Lundi, à 2h 30m, la tambourineuse américaine chantera et parlera au nom de Jésus, avec d'autres officiers ; à 6h 30m, les soldats se réuniront à la caserne pour

LA PARADE EN GRANDE TENUE.

*Mouchoirs rouges, jaquettes et tabliers blancs,*
*et chapeaux alleluia* (sic) *de rigueur.*

On offrira aux rebelles des conditions de paix.

Le chirurgien de l'armée donnera ses soins aux blessés. Ce jourd'hui, etc.

Par ordre du roi Jésus et du capitaine Cadman. »

Le jour des régates, à Torquay, j'ai lu le placard suivant :

« SALVATION ARMY.

Réunion gigantesque, présidée par le major Pavey et les capitaines Davies et Harry.

A 11$^h$, réception du Saint-Esprit.

A midi, départ de la caserne, et marche triomphale à travers le camp de l'ennemi,

A 2$^h$, grande bataille.

On se réunira à 9$^h$ 30$^m$, dans la forteresse, d'où l'on tirera l'Évangile à boulets rouges dans les rangs des esclaves du diable. (Ici, il faut entendre les paisibles promeneurs qui devaient aller voir les régates.)

*N. B.* Un grand médecin (Jésus-Christ) sera présent et prodiguera ses soins aux malades et aux blessés. »

Je suis entré un jour dans une caserne de salvationnistes (excusez le mot, il est anglais maintenant). Le service allait commencer. L'orchestre se composait d'un trombone, de deux cornets à piston, d'un tambour de basque, et de deux grosses caisses. La grosse caisse est le fond de toute musique anglaise. Je me rappelle avoir entendu jouer une fantaisie sur le *Pré aux Clercs* à la musique du premier régiment de l'artillerie

de la garde. Quand arriva l'air : *Rendez-moi ma patrie*, la grosse caisse se mit à accompagner, en frappant un coup formidable au commencement de chaque mesure. L'assemblée, pour en revenir à nos héros, hurlait, au milieu d'applaudissements répétés, un cantique à 99 couplets dont le refrain finissait par les mots « *Jésus est à moi* », quand un grand gaillard d'une vingtaine d'années monta sur une scène improvisée, battit des mains, et se mit à tourner jusqu'à ce que, complètement étourdi par le mouvement, il tomba évanoui sur le plancher. L'assemblée se leva comme un seul homme, et s'écria : Il est sauvé ! il est sauvé ! *He is saved! He is saved!*

— Pas encore », cria un sceptique, qui se tenait contre la porte d'entrée, tout prêt à filer, en cas de représailles.

Là-dessus, un autre salvationniste se mit à prier : « Écoutez les moqueurs, dit-il, le diable est chez nous.

— Le diable est chez nous, répéta l'assemblée.

— Mettons-le à la porte, fit l'orateur.

— Mettons-le à la porte », répondirent-ils tous en chœur.

Le diable n'attendit pas qu'on prît un parti définitif à son égard, il décampa en un clin d'œil.

Les moqueurs sont terribles. Je m'en rappelle

un qui demanda un jour à une jolie salvationniste si elle se sentait sauvée: « Dites donc, vous! lui répondit-elle, qu'est-ce que ça vous fait? Mêlez-vous donc de vos affaires. »

La litanie est la forme de prière généralement adoptée dans ces meetings. « O Seigneur, sauve la nation anglaise, ton peuple de choix.

— Amen, répond l'assemblée.

— Nous, nous sommes sauvés, mais il y en a encore beaucoup au service du démon, sauve-les.

— Amen. »

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'imagination de l'orateur ait épuisé ses ressources.

Le nombre des salvationnistes et leur fortune en caisse ont attiré l'attention des autorités ecclésiastiques. Il y aurait là, en effet, un joli surcroît de revenu pour l'église anglicane, si elle réussissait à admettre la *Salvation Army* dans son sein. L'archevêque de Cantorbéry leur a envoyé cinq livres sterlings pour les aider à payer le prix d'une caserne. La reine elle-même a été jusqu'à leur envoyer son *support moral*. La reine ne pouvait pas se compromettre, elle, la tête de l'église anglicane, en faisant un cadeau qui appartenait de droit au culte de l'État; et puis, dans la famille royale d'Angleterre, on a des principes d'économie.

Les maîtresses de maison commencent à porter des plaintes amères contre l'Armée. Les bonnes ne peuvent plus tenir en place ; elles éprouvent le besoin d'être sauvées, et il se trouve toujours un capitaine, ou au moins un sergent de la *Salvation Army* prêt à leur rendre ce service-là.

Je voyais l'autre jour, dans un compte-rendu de *Police-court* qu'une pauvre fille avait été *sauvée* par un capitaine salvationniste, qui l'avait emmenée chez lui pour mieux s'assurer du succès. Ce saint homme de capitaine lui avait aussi volé les quelques bijoux qu'elle possédait. Que voulez-vous ? comme le disait mon ami du dimanche : David lui-même était un grand pécheur.

Le *Cri de guerre* annonce la conversion de Jane Johnson. C'est fâcheux : un des types les plus intéressants de la métropole disparaît. Jane Johnson a soixante-huit ans, et elle a subi deux cent quatre-vingt-seize condamnations pour ivrognerie. Malgré le temps qu'elle a passé en prison, la santé de Jane est excellente, et tout porte à croire que, sans la déplorable intervention de la *Salvation Army*, qui a coupé court à sa carrière, à la fleur de l'âge, elle eût pu terminer dignement l'existence, et mourir comme elle a toujours vécu, *ad majorem gloriam publicani* [1].

1. Au moment de mettre sous presse, j'apprends avec plaisir que Jane vient d'être condamnée à huit jours d'em-

L'église réformée qui, depuis l'époque de Cromwell, n'a pas cessé de se diviser et de se subdiviser en sectes de toutes sortes, devait nécessairement aboutir à cette fin grotesque. Bien des églises dissidentes y ont aidé, en vulgarisant les services. On a cherché à rendre la religion attrayante, on l'a rendue comique. Les pasteurs, transformés en acteurs, sont devenus des idoles ; on a voulu voir en eux des sauveurs, au lieu de lever les yeux vers les régions sublimes. Tel n'irait pas au temple pour adorer Dieu, qui y courrait pour entendre son cher ministre. Ces représentations ont été imaginées à bonne intention ; elles n'ont pas laissé, cependant, de produire les résultats que j'ai essayé de décrire dans le présent chapitre.

Un des pasteurs les plus éminents de l'église dissidente, je pourrais dire le plus éminent sans crainte, au beau milieu d'un sermon, imagina un jour de se placer à califourchon sur la rampe de la chaire, et de se laisser glisser ainsi jusqu'au bas. « Voilà, mes chers frères, s'écria-t-il en remontant, comment on va en enfer. » Et la congrégation de rire, et presque d'applaudir.

prisonnement pour son petit péché mignon. J'en suis heureux. Ç'eût été dommage de briser une pareille carrière.

Je ne puis pas faire mes adieux à la *Salvation Army* sans dire un mot du général en chef.

Le général est tout-puissant dans l'armée qui ne reconnaît d'autre autorité que la sienne. Il a la direction et le maniement des fonds. Il baptise, marie, sauve ou damne les milliers d'oies qui obéissent à sa voix. La générale n'est pas moins active que son mari dans l'œuvre apostolique que s'est imposée la famille. Les fils et les filles du général, qui sont colonels, commandent des corps d'armée, et font partie du grand état-major.

Au mois d'octobre 1882, le général en chef a marié son fils à une jeune salvationniste. C'est lui-même qui officiait. On avait choisi, pour la cérémonie, une salle immense, et fixé le prix d'entrée à un schelling. Il faut frapper le fer pendant qu'il est chaud ; qui sait combien de temps durera l'aliénation mentale des salvationnistes ?

Il y eut salle comble : le jeune couple fut béni au-delà des espérances du général et de sa famille. Six mille personnes à un schelling, cela fit sept mille cinq cents francs.

Pas bête du tout, le général.

Je me demande, dans ce pays où toute affaire sérieuse se fait par annonces, pourquoi le général n'a pas encore inventé une potion qui

mène au ciel, ou des pilules de salut. Des pilules de salut! Quel succès cela aurait! Le général pourrait insérer dans le *Cri de Guerre* des lettres testimoniales telles que celle-ci :

Mon Général,

Samedi soir, j'ai pris une de vos merveilleuses, je devrais dire miraculeuses pilules. Je me suis couché pécheur endurci, je me suis réveillé converti. Encore quelques pilules, et je serai un saint. Tout le monde devrait avoir de ces pilules dans sa chambre à coucher. Faites usage de cette lettre comme bon vous semblera. Ci-joint un mandat de poste de 2 fr. 75 c. Prière de m'envoyer une boîte de « pilules de salut » pour ma femme. Veuillez agréer, mon général, etc.»

Les *peculiar people*, c'est-à-dire les gens singuliers (singuliers, en effet), croient en Dieu à ce point qu'ils n'appellent jamais le médecin au chevet de leurs malades. Ces gens vivent fort longtemps. C'est insulter Dieu, disent-ils, que de faire venir un médecin, c'est prouver que l'on n'a point confiance en lui. Si Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite, rien ne saurait l'empêcher; s'il veut que je vive, il n'a pas besoin de la Faculté, il me sauvera bien tout seul.

Je ne saurais mieux décrire les sentiments de cette secte, assez nombreuse du reste, qu'en donnant un extrait du compte-rendu d'un procès.

Un père est accusé d'avoir laissé mourir son enfant par négligence.

« *Le magistrat.* — Votre enfant est mort, et vous avez refusé d'envoyer chercher un médecin.

*L'accusé.* — Le Seigneur voulait qu'il mourût, ce n'est pas un médecin qui l'eût sauvé.

*Le magistrat.* — Mais, si vous voyez que le Seigneur va vous enlever votre enfant, ne croyez-vous pas qu'il faille faire venir un médecin?

*L'accusé.* — Non, je crains le Seigneur et je m'en rapporte à lui.

*Le magistrat.* — Supposez, cependant, qu'une voiture vous passe sur le corps, et vous casse la jambe, n'enverrez-vous pas chercher le médecin?

*L'accusé.* — Un pareil accident ne saurait m'arriver, Dieu me protège, et il a dit que les os du juste ne peuvent pas se casser.

*Le magistrat.* — Mais enfin s'ils se cassaient?

*L'accusé.* — Cela est impossible.

*Le magistrat.* — Je respecte toutes les croyances religieuses; mais, encore une fois, ne croyez-vous pas que vous auriez dû appeler un médecin, quand vous avez vu que l'état de votre enfant devenait désespéré?

*L'accusé.* — Non, si Dieu avait voulu le sauver, il l'aurait sauvé. Ah! Messieurs les jurés, si vous croyiez vraiment en Dieu, vous ne souffririez pas qu'on me fît de pareilles questions. Quand nous avons un malade dans nos maisons, nous l'oignons d'huile, et nous prions, selon ce qui nous est ordonné dans l'Épitre de Saint-Jacques. Si Dieu veut qu'il meure, nous nous inclinons devant sa sainte volonté. »

Le compte-rendu de cette affaire peut se voir tout au long dans les journaux du 24 janvier 1883. Ce n'est pas un cas exceptionnel.

Après tout, je ne vois dans cette croyance rien d'extraordinaire. Dans ce pays de liberté, de libre-échange à outrance, où un étudiant en médecine, qui ne peut pas passer ses examens, va chercher son diplôme en Écosse, ou en acheter un en Amérique, je ne vois pas, dis-je, lorsque chacun peut, avec un peu d'aptitude et de savoir-faire, pratiquer la médecine, pourquoi le bon Dieu ne pourrait pas concourir et faire comme tout le monde.

Il y avait, dans le Devonshire, au commencement du siècle, une secte religieuse appelée *les Sauteurs*. Le chef de cette religion était une femme, nommée Johanna Southcott, qui se disait possédée de l'esprit de la vierge Marie. La

doctrine qu'elle enseignait consistait à prouver que pour faire son salut il fallait sauter. Le diable étant partout, plus on sautait haut, plus on retombait lourdement sur lui, et plus on avait de chance d'être sauvé. Le diable n'en menait pas large dans ce temps-là, je vous le garantis. Ces braves gens avaient des temples dans lesquels on sautait à l'envi, sans dire une seule parole. La secte des Sauteurs n'a pas encore tout à fait disparu. A une certaine époque, Johanna Southcott se crut enceinte... par l'opération du Saint-Esprit. Ses partisans se préparèrent à célébrer son accouchement d'une manière digne du petit saint futur. Malheureusement, ils furent trompés dans leur attente : Johanna mourut, emportant avec elle son secret dans la tombe. Les *Southcottians* qui croient que Johanna n'est autre que la femme du désert dont parle saint Jean dans le *Livre des Révélations*, attendent encore sa résurrection. Bonne chance!

## XXXI

**La nation anglaise n'est autre que les dix tribus d'Israël perdues. — Société d'identité. — Soixante-dix-sept preuves d'identité. — Oignez vilain il vous poindra, poignez vilain il vous oindra. — Les missionnaires se trompent d'adresse. — Autre preuve d'identité.**

Élevé dans la Bible, le peuple anglais a dû s'éprendre de ce peuple ingrat, lâche et sanguinaire, mais choisi de Dieu, qui faisait tomber, au son des trompettes, les murailles des villes qu'il assiégeait; à qui le Seigneur parlait en personne, et pour lequel il combattait en faisant tomber des grêles de pierres sur ses ennemis.

A la destruction de Jérusalem, les Juifs furent dispersés : j'entends les Juifs des tribus de Juda et de Lévi, autrement dit les enfants de la maison de Juda. Les peuples des dix autres tribus, c'est-à-dire les enfants de la maison d'Is-

raël ont disparu, sans que jamais les historiens aient pu en découvrir la trace.

John Bull, qui attribue ses succès en ce monde à sa supériorité sur les autres peuples en matière religieuse, s'est dit : « Voyons, ne serais-je pas après tout l'enfant de la maison d'Israël ?

» Ce qu'il y a de certain, c'est que je fais des choses extraordinaires, que je suis l'élu du Ciel, *by special appointment*; n'aurais-je pas pour ancêtre celui qui a commandé au soleil de s'arrêter ? » Et il a cherché à s'identifier avec ce peuple qui, jadis, traversa la mer Rouge sans se mouiller la plante des pieds.

Il s'est formé en Angleterre une Société appelée *The Anglo-Israel identity Society*, qui a pour objet de rechercher les preuves d'identité de la nation britannique et des dix tribus perdues de la maison d'Israël. Cette Société n'a pas perdu son temps : elle a, à l'heure qu'il est, découvert non moins de soixante-dix-sept preuves de l'identité en question, preuves toutes tirées des saintes Écritures. La Société a publié une centaine de livres et de brochures sur le sujet, de toutes parts les adhésions sont arrivées en foule, et aujourd'hui la nation n'a plus à s'étonner de ses succès, c'est le doigt du Dieu d'Israël qui est dans son œuvre.

Ces preuves d'identité sont assez ingénieuses. Je vais en citer quelques-unes.

*La maison d'Israël devra habiter des îles au nord-ouest de la Palestine, et parler une langue qui ne sera point hébraïque.*

Les Anglais habitent des îles; ces îles sont situées au nord-ouest de la Palestine, et leur langue est composée d'environ 43,000 mots de provenance romaine, germanique ou celtique. L'élément sémitique est absent.

*Israël devra posséder des colonies dans toutes les régions de la terre.*

C'est ainsi qu'ils traduisent un verset d'Isaïe : « Tu t'élanceras de toutes parts et iras peupler des cités désolées. »

Il faut que je cite quelques extraits des brochures de la Société. C'est faire beaucoup d'honneur, même dans un livre aussi modeste que l'est celui-ci, à des écrivassiers stupides et ignorants que de reproduire leurs élucubrations, mais il faut montrer jusqu'où peut aller la bêtise humaine quand la vanité nationale et la manie religieuse s'en mêlent.

« Que nous le voulions, ou que nous ne le

voulions pas, il nous faut des colonies, c'est notre destinée. Les Hollandais et les Espagnols en ont eu, ils les ont perdues presque toutes, et le peu qui leur reste ne saurait rester longtemps entre leurs mains. Les Français, à proprement parler, n'en ont point. Les Allemands ont essayé, mais n'ont point réussi à en obtenir. La nation anglaise seule possède des colonies florissantes dans toutes les régions de la terre et cela ne suffit pas, il lui en faut encore. L'empire ottoman est à la veille de sa ruine, et comme Constantinople nous appartiendra de droit, il conviendra que nous en prenions immédiatement possession (textuel). Constantinople n'est que la clef de notre empire des Indes. »

*Une nation devra se séparer d'Israël et devenir indépendante.*

« Nous devons nous réjouir et rendre grâce à Dieu, s'écrie l'une de ces brochures, que l'Amérique puisse célébrer tous les ans sa déclaration d'indépendance. »

« L'Amérique est une grande nation, s'écrie une autre; *Alleluia!* elle devait se séparer de la patrie. »

Jonathan a pu, en 1776, mettre John Bull à la porte *vi et armis*, aussi celui-ci a-t-il pour

lui le plus grand respect; il ne manque jamais l'occasion de lui glisser un mot flatteur :

Oignez vilain, il vous poindra;
Poignez vilain, il vous oindra.

*Israël devra être sous le régime monarchique.*

J'avoue que je ne vois aucune monarchie qui me paraisse aussi solide que celle de l'Angleterre.

*Israël ne pourra pas être vaincu dans ses îles; Israël devra combattre contre des forces supérieures et les anéantir.*

« Les Français, les Russes, les Espagnols, les Hollandais, les Chinois, les Indiens, les Allemands, les Autrichiens, les Italiens, tous ont subi des défaites, donc aucune de ces nations ne peut être Israël.

» L'Angleterre n'a jamais été vaincue, donc elle est Israël. »

Ces billevesées s'impriment en Angleterre, aux frais de l'auteur, cela va sans dire, mais enfin elles voient le jour. Je continue, et cette fois encore, je cite :

« Nous sommes la seule nation qui ose combattre en présence de forces supérieures. Le sceau de la maison d'Israël est encore là bien évident,

Pendant la guerre de la Péninsule, le duc de Wellington, avec une petite armée, a résisté aux *forces réunies de toutes les puissances européennes coalisées* (ne jetez pas les hauts cris, ça y est en toutes lettres, je n'ai pas assez d'imagination pour écrire l'histoire de cette façon, croyez-le bien). Nous avons conquis la Chine avec une poignée d'hommes. Quelques Anglais suffisent aux Indes pour maintenir l'ordre parmi des millions de sujets récemment conquis. En Crimée, nous avons vaincu la Russie avec quelques milliers de soldats (pas un mot des deux cent mille pauvres imbéciles de Français qui s'y trouvaient, pour ne rien dire de quarante mille Turcs). Et nos victoires sur les Ashantis, les Afghans, les Zoulous, les Égyptiens! S'il fallait les compter, nous n'en finirions pas. » Finissons-en cependant, n'est-ce pas? c'est écœurant. J'ai pourtant extrait les lignes qui précèdent du livre le plus sérieux publié sous les auspices de la Société d'identité : *ex uno disce omnes*. Parmi les campagnes mentionnées ci-dessus vous voyez que la Société a sagement passé sous silence la campagne du Transvaal. Les Boërs ayant administré à John une brossée exemplaire, cela eût naturellement gêné la preuve d'identité. Ces braves Boërs sont maintenant maîtres chez eux, et la maison d'Israël

moderne ne parle jamais de ce petit peuple qu'avec le plus grand respect.

*Les enfants d'Israël devront observer le jour du sabbat.*

« Ah ! s'écrie la Société d'identité, Londres le dimanche n'est-il pas un sujet d'étonnement pour les étrangers qui visitent nos rivages ? Quel spectacle sublime ! Que c'est beau ! Cinq millions d'individus qui ferment leurs magasins, leurs théâtres, leurs salles de concert, pour se recueillir pendant vingt-quatre heures ! Le service des postes et des télégraphes, les chemins de fer, tout s'arrête, tout travail cesse. » C'est inexact, la poste et le télégraphe fonctionnent en province le dimanche, et les trains de Londres ne s'arrêtent que pendant l'heure de l'office du matin. Les *public-houses* restent ouverts, et il est reconnu que c'est le dimanche qu'il se commet le plus de vols avec effraction. La maison d'Israël ne se repose donc pas autant que la Société veut bien le dire, le jour du sabbat.

*Israël sera une race prolifique.*

Dieu, en effet, a dit à Abraham : « Tu seras le père d'un grand nombre de peuples ; je te bénirai, toi et tes descendants, qui seront aussi nombreux que les étoiles du ciel. » Jacob, dans

son songe, vit le Seigneur qui lui dit : « Je suis le Seigneur Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac ; je te donnerai la terre sur laquelle tu reposes, et tes enfants seront plus nombreux que les grains de poussière. »

« Eh bien, où trouver, dit la Société, une nation qui se multiplie aussi rapidement que la nation britannique ? »

Il est positif que les races anglo-saxonnes, au train dont elles vont, atteindront, en l'an 2,000, le chiffre fabuleux de 1,837 millions. La *Revue scientifique trimestrielle* du mois de juillet 1873 nous apprend que les Anglo-Saxons doublent leur population, en Europe, en cinquante-six ans, aux colonies en vingt-cinq ans; tandis que, pour obtenir le même résultat, les Allemands mettent cent ans, et les Français cent quarante ans.

*Ergo*, l'Angleterre n'est autre qu'Israël.

« Comme vous avez des enfants dans ce pays ! disais-je un jour à un Anglais.

— Que voulez-vous? me répondit-il, nous avons si peu d'autres distractions ! »

*La maison d'Israël enverra des missionnaires aux extrémités de la terre.*

Cette preuve est tirée de la Bible (Isaïe, XLIII, 21) : « Ce peuple, que j'ai fait pour moi, proclamera mes louanges. » L'Angleterre envoie des

missionnaires dans toutes les parties du monde; mais ces bons apôtres, excellents agents colonisateurs du reste, se trompent malheureusement d'adresse : ils vont dans des endroits où leurs services ne sont pas nécessaires.

De cette vérité, deux fables feront foi :

Dans la colonie de Natal, un Zoulou avait vendu à un Anglais un poulet coriace. Celui-ci s'en plaignit quelques jours après. Que fit le sauvage? Il donna à l'homme civilisé un autre poulet et refusa son argent.

Je connais un Anglais, du nom de « Légion », qui a acheté à un marchand de volailles de Londres un vieux corbeau qui lui avait été recommandé comme un petit poulet tendre, tout frais arrivé du Devonshire. Que fit l'homme civilisé? Il s'en tint pour sa mâchoire démantibulée.

Ah! pourquoi les missionnaires ne viennent-ils pas à Londres? Quel magnifique champ d'opération pour eux!

Est-ce bien toi, Israël, enfant choisi du Seigneur, qui as changé le poids du sanctuaire en bonne à tout faire? Change tes cris de joie en plaintes amères, ô Jérusalem!

Il n'en faut donc plus douter, la maison d'Israël est retrouvée ; les preuves sont irrécusables.

S'il m'était permis de contribuer aux travaux de la Société d'identité, je lui recommanderais une preuve additionnelle, qui me paraît concluante. Dieu a dit à la maison d'Israël : « Tandis que la maison de Juda mourra de soif, toi tu boiras. » (Isaïe, LXV-13.)

Or, je trouve, sur un état des personnes arrêtées pour cause d'ivrognerie, dressé par le gouvernement anglais en 1877, qu'en Angleterre seulement, c'est-à-dire sans compter l'Écosse et l'Irlande, où on lève le coude avec autant d'agilité que dans l'Angleterre proprement dite, je trouve, dis-je, qu'il y a eu, en 1876, non moins de 104,174 personnes, dont 38,880 femmes, condamnées pour ivrognerie ; et depuis l'année 1876, ces chiffres n'ont fait que croître et enlaidir.

Si l'on veut bien considérer que le nombre d'ivrognes, pris en flagrant délit et arrêtés dans les rues, ne représente qu'une partie bien faible des personnes adonnées à la boisson, puisque l'on peut se soûler impunément chez soi, et que l'on n'arrête que les gens ivres morts ou ceux qui causent du désordre dans les rues, on restera convaincu que pour em-

ployer le style de la Société, puisque la nation britannique seule peut produire des chiffres tels que nous avons mentionnés ci-dessus, *ergo* il faut qu'elle soit Israël.

## XXXII

**Conclusion. — Différences de caractères. — Les Anglais devraient être manichéens. — Qu'est-ce que le patriotisme ? — L'étranger en Angleterre. — L'union de l'Angleterre et de la France.**

Résumons-nous en deux mots.

L'Anglais est plus sérieux que nous ; son jugement est plus calme, plus sain et plus solide que le nôtre ; son patriotisme est mieux compris. Froid, d'un tempérament sobre et tranquille, d'une humeur chagrine et farouche, élevé dans le langage cru de la Bible, d'une religion austère et quelque peu jalouse du bonheur et de la joie, il est moins aimable et moins heureux que nous.

C'est encore dans le système d'éducation, c'est dans le climat, c'est jusque dans la nourriture, qu'il faut chercher l'explication de cette diffé-

rence si frappante qui existe entre le caractère anglais et le caractère français. Un dîner, composé d'une livre de rosbif, d'une grosse tranche de *plum-pudding*, et d'un pot de bière noire, lourde, épaisse et huileuse, ne saurait certainement avoir sur l'esprit l'influence d'un dîner composé d'une douzaine d'huîtres, d'une aile de poulet, de fruits, de pâtisserie légère et d'une bouteille de pomard.

Je racontais, devant un groupe d'Anglais, ce qu'exhiba, à sa fenêtre, entre deux cierges, un soir de réjouissances publiques, l'un des plus grands hommes d'État français de ce siècle. « Ah ! s'écrièrent-ils en chœur, vous conviendrez bien au moins qu'un Anglais n'a jamais fait chose pareille ? — Non, répondis-je, le climat ne le permettrait pas. »

Dans ce pays de contrastes où, d'un côté, la moralité est si grande et, de l'autre, le vice si profond, si grossier, on se demande comment l'Anglais n'est pas manichéen. Il semble, en effet, que le dualisme préside aux destinées de l'Angleterre ; on peut affirmer sans hésitation, avec M. Taine qui n'ose pas trop porter le jugement, qu'ici le mal et le bien sont plus grands qu'en France.

Nous accusons constamment l'Angleterre d'être

égoïste dans sa politique. Mais, voyons, le patriotisme n'est-il pas la forme la plus manifeste et la plus excusable de l'égoïsme? Est-ce de l'égoïsme que de préférer sa mère à toute autre femme? Est-ce de la vanité que de trouver ses enfants plus beaux et plus intelligents que les enfants des autres? Est-ce de l'égoïsme que d'accepter une bonne position plutôt que de la refuser et de l'offrir, en bon chrétien, à son prochain? Montrez-moi donc un pays qui ouvre ses portes hospitalières plus généreusement que l'Angleterre? Montrez-moi un pays où l'étranger soit traité avec autant d'égards, avec autant de respect? On lui demande de se conformer à la loi, rien de plus; il jouit de tous les privilèges dont jouissent les Anglais, à cette seule exception près qu'il ne peut pas poser sa candidature à la Chambre des Communes.

Le patriotisme de John Bull est raisonné. En homme d'affaires, il ne s'engage jamais dans les périls de la guerre, sans être à peu près certain d'en tirer quelque profit, et les puissances continentales, qui maintiennent des armées permanentes à frais énormes, pour n'acquérir qu'un peu de gloire, ne sont pas contentes. Je voyais dans un journal de l'année 1878, à l'époque où l'Angleterre et la Russie se montraient de fort vilaines dents, qu'un cocher de

Saint-Pétersbourg, s'étant aperçu qu'il conduisait un Anglais dans sa voiture, le pria poliment de descendre et, indigné, refusa l'argent qui lui était offert. Eh bien, voilà ce que j'appelle du patriotisme mal compris. Un automédon de Londres, en patriote solide et pratique, eût en pareille circonstance doublé le prix de sa course.

M. Alexis de Tocqueville a fait un portrait du Français qui me paraît peint au vif : « Adorateur du hasard, de la force, du succès, de l'éclat et du bruit, plus que de la vraie gloire, dit ce grand écrivain ; plus capable d'héroïsme que de vertu, de génie que de bon sens, propre à concevoir d'immenses desseins plutôt qu'à parachever de grandes entreprises ; la plus brillante nation de l'Europe, et la mieux faite pour y devenir tour à tour un objet d'admiration, de haine, de pitié, de terreur, mais jamais d'indifférence. » L'Anglais, au contraire, a de la grandeur, mais n'a point de magnanimité ; de la vertu, mais point d'héroïsme en tant que nation; il n'est ni brillant ni primesautier comme son voisin mieux doué de la nature, mais il est plus solide, plus entreprenant, plus persévérant et plus sage. La France et l'Angleterre semblent réunir, à elles deux, toutes les qualités que peuvent développer l'intelligence et le travail, et

l'union de ces deux grandes nations, qui, sous le règne d'une reine vertueuse, n'a cessé de devenir de plus en plus étroite, peut faire espérer qu'elles ne seront plus rivales que dans les arts de la paix, et qu'elles se donneront à jamais la main pour s'encourager dans la voie du progrès et de la liberté.

N'oublions pas enfin que Voltaire a dit : « Si j'avais eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurais choisi l'Angleterre. »

FIN

# APPENDICE

*(a)* A la cour d'assises d'Exeter (avril 1883), un forçat de la prison de Dartmoor est accusé d'avoir cherché à assassiner un de ses gardiens. Le gouverneur se présente pour faire sa déposition : « Quand l'accusé a été amené devant moi, il m'a avoué le crime qui lui est imputé, et m'a répondu qu'il espérait bien le payer de sa vie.

— L'ACCUSÉ (interrompant) : Je ne me rappelle pas vous avoir dit cela.

— LE GOUVERNEUR : Cela prouve quel menteur vous êtes.

— LE JUGE (interrompant) : Témoin, vous êtes ici pour faire votre déposition, et non point pour insulter l'accusé qu'il est de mon devoir de protéger.

— LE GOUVERNEUR : Milord, l'accusé est le plus profond scélérat que j'aie dans la prison.

— LE JUGE : Je vous défends de vous exprimer de la sorte. Nous sommes ici pour rendre la justice d'après des faits, et non d'après les antécédents de l'accusé. Votre déposition peut influencer l'esprit des jurés, et je déclare votre conduite indigne d'un gentilhomme, et tout simplement ignoble (*disgraceful*) de la part d'un fonctionnaire public. Vos remarques

stupides et méchantes, n'auront pas, je l'espère, assez d'influence pour empêcher les jurés d'envisager les faits avec l'impartialité que je suis en droit d'attendre d'eux. »

Les faits cependant sont prouvés et l'accusé est condamné à quinze ans de travaux forcés.

*(b)* Onze criminels ont été pendus en Angleterre, en Écosse et en Irlande, pendant le mois de mai 1883.

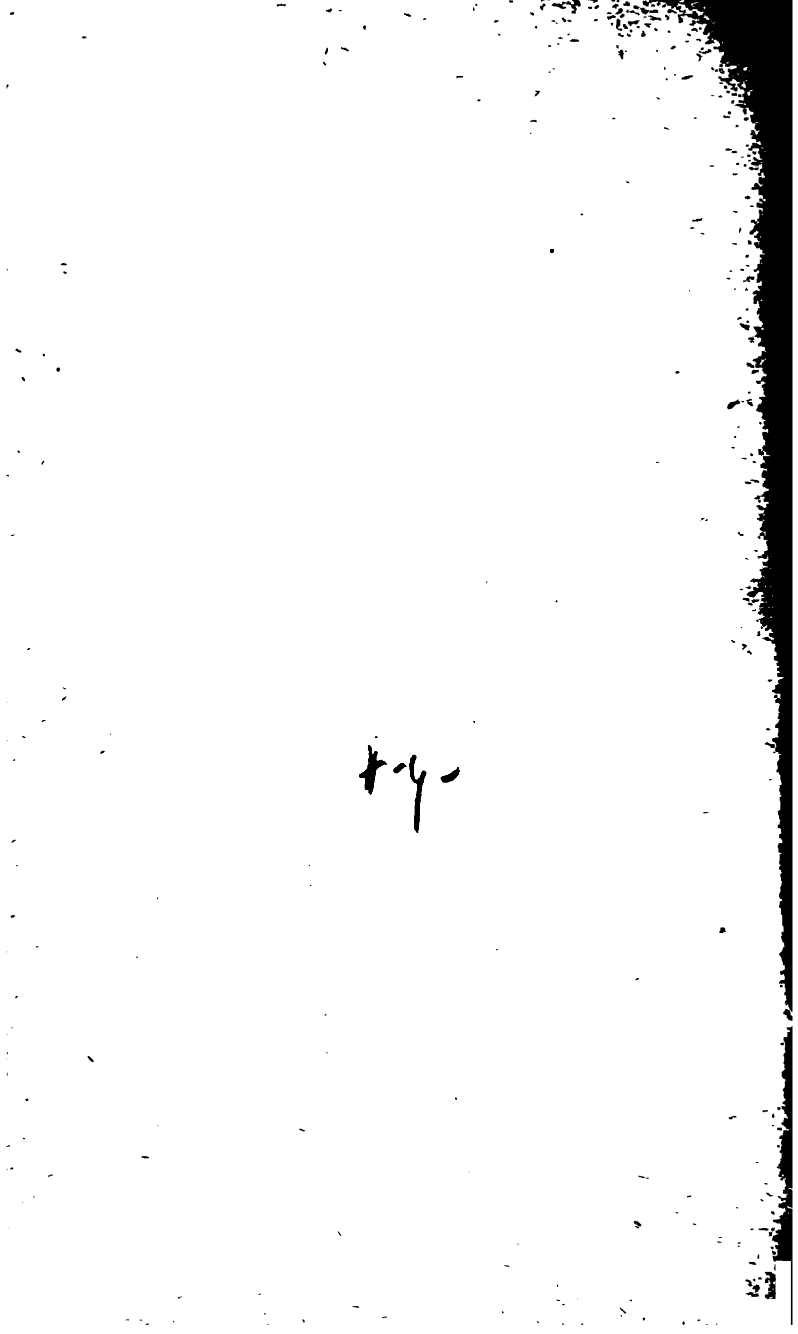
Les paroles suivantes sont extraites d'un discours de M. John Bright, prononcé au mois de mai 1883 : « Il y avait encore, au siècle dernier, et jusqu'à la fin du règne de George III, deux cent quarante-trois crimes que l'on punissait de mort. Notre gouvernement était, à cette époque, devenu cruel et barbare, et je ne sache pas qu'aucun des vingt évêques et des vingt mille pasteurs de l'Église anglicane ait jamais alors élevé la voix contre cette infamie. Voltaire n'avait-il donc pas raison de s'écrier que l'Angleterre était le seul pays qui autorisât l'assassinat légal ? »

FIN DE L'APPENDICE

# TABLE

Pages.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.



# NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

## Format in-8°.

| | f. c. |
|---|---|
| **DUC DE BROGLIE** | |
| FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE, 2 vol. | 15 » |
| **VICTOR HUGO** | |
| TORQUEMADA, 1 vol. | 6 » |
| **A. BARDOUX** | |
| LE COMTE DE MONTLOSIER ET LE GALLICANISME, 1 vol. | 7 50 |
| **BENJAMIN CONSTANT** | |
| LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol. | 7 50 |
| **LORD MACAULAY** | |
| ESSAIS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, 1 vol. | 6 » |
| **L. PEREY & G. MAUGRAS** | |
| DERNIÈRES ANNÉES DE MADAME D'ÉPINAY, SON SALON ET SES AMIS 1 vol. | 7 50 |
| **MADAME DE REMUSAT** | |
| LETTRES, 2 vol. | 15 » |
| **ERNEST RENAN** | |
| INDEX GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME, 1 vol. | 7 50 |
| SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE, 1 vol. | 7 50 |
| **JULES SIMON** | |
| DIEU, PATRIE, LIBERTÉ, 1 vol. | 7 50 |
| **THIERS** | |
| DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à XV. | 112 50 |
| **VILLEMAIN** | |
| LA TRIBUNE MODERNE, 2 vol. | 15 » |

## Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

| | vol. |
|---|---|
| **J. J. AMPÈRE** | |
| VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE | 1 |
| **TH. BENTZON** | |
| TÊTE FOLLE | 1 |
| **DUC DE BROGLIE** | |
| LE SECRET DU ROI | 2 |
| **F. BRUNETIÈRE** | |
| LE ROMAN NATURALISTE | 1 |
| **CHARLES-EDMOND** | |
| LA BUCHERONNE | 1 |
| **G. CHARMES** | |
| LA TUNISIE | 1 |
| **GEORGES ELIOT** | |
| DANIEL DERONDA | 2 |
| **O. FEUILLET** | |
| HISTOIRE D'UNE PARISIENNE | 1 |
| **ANATOLE FRANCE** | |
| LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD | 1 |
| **J. DE GLOUVET** | |
| LA FAMILLE BOURGEOIS | 1 |
| **GYP** | |
| AUTOUR DU MARIAGE | 1 |
| **LUDOVIC HALÉVY** | |
| L'ABBÉ CONSTANTIN | 1 |
| CRIQUETTE | 1 |
| **VICOMTE D'HAUSSONVILLE** | |
| A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS | 1 |
| **PAUL JANET** | |
| LES MAITRES DE LA PENSÉE MODERNE | 1 |
| **EUGÈNE LABICHE** | |
| THÉATRE COMPLET | 10 |
| **MADAME LEE CHILDE** | |
| UN HIVER AU CAIRE | 1 |
| **PIERRE LOTI** | |
| FLEURS D'ENNUI | 1 |
| **MARC MONNIER** | |
| UN DÉTRAQUÉ | 1 |
| **MAX O'RELL** | |
| JOHN BULL ET SON ILE | 1 |
| **E. PAILLERON** | |
| LE THÉATRE CHEZ MADAME | 1 |
| **GEORGES PICOT** | |
| M. DUFAURE, SA VIE, SES DISCOURS | 1 |
| **A. DE PONTMARTIN** | |
| SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE | 3 |
| **P. DE RAYNAL** | |
| LES CORRESPONDANTS DE J. JOUBERT | 1 |
| **G. ROTHAN** | |
| L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG | 1 |
| LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1866 | 1 |
| **GEORGE SAND** | |
| CORRESPONDANCE | 4 |
| **DE SÉMÉNOW** | |
| SOUS LES CHÊNES VERTS | 1 |
| **JULES SIMON** | |
| LE GOUVERNEMENT DE M. THIERS | 2 |
| **E. TEXIER ET LE SENNE** | |
| LE TESTAMENT DE LUCIE | 1 |
| **LOUIS ULBACH** | |
| CONFESSION D'UN ABBÉ | 1 |

## Collection de luxe petit in 8°, sur papier vergé à la cuve.

| | vol. |
|---|---|
| **LUDOVIC HALÉVY** | |
| DEUX MARIAGES | 1 |
| LA FAMILLE CARDINAL | 1 |
| **J. RICARD** | |
| PITCHOUN! | 1 |
| **CAMILLE SELDEN** | |
| LES DERNIERS JOURS DE HENRI HEINE | 1 |
| **JULES SIMON** | |
| L'AFFAIRE NAYL | 1 |
| *** | |
| LA VIE PARISIENNE SOUS LOUIS XVI | |

Paris. — Imprimerie PH. Bosc, 3, rue Auber



